


EX LIBRIS
2271
J. H.

LE PIÉD DE FANCHÈTE, OU LE SOULIER COULEUR-DE-ROSE.

Une jeune Chinoise avançant un bou du piéd couvert et chaussé, fera plus de ravage à Pékin, que n'eut fait la plus belle Fille du monde dansant toute nue au bas du Taygète.

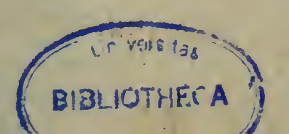
OEuvres de J.-J. Rousseau, tome IV. p. 268.

TROISIEME ÉDITION.

Première Partie.



imprimé A LA-HAIE.
1786.



AVIS DE L'AUTEUR SUR CETTE ÉDITION.

Tous les jours on se plaint des contre-façons des Livres ; cette manie de contre-faire est aujourd'hui portee si loin, qu'on imprime même les Ouvrages médiocres, pour peu qu'ils ayent de succès. LE PIED DE FANCHÈTE, à la première édition, était plein de fautes, non d'impression, mais d'Auteur : Madame *Riccoboni*, cet écrivain intéressant et correct, dont la plume fut toujours guidée par l'honnêteté, dit à quelqu'un, qui lui demandait son avis sur mon Livre, que c'était un ouvrage manqué. Je souscrivis à ce jugement que j'avais déja porté moi-même : des chagrins domestiques survenus comme j'en étais au XIVe Chapitre, m'avaient ôté la liberté d'esprit nécessaire pour remplir mon plan.

J'ai tâché de corriger ces fautes dans l'édition actuelle, la troisième que je donne, quoiqu'il y en ait déjà eu trois ou quatre ; et j'ai lieu de croire que les changemens considérables qu'exigeait surtout la IIIe. Partie, rendront la réimpression que je fais aujourd'hui, très-supérieure aux éditions furtives, où mes fautes sont accrues de celles d'un Editeur ignorant.

A Madame

Levêque, Femme d'un Marchand de la rue Saintdenis.

Madame,

*En vous dédiant cet Ouvrage, c'est aux Grâces que je le consacre. Vous êtes née dans l'état le plus proche du bonheur ; vous joignez au charme séduisant d'une figure aimable, les vertus et le talens ; chérie, adorée de tout ce qui vous environne, vous êtes heureuse par les sentimens que vous inspirez : il ne sont point tyranniques comme ceux de l'amour; ils n'ont pas la froideur du respect ; ils sont doux et flateurs comme ceux de l'amitié. Voila le précieus avantage dont les Grands ne jouissent presque jamais : belle Lév.**, la fortune vous a mieux traitée qu'eux : On les honore, et l'on vous aime : quelle différence !*

Ce n'est pas, Madame, que je veuille, comme tant d'autres, ravaler

la noblesse du sang, regarder tous les rangs comme égaux, et me parant d'une fausse indifférence pour la fortune, insulter de-loin à ses Favoris : non : je reconnais tous leurs avantages : je confesse qu'ils sont grands, et qu'ils méritent qu'on les envie: Quel bonheur de pouvoir servir efficacement l'Etat ; d'aprocher le Père de la Patrie ; de prétendre quelquefois à sa confiance ; de tendre aux Malheureus une main secourable, non pas à la manière de ceux qui n'ont que des moyens bornés, mais en soulageant des Provinces entières ! Est-il un cœur que de si glorieuses prérogatives ne trouvent que de glace ?*

Ne croyez pourtant pas, MADAME, que de ce côté-la même, le Ciel vous ait moins avantagée qu'eux : Dans ce siècle éclairé, le Négociant jouit de l'estime générale : Comme les Grands, il sert les Etats et l'humanité toute-entière, mais d'une manière différente : ce n'est point en remportant

* Cet Ouvrage est de 1768 à 9 : on ne tiendrait pas aujourd'hui ce langage : mais il faut laisser les Auteurs tels qu'ils sont, jusqu'à ce qu'une loi ordonne de les changer.

des victoires, en gouvernant des provinces, en administrant la justice ou les finances : C'est en fournissant aux Hommes l'agréable, l'utile et le nécessaire. Quels biens ses immenses travaux ne procurent-ils pas à la société! Il fait jouir ses Concitoyens des productions des deux-mondes, et raproche les Peuples les plus éloignés : C'est lui qui fait que des Nations autrefois barbares, connaissent les comodités de la vie, et se policent par dégrés: ce sera par lui qu'elles deviendront à leur tour l'asile des arts et des sciences: Sans lui, l'agriculture, cette première source de tous nos biens, demeurerait languissante et découragée: d'un bout du monde à l'autre, il est obéi comme un Monarque, sans troupes, sans l'effrayant apareil des combats; sa probité lui donne toute sa puissance.

MADAME, en quoi donc ceux que distingue une naissance illustre peuvent-ils se flatter de l'emporter sur votre condition? Ah! s'il est quelqu'avantage, c'est chés vous que je le vois: Quels biens sont préférables à cette vie douce que l'aisance procure? on ne tremble pas devant vous;

l'on vous considère, et cela suffit. Qu'est-ce, pour la plupart des Hommes, que le bonheur si vanté d'être puissant, sinon la triste prérogative de pouvoir assouvir des desirs déréglés, ausquels une plus humble fortune aurait mis un frein ? Oui, MADAME, soyez fière de votre état : il est utile, il est nécessaire : les Ducs et les Lords n'ont pas d'aussi nobles titres.

FANCHÈTE, ainsi que vous, MADAME, est née dans l'ordre des Citoyens estimables qui s'apliquent aux commerce : cet atrait qui lui soumit tous les cœurs, vous le possédez : Elle ne peut donc paraître dans le monde sous les auspices d'une plus charmante et d'une plus vertueuse Conductrice.

J'ai l'honneur d'être avec le plus profond respect,

MADAME,

Votre très-humble et très-obéissant serviteur, RESTIF-LABRETONE.



LE PIÉD DE FANCHÈTE.

CHAPITRE I.

PRÉFACE.

Parturient montes, nascetur ridiculus mus [1].

Je suis l'Historien véridique des conquêtes brillantes du Piéd mignon d'une Belle. O vous! l'étonnement et la terreur de l'Univers, Conquérans célèbres, Ninus, Sésostris, Alexandre, César, Charlemagne, Gengiskan, Henri-IV, fougueus Charles-XII, et toi-même, ambitieus Louis-XIV, pavillon bas. Vous avez règné sur des Hom-

mes que ſit trembler votre redoutable puissance ; et Fanchète, jeune, sans nom, sans naissance; mais avec un minois séduisant.... dès yeux pleins de douceur, un Pied .... ah-ciel! un Piéd ... comme on n'en vit jamaïs, tant il est joli,. règne, par l'amour sur tous les cœurs. Son triomphe est bien plus doux que ceux que vous ont procuré tant de victoires! pour conserver les Sujets qu'elle soumet, il ne lui faut que paraître, et faire un pas. Telle autrefois, cette fameuse Sémiramis, en montrant aux Peuples mutinés ses beaux cheveux épars, et sa gorge nue, calmait la révolte des Séditieus enchantés : ou plutôt, telle on voit de nos jours l'aimable Lévêque, chaussée d'une mule mignone, attirer sur son petit Piéd [2] les yeux d'une foule d'Admirateurs. Il n'est pas un Jeune-homme qui n'envie le soit de son heureux Epous. Si d'un sourire, cette Belle encourageaït ceux qu'elle a charmés, du Militaire, elle ferait un Condé ; du Poète, un Voltaire; du Prosateur, un Rousseau ; du Musicien, un Rameau ; du Peintre, un Vanloo; de tous les Artistes, de grands hommes; et de tous les Hommes des amans.

Quelle emphâse, après un tel titre, dira-t-on ? . . . Mais, cher Lecteur, c'est l'usage, lorsqu'on écrit l'histoire de Personnes vivantes, ou dont la famille est en crédit: on employe de grands-mots, de grandes phrases, pour dire de très-petites choses. D'ailleurs, mon sujet n'est pas aussi mince qu'on pourrait se le figurer. L'attention des Femmes de nos jours à relever les grâces d'un joli Piéd, et notre expérience, semblent nous indiquer que seul il peut faire naître des passions. Mais, que dis-je? pourquoi me borner à notre siècle, et ne former que des conjectures, tandis que l'histoire nous fournit des exemples? *L'éclat de la chaussure* de la belle Judith *éblouit Holoferne*, avant que *sa beauté rendît captive l'âme* du Général Assyrien [3]. Le Père du farouche Vitellius ne put voir sans émotion le joli Piéd de l'Impératrice Messaline; *il obtint la permission de la déchausser, s'empara d'une de ses mules, qu'il porta toujours avec lui, et que souvent il baisait* [4]. Serait-ce parce que dans les Femmes, ces êtres charmans destinés à plaire, la nature a voulu que tout fût en-

chanteur ? Il n'en faut pas douter: ces Magiciennes aimables font de toutes les choses à leur usage un talisman vainqueur : il n'est rien qui ne devienne flèche de l'Amour, dès qu'elles l'ont touché.

CHAPITRE II.

Très-singulier.

SUR les quatre heures du soir, un jeudi, je traversais la rue Montorgueil, pour enfiler celle de la Comédie-Italienne. On donnait la quarantième représentation de *Montauciel* [5]: Une multitude de chars brillans, qui touchaient à-peine le pavé, roulans avec fracas, éclaboussaient les Filles sages, les Hommes à talens, et le reste de cette populace utile, dont (heureusement pour elle !) on ne saurait se passer. Moi, pauvre hère, héritier du cynisme de Mèzerai [6], (mais non de son avarice), croté jusqu'à l'échine, je me garai sur la porte d'une Marchande-de-modes. Ma figure, hétéroclitement parée,

excita dans un essaim de Jeunes-filles qui la remplissaient [7], ce rire inextinguible des Dieux d'Homère. Je me retournai sans courroux (car j'ai la modestie de me croire ridicule) Je voulais regarder toutes ces jolies Rieuses; je n'en vis qu'une, et mon cœur en tressaille encore. On la parait. Dieu! qu'elle était belle! Ses cheveux, plus noirs que l'ébène, contrastaient avec les lis de sa peau; sa coîfure lui donnait un petit air lutin; sa vive et noire prunelle lançait les flâmes; son tendre regard demandait les cœurs; les œillets et les roses ont moins d'éclat que le coloris de ses joues; on entrevoyait deux globes d'une blancheur éblouissante, que son corset ne pressait point encore; une jupe courte laissait à découvert le commencement d'une jambe.... à quoi la comparer? à tout ce que l'on peut imaginer de plus séduisant. Son Piéd, ce Piéd mignon, qui fera tourner tant de têtes, était chaussé d'un soulier rose, si bien fait, si digne d'enfermer un si joli Piéd, que mes yeux, une fois fixés sur ce Piéd charmant, ne purent s'en détourner... — Beau Piéd! dis-je tout bas, tu ne foules pas les tapis de

Perse et de Turquie ; un brillant équipage ne te garantit pas de la fatigue de porter un corps, chef-d'œuvre des Grâces ; *tu marches en personne!* mais tu vas avoir un trône dans mon cœur--.

L'épouvantable vacarme des carosses commençait à cesser; les ruesdevenaient libres, et je restais immobile. Une des Compagnes de la Belle aux souliers rose, me donna son attention: J'entendis qu'elle disait: — Ah! Fanchète, comme il vous regarde--! Ces mots me tirèrent de ma rêverie : je m'écriai, dans un enthousiasme plus que poëtique : — Fanchète, divine Fanchète, dans les Provinces, à la Ville, à la Cour ; ni Reines, ni Princesses, ni Duchesses, ni Marquises, ni les fastueuses Epouses des Héros de finance; aucunes des Beautés anciennes, modernes, présentes ou futures, ne vous ont valu, ne vous valent, ni ne vous vaudront jamais-!

Après cette incartade, j'alais m'éloigner, lorsque je fus abordé par un Vieillard de ma connaissance, que j'avais perdu de vue depuis longtemps! il me reconnut, et me pressa d'entrer avec lui chés la Marchande.

CHAPITRE. III.

Qu'on doit croire.

La belle Fanchète fit au Vieillard l'accueil le plus flatteur. Ils causèrent quelque temps en particulier. Leur entretien me parut court, tant je prenais de plaisir à regarder le joli Piéd qui m'avoit séduit. Tel, nouvellement arrivé de sa province, un Spectateur à l'Opéra, devient tout yeux et tout oreilles ; tantôt les décorations, les instrumens, la musique, les machines; tantôt les Acteurs, et surtout les Actrices ; la légèreté, les gracieuses évolutions, les attitudes voluptueuses, ces mouvemens des Danseuses, où l'art disparaît, et que le sentiment semble nuancer, l'occupent, l'enlèvent ; le spectacle est fini, la toile est baissée, qu'il regarde, et qu'il écoute encore: Et moi, ravi d'admiration, je considérais Fanchète, sans penser au Vieillard déjà sorti, qui m'appelait. Enfin je m'en apperçus, et me hâtai de le suivre.

J'alais lui faire des questions: il me prévint — Vous, me dit-il, qui ne vous repaissez que de chimères, Auteur infortuné de Romans plus malheureus encore, je veux vous procurer les moyens de dire vrai au-moins une fois en votre vie. Des affaires importantes m'occupent aujourd'hui. Il s'agit de rendre à son Amant une Jeune-personne que des vœux involontaires ensevelissent toute-vive dans un Couvent, et de marier mon Elève. Dans huit jours, venez me trouver. J'ai des Mémoires... Vous y verrez une histoire étonnante! des faits... Cela fera du bruit... — Huit jours! le terme est bien long (interrompis-je), pour l'impatience que vous venez de faire naître! Le Vieillard alait me repliquer, lorsque son Elève parut; il me quitta, et le joignit. Je vais instuire mes Lecteurs de l'accident qu'occasionna ce retard.

A peine le huitieme jour commençait à poindre, que je sortis du lit, pour voler chez M. *Kartégètes* (c'est le nom du Vieillard): il n'était pas levé; on l'éveilla: j'entrai; il s'habilla; chercha le manuscrit, ne le trouva pas, apela un Garson qui le

servait, gros rustaud nouvellement débarqué, et lui fit une question, dont la réponse fut pour moi, cher Lecteur, un coup de poignard ! ce Malheureus avait donné notre histoire.... pour en faire des papillotes ! Nous nous écriames tous-deux, le Vieillard et moi. Le Valet-de-chambre accourut : il avait encore à la main quelques déplorables fragemens de l'Ouvrage, triangulairement tailladés. Il est aisé de s'imaginer quelle fut ma douleur, en les lisant. Prétendant me consoler, le Vieillard me raconta les faits en gros. Il ne fit qu'accraître mes regrets : des détails hâchés, pouvaient-ils remplacer ce que j'avais perdu ? J'étais venu rempli des plus hautes espérances ; je m'en retournai vide, triste, anéanti !

Quinze jours s'écoulèrent : J'oubliais déja que j'avais été sur le-point de porter le titre glorieus d'Historien, et prêt à devenir l'émule des *Rol....*, des *Fl...*, des *Volt..*, et surtout des *Turp....*, dont les Héros sont plus raprochés de ceux que je devais célébrer ; lorsqu'en entrant au CAFFÉ où *Virtus bellica gaudet*, j'entendis deux jeunes Officiers disputer aussi chaude-

nient que des jeunes Bacheliers de la faculté des *Dépêches* [*], sur l'inoculation. Je m'appiochai : ils parlaient d'un manuscrit. Ce mot est intéressant pour un Auteur. J'écoutai : l'un en niait l'autenticité ; l'autre la défendait : On me prit pour arbitre : Je demandai (à l'imitation des Gens-de-loi) qu'on *me saisît de la chose contencieuse*, et qu'on m'accordât quelques jours pour donner ma décision.

Chèr Lecteur, quelle dut être ma surprise, lorsqu'en jetant les yeux sur le manuscrit, je reconnus, dès les premières lignes l'*Histoire du Piéd de Fanchète*, qu'un malheureus Valet-de-chambre avait mise en lambeaux!... Le Marousle avait entendu nos regrets et quelle importance nous donnions à ce manuscrit; l'intérêt, ce motif déterminant des âmes de boue, l'intérêt lui avait suggéré l'idée d'une friponnerie; il avait su adroitement s'emparer de cequ'il nous avait montré; avait rassemblé les feuilles encore entières; était alé à tous ceux qu'il avait frisés, les avait dépapillotés, avait rajusté le

[*] C'est un nom fort designatif pour la Faculté de Médecine.

tout comme il avait pu, et fait copier. Le manuscrit ainsi recompleté, à-peu de chose près, il avait été le vendre à l'Abbé Royou, qui, dit-on, achète des Ouvrages tout-faits, dont ensuite il se dit l'Auteur. Suivant sa méthode, ce fameus Écrivain avait défiguré celui-ci, sous prétexte de le corriger, de maniére à le rendre méconnaissable. Un Petit-maître était entré comme il achevait. — Encore un Ouvrage ? — Hom.... hom... c'est une bagatelle. —Voyons?...... l'on peut voir, mon chèr? —Oui, cette note. —L'Auteur a ma-foi raison ! rien de plus sot et de plus ignare qu'un Petitmaître. —Tout en lisant, le Petitmaître avoit observé que l'imagination de l'Abbé ne lui avait fourni que les ratures, et qu'il n'y avait pas un mot de sa main : (c'est pourtant quelquefois avoir beaucoup fait, je l'avoue, que d'avoir retranché des sotises !) Certains bruits courans dans le Public avaient augmenté ses soupçons; il avait saisi le moment d'une visite qui était survenue, s'était emparé du manuscrit, et avait couru le montrer, pour perdre de réputation son Ami. Il avait ensuite eu l'inf-

délité d'en faire une nouvelle copie corrigée, mutilée, augmentée, afin de la rendre plus différente de celle de l'Auteuromane. Il avait prêté ce nouvel exemplaire à une Femme à vapeurs, qui l'avait lu en entier, sans bâiller, l'avait trouvé dêlicieusement écrit, et cependant avait rayé, restitué, embelli, et laissé le manuscrit épuré sur sa toilète, où l'Officier l'avait trouvé. Celui-ci me l'avait remis, comme je viens de le dire. Lorsque le temps fixé pour l'examen fut écoulé, je lui fis connaître mes droits, qu'il ne disputa pas. C'est ainsi que par un coup du sort, l'Ouvrage revint à son légitime Propriétaire. Heureus le Public et moi-même! si l'absence du vieillard Kathégètes n'avait pas empêché ce Bonhomme de le revoir.

Fin de la Préface.

Pied de Fanchette *Ire. Partie.*



PREMIÈRE PARTIE.

CHAPITRE IV,

Qui devrait être le premier.

Où l'on fait connaître FANCHÈTE.

Un riche Marchand de draps de cette Capitale, nommé *Florangis*, habitant des rues Saintdenis ou Sainthonoré (peu nous importe) avait une vaste boutique, où l'on ne découvrait que les quatre murs : En recompense, on voyait dans le fond un large escalier, sur lequel vingt Persones pouvaient aler de-front, sans se coudoyer. On parvenait par cette belle route dans un magasin obscur, dont les croisées garnies d'abajours ne donnaient qu'un faible crépuscule. Toutes les étofes, tant de nos manufactures, que d'Angleterre et des Indes, s'y trouvaient rassemblées ; on n'avait qu'à choisir. Outre ce beau magasin,

cette grande boutique, et cet escalier commode, ce Marchand avait une Femme, jolie comme une Paysane Irlandaise *du Kilkénny* [*], coquète comme une *Fille-d'affaire*[**], aimant le jeu, la table et.... [***].

Malgré les moyens de fixer la fortune, qu'on vient de lire, le Marchand se ruina. Mais auparavant sa Femme eut une Fille. On crut pendant quelques années que la Jeune-persone serait riche, et son éducation fut conforme à cette fausse idée. *Fanchète* (c'est son nom) avait dix ans, lorsqu'elle perdit sa Mère, qui ne put survivre au desastre de sa maison, qu'elle avait causé. Certaine Tante, dont le Mari était aux Indes, n'aurait pas mieux demandé que de pren-

[*] L'Abbé Prévôt dit que ce sont les plus bel es Persones de l'Europe.

[**] Un grand Homme (Monsieur de Voltaire) a donné un petit Ouvrage (*La Princesse de Babylone*) dans lequel il prouve qu'on peut nommer ainsi les Filles de l'Opéra.

[***] La Dame à vapeurs a malicieusement laissé dans cet endrait une petite lacune, que les Scholiastes des races futures ne manqueront pas de remplir par des sotises.

dre l'Orfeline chés elle : mais ç'aurait été pour Fanchète le plus grand des malheurs. A quinze ans, la jeune Florangis éprouva une nouvelle infortune : Son Père, honnête-homme, mais qui n'avait pu, comme tant d'autres, résister à sa Femme, tomba malade : il sentit que sa fin était proche ; et sa Fille qu'il abandonnait, dans l'âge des passions et de la séduction, fit couler des larmes bien amères! Il l'apela près de son lit, où il la baigna longtemps de ses pleurs, et lui tint un discours aussi tendre que sage, qu'on lira dans le Chapitre suivant :

CHAPITRE V.

Instructions placées à-propos.

» CHÈRE Enfant, qu'alez-vous devenir, lorsque vous n'aurez plus de » Père! Si je vous fesais passer ma » fortune telle que je l'ai reçue de » mes Parens, je ne serais pas sans » crainte de la séduction, quoiqu'il » me fût alors facile de vous trouver

» un asile : mais je ne vous laisse
» pour héritage, que ma misère et la
» beauté, deux sources d'égaremens
» et de faux-pas [8]!... O Fanchète !
» c'est pour vous seule que je desirais
» de vivre, depuis que j'ai perdu Celle
» que j'aimais.... trop peut-être; mais
» qui d'un coup-d'œil et d'un sourire
» ramenait toujours dans mon cœur
» l'amour et la tranquilité. Dieu tout-
» puissant, disais-je dans toutes mes
» prières, permets que j'élève ma
» Fille, que je sois son guide, jusqu'à
» ce que je l'aie remise entre les bras
» de l'Épous que tu lui destines!... Le
» Ciel ne le veut pas: dès aujour-
» d'hui peut-être il va terminer une
» carriére.... Hélas! elle fut long-
» temps heureuse.... Je te loue, grand
» Dieu! des biens dont j'ai joui :
» mais éloigne, je t'en conjure, de
» ma chère Enfant, les malheurs de
» sa Mère. Et ceux que j'éprouvai!...
» Fanchète! Fille chérie, écoutez
» un Père expirant! Vous êtes belle,
» vous êtes pauvre, vous êtes inno-
» cente: Souvenez-vous de votre beau-
» té, pour être toujours en garde con-
» tre les Séducteurs? Vous les verrez,
» ma chère Fille, attachés sur vos

» pas, ne vanter vos attraits, que
» pour vous rendre vile et coupable.
» Oh ! si vous saviez avec quel mé-
» pris un Homme riche regarde une
» Fille sans bien, lorsqu'il l'a séduite !
» Que ne puis-je vous faire passer
» cette idée comme je la sens !.....
» Comment se trouve-t-il des Femmes
» qui consentent à laisser ravir des
» faveurs au Tyran superbe qui voit
» leur défaite d'un air insolent et dé-
» daigneus !.... Ma Fille, la pudeur
» et l'innocence sont de tendres fleurs,
» qu'un souffle endommage, qu'un
» atouchement ternit, et qu'une impru-
» dence détruit irréparablement [9].
» Souvenez-vous-en, ma Fille, de
» cette innocence, trésor que vous
» possédez, pour en connaître le prix
» inestimable, et trembler au moin-
» dre danger d'y donner la plus lé-
» gère atteinte. Que votre pauvreté
» n'abaisse point votre âme : conser-
» vez, ô ma chère Fanchète, cette
» noble fièrté, qui voit le comble de
» l'avilissement dans le desordre, et
» non dans l'indigence. Soyez mo-
» deste : prenez des sentimens con-
» formes à votre fortune : ces arts
» amusans qu'on vous a enseignés,

» ne les oubliez pas : Les talens
» semblent faits pour donner un nou-
» veau lustre à la vertu, comme à la
» beauté ; mais qu'ils n'occupent des-
» ormais dans votre esprit que la
» seconde place. Un travail lucratif
» et dont le produit puisse subvenir
» à vos besoins, voila maintenant l'es-
» senciel pour vous : ma chère Fille,
» vous n'avez plus que cette source,
» où vous puissiez vous desaltérer
» sans deshonneur. Regardez, chère
» Fanchète, ah ! regardez toujours
» avec horreur, ces Femmes élégan-
» tes, que le crime charge de bril-
» lans et de colifichets, bandelètes
» profanes, destinées à parer les Vic-
» times qu'on immole à la débauche :
» ces Infortunées n'ont pas un dia-
» mant, pas un bijou, qui n'affiche
» leur encan, et qui ne les avilisse
» aux yeux mêmes des Libertins. Elles
» passent une vie ignominieuse dans
» l'apparence des plaisirs, mais dans
» une calamité réelle. Dites-moi, ma
» Fille, regardez-vous comme heu-
» reuse, celle qui ne paraît nulle-part,
» sans exciter le murmure de l'indi-
» gnation parmi les Gens sensés, les
» mordantes épigrammes des Petits-
maîtres,

» maîtres, et le dédain de son sexe?
» Quel sort! ... Et ce n'est-là qu'une
» partie des angoisses qu'elle éprouve,
» et peut-être la plus légère. Ah ma
» Fille! la possession de tous les biens
» du monde pourra-t-elle jamais
» payer l'honneur [10]! ....

» Hélas! ma chère Enfant! ... le
» Ciel nous a tout enlevé.... Votre
» Mère avait un Frère, longtemps
» mon premier et mon meilleur ami:
» ma ruine entraîna la sienne. Il ra-
» massa quelques débris, et quitta sa
» patrie, laissant ici sa Femme, avec
» un Fils et une Fille au berceau,
» pour aler tenter la fortune sous un
» autre hémisphère. Mais soit que son
» malheur, que nous avions causé,
» l'ait aigri, soit que la mort l'ait en-
» levé, il ne nous est rien parvenu
» qui nous instruise de son sort...(A
» moins que sa Femme, devenue ma
» plus cruelle ennemie; qui, dès qu'il
» fut absent, me poursuivit, et m'ar-
» racha ce qui me restait, n'ait rete-
» nu ses Lettres. Vous ne l'avez ja-
» mais vue: sa conduite l'a encore
» plus éloignée de nous, que ses pro-
» cédés). Si pourtant votre Oncle
» vivait, et qu'il revînt un-jour, je

» ne crois pas qu'il vous abandonnât
» et j'aime à espérer, que ce serait un
» Père que vous recouvreriez.... Mais
» peut-être qu'auparavant sans asile...
» O malheur! tes suites sont encore
» plus cruelles que toi-même; tu dé-
» truis jusques aux liens qui réunis-
» sent les Sociétés et les Familles : Tu
» jètes l'Homme, après la tempète,
» sur des rives desertes et sauvages,
» où personne ne le connaît plus......
» Chère Fanchète! le Ciel y pour-
» voira sans-doute..... Le Frère de
» votre Mère changea son nom de
» Rosin, pour acquérir un nouveau
» crédit: c'est ce que j'ai su par le
» Fils de son Associé; mais ce Jeune-
« homme ignorait le nouveau nom
» de votre Oncle.

» Voici une Lettre de votre Mère,
» qu'elle écrivit à son Frère, au lit
» de la mort, et quelques instans
» avant que de rendre le dernier sou-
» pir. S'il nous avait haïs, il ne pour-
» ra resister aux tendres sentimens que
» que cet écrit renferme; et s'il nous
» aime toujours, vous lui en devien-
» drez plus chère. Joignez-y ce por-
» trait : c'est celui de votre Mère;
» l'infortune n'a pu m'obliger à le

» dépouiller des diamans qui l'en-
» tourent: conservez soigneusement
» ces derniers présens d'un Pere qui
» vous aime .....

» De tant d'Amis qui m'accablèrent
» des témoignages de leur affection
» dans des temps plus heureus, il ne
» me reste qu'un Homme, qui veut
» bien s'intéresser à vous. Quoiqu'ex-
» cessivement riche, il vit sans faste.
» Je ne lui connais qu'un défaut, c'est
» d'avoir trop de cette dévotion mi-
» nucieuse, qui se charge de pratiques
» bonnes peut-être, mais qui loin
» d'être essencielles et nécessaires,
» emportent un temps qu'on pourrait
» mieux employer: A cela près, la
„ voix du Public lui donne sans par-
„ tage le titre d'Honnête-homme.
„ C'est entre ses mains que je vais
„ vous mettre, ô ma chère Enfant!
„ vous, le seul bien dont la perte fait
„ en ce moment couler mes larmes!
„ Obéissez, ma Fanchète, comme à
„ moi-même, à ce nouveau Père que
„ je vous donne en mourant. Il a pour
„ Gouvernante une vieille Fille, que
„ vous connaissez-bien; c'est *Néné*.
„ elle a le cœur bon; mais elle est
„ facile et crédule, écoutez-la, sans

„ pourtant lui donner une confiance
, trop entière „.

Le bon Marchand s'arrêta : Fanchète fondait en larmes : Elle couvrit de baisers les mains de son Père, qui lui dit d'une voix entrecoupée par les sanglots, —Ma Fille, assure-moi que je vivrai dans ton cœur... que mes leçons règleront ta conduite, et... —Chèr Papa ! s'écria impétueusement la Jeune-fille, ah ! quelle âme me croyez vous donc, pour demeurer insensible à vos bontés!....Mon Pere!... jamais...non jamais votre nom chéri, vos avis, votre tendresse ne sortiront dé ma mémoire, ni de mon cœur— ..... Les yeux du moribond s'animèrent ; le sourire de la satisfaction vint encore égayer son visage hideux et décharné ; son cœur paternel palpita : il dut à sa Fille la douceur de son dernier moment.

-Bénis-la, mon Dieu ! dit-il à-demi-bas ; mon Dieu ! bénis-la, cette chère Enfant, le plus précieus des dons que tu m'as faits ; car elle a répandu de la douceur jusque sur les angoisses de la mort. Ces mouvemens étaient trop vifs ; des organes débilités, un corps abatu ne purent les soutenir :

une faiblesse survint à Florangis: Celui dont il venait de parler à sa Fille entra dans ce moment; il donna quelques secours à son malheureux Ami; qui r'ouvrant ses yeux apesantis sous les doigts glaçans de la mort, l'aperçut, et montra quelque joie. --Fanchète, ajouta-t-il d'une voix tombante, voila... celui... qui veut bien... te servir de père-..... En achevant ces mots, prononcés avec peine, ses yeux se refermèrent; on n'entendit plus que quelques soupirs, impuissans efforts de la nature qui lutte contre la destruction. On arracha Fanchète d'auprès du corps de son Père, qu'elle arrosait seule de ses larmes. Les yeux de son Ami (la Jeune-fille le remarqua) restèrent toujours secs.

CHAPITRE VI.

Apparences trompeuses.

-BELLE Fanchète, calmez une douleur trop vive; ces soupirs et ces sanglots ne vous rendront pas votre Père. J'aurai pour vous la même ten-

dresse ; mes soins, mes attentions à prévenir vos besoins, et même vos desirs surpasseront tout ce qu'il aurait pu faire pour vous. Je ne souhaite que de vous voir heureuse : comptez sur moi : disposez en maîtresse absolue de ma maison et de moi-même-. C'est ainsi que s'exprimait M. *Apatéon* (11), pour consoler Fanchète, huit jours après la mort de son Père.

Les effets suivirent les paroles : La jeune Flotangis n'était plus mise avec la même élégance que dans ses premieres années ; son Père ne lui avait donné que des étofes grossières, et conformes à sa fortune : En huit jours, elle vit reparaître son ancienne magnificence ; outre un deuil parant, elle eut des bijous, les étofes du meilleur goût, les modes les plus séyantes et les plus nouvelles. Malgré la légèreté de son âge, ces belles choses n'effacèrent pas du cœur de Fanchète la mémoire d'un Père qui la chérissait, et n'affaiblirent point les regrets que lui causait sa perte. Elle n'était pas ingrate non plûs ; elle était pénétrée de respect pour M. Apatéon ; mais elle se disait quelquefois : -Ah ! si je tenois tout cela de mes Parens !

si c'était mon vertueus Père que je dusse accompagner ce soir à la promenade, sous cet apareil éblouissant, que je serais heureuse-!.. Et la Jeune-fille pleurait. Je ne prétens pas nier qu'un petit levain d'orgueil ne contribuât à faire naître ces regrets, peut-être autant que la tendresse : mais l'orgueil est une vertu, s'il élève l'âme, et s'il nous montre de la bassesse à recevoir un bienfait, lorsqu'il nous est impossible de rendre de la même manière.

Chaque jour M. Apatéon procurait à sa Pupile de nouveaux amusemens. Il passait auprès d'elle les journées entières. La musique, les instrumens, la danse, la promenade, les spectacles, les soupers fins se succédaient. A la vérité, Fanchète ne voyait d'hommes que ses Maîtres, et c'était avec M. Apatéon qu'elle dansait. Mais l'aimable Fille était bien loin de s'en plaindre! elle goûtait un genre de vie dont le tumulte était bani, et que variaient des plaisirs innocens. Tout le monde de la maison la regardait comme ayant un pouvoir absolu sur leur Maître, et on la traitait en-conséquence. M. Apatéon soupait tête-

à-tête avec elle; mais dès qu'on avait quitté la table, il laissait Fanchète en liberté. ---Que j'ai de grâces à rendre au ciel! disait quelquefois la jeune Florangis, de ce que cet Ami de mon Père ne l'a pas abandonné! qu'il est digne de mon respect, de mon estime et de ma reconnaissance--!

En se levant le matin, c'est-à-dire, à dix heures, M. Apatéon, rafraîchi par un sommeil long et paisible, s'informait si sa Pupile était habillée: elle ne se fesait pas attendre: ils sortaient tous-deux, et se rendaient dans un temple, où le dévot Personage donnait l'exemple d'une piété fervente. Il ramenait ensuite Fanchète au logis: l'on déjeunait; les Maîtres de danse et de musique arrivaient: après les leçons, on se mettait à table, pour dîner: on se promenait ensuite dans un jardin presqu'aussi délicieus que celui d'*Éden*, jusqu'aux vêpres, qu'on alait entendre chés des Religieuses: S'il fesait beau, les Tuileries, le Luxembourg, les Boulevards, étaient durant une heure le théâtre des triomphes de Fanchète: ensuite l'on alait au spectacle, ou l'on rentrait.

J'oubliais de faire le portrait de M.

Apatéon. C'était un petit Homme d'environ cinquante ans ; ni beau ni laid ; d'un embonpoint plûs que médiocre ; au teint frais et fleuri ; aux yeux doux et benins ; aux regards en-dessous ; fin, sans le paraître ; aimant la mollesse, la bonne-chère ; ayant toujours, en parlant, un air de bonhommie qui lui gâgnait les cœurs. Il nageait dans la joie, lorsqu'aux promenades publiques, il entendait louer Fanchète de la tête aux pieds : il laissait alors tomber en tapinois ses regards sur le Piéd mignon de sa Pupile, et par distraction, il disait tout-haut : Qu'il est charmant ! Il avait un soin particulier d'orner cette partie des attraits de la jeune Florangis, par la chaussure la plus élégante. Pour la forme et la couleur, le Dévot était d'un goût exquis : tantôt c'était un soulier blanc tout-uni, ou brodé en argent avec un talon rouge : tantôt un soulier vert, à talon rouge ou blanc, avec une broderie en or ; tantôt un soulier rouge-brun, brodé en soie verte et rose : mais le chef-d'œuvre de son génie, et la chaussure la plus élégante qu'ait porté sa Pupile, ce fut un soulier rose-moiré, avec un talon vert, et des

mules vertes-moirées, avec un talon rose. Il ne trouvait jamais qu'une boucle fût assés galante et d'assés bon goût; après avoir parcouru successivement tous les Bijoutiers, il finit par en dessiner lui-même d'une forme nouvelle, que tout PARIS admira. On dit que dans sa jeunesse, il avait inventé les mantelets, pour cacher un petit défaut dans la taille d'une jolie Maîtresse, dont il était fou: les calèches, dans un autre occasion, furent encore une émanation de son cerveau: la jolie D. T. ayant touché son cœur, il lui fit porter des jupes traînantes, parce que cette Belle n'avait pas la jambe fine: et pour Fanchète, il ordonna toujours qu'on les lui fît si courtes, que rien n'en dérobât la vue, et qu'on pût facilement admirer toutes les grâces de son joli Piéd.

CHAPITRE VII.

Danger qu'on aura prévu.

FANCHÈTE, jeune, innocente et vertueuse, était tranquile chés son

bienfaiteur Apatéon. Souvent elle s'était aperçue qu'en lui parlant, il rougissait et lui pressait la main ou la taille : elle avait remarqué qu'à table, il achevait quelquefois de boire ce qu'elle avait laissé ; que lorsqu'ils revenaient ensemble, aulieu de l'aider simplement à descendre de la voiture, il la prenait dans ses bras, et la portait jusqu'à l'escalier ; qu'en montant, l'obligeant Vieillard la soulevait ; desorte que ses piéds touchaient à-peine à terre ; que parvenu tout-hors d'haleine à son appartement, sous prétexte qu'une chaussuse trop juste pouvait la gêner, il lui présentait des mules élégantes, tombait à ses piéds pour l'empêcher de se baisser, et la débarassait de son joli soulier. La jeune Fille sentait au fond de son cœur une vraie reconnaissance de tous ces soins. Cependant quelquefois ils la firent rougir ; mais elle regarda ce mouvement de pudeur comme un commencement d'ingratitude ; elle en eut horreur.

Un-jour qu'il fesait très - chaud, M. Apatéon eut des affaires : Fanchète restée seule, se mit à lire l'*Almanach des Muses*. Cette lecture l'assoupit :

Elle était sur un sopha, un de ses piéds appuyé sur un tabouret, et l'autre négligeamment étendu sur le tapis. On découvrait le commencement de sa jambe, et ce joli Piéd sur-tout, chef-d'œuvre des Grâces, était parfaitement en vue. Le bon M. Apatéon revint de ses courses dévotes, et vola où tendaient tous ses desirs. On entrait de son apartement par une porte secrète, dans celui de la belle Florangis. Il aperçut sa Pupile qui sommeillait. Le cœur du Papelard batit avec violence : il s'approcha en tressaillant de plaisir : il s'agenouilla : il baisa mille-fois ce Piéd charmant. Il ne voulait pas s'en tenir-là : une jambe fine le tentait ; mais la secousse que le mouvement de sa lourde masse donna au plancher, éveilla Fanchète. Elle vit M. Apatéon la bouche colée sur sa mule. Elle se leva en rougissant. L'Hypocrite à genous et confus, prit sur-le-champ son parti, et poussant un gros soupir, il dirigea langoureusement ses regards sur une image placée vis-à-vis de lui : —Grande Sainte, s'écria-t-il, protégez cette Fille aimable, dont je viens de baiser les piéds avec humilité ; que sa belle âme

soit inondée des grâces qui donn
le salut, comme son corps a toutes
celles qui font naître l'admiration.
Loué soit le Créateur, qui la fit si
charmante..... et si sage— ! Il se releva, en achevant ces mots, et baisa avec feu la main de Fanchète, qui la retira vivement. —Je vous aime en Dieu, ma chère Fille, lui dit Apatéon. Nous ne sommes pas comme ces Athées, qui n'ont en aimant, que des vues illicites ; ne craignez rien d'un Homme, qui n'adore en vous que le Créateur lui-même ---. Ensuite il s'assit auprès de sa Pupile, qui n'avait rien compris à son action et à ses discours; il prenait de temps-en-temps ses belles mains, les pressait affectueusement; quelquefois il passait son bras autour d'une tâille svelte et légère; il hasarda même de lui dérober un baiser. Fanchète, sans défiance, souffrait cependant: elle ne sentait plus son cœur s'épanouir : la présence de M. Apatéon la réjouissait dans d'autres temps; à-présent elle le souhaiterait bien-loin. Elle pensait tout-cela ; mais elle n'en témoignait rien. Apatéon crut son triomphe facile : cependant il ne voulut rien ha-

.. il remit à la nuit suivante
.ution d'un projet, formé depuis
.. Fanchète était en sa puissance.

CHAPITRE VIII.

Par-bonheur !

A SOUPER, le sensuel Apatéon fit à sa Pupile une chère plus délicate encore que de coutume : il voulut l'engager à boire, à son exemple, de ces délicieus breuvages, qui portent le feu dans les veines, et dans le cœur les desirs impétueus : ---Ma chère Fille! disait le Dévot, toutes les choses d'ici-bas sont faites pour les Élus [12]; elles ne les corrompent pas; aucontraire, les Elus les sanctifient-. Mais Fanchète ne savait pas sanctifier la débaûche; elle n'avait apris de son Père qu'à aimer la sobriété. Elle associa, suivant sa coutume, les Naïades à Bacchus. L'Hypocrite ne put rien gâgner sur son esprit. Ce jour là, il ne se retira point aussitôt après

l'avoir remise dans son apparte[ment]
il voulait l'aider à se deshabiller. [Fan]chète était bien innocente! mais u[ne] lumière naturelle indique à son sex[e] les règles de la bienséance; la Jeune-fille sentit qu'il falait mettre un terme à ses complaisances pour M. Apatéon; elle ne voulut jamais y consentir, et l'Hypocrite fut obligé de lui céder.

Restée seule, Fanchète voulait réfléchir; mais il ne se présenta devant elle qu'un cahos impénétrable à débrouiller: au fond de son cœur, elle éprouva des mouvemens de craintes: pour la première-fois, cette porte qui donnait de son apartement dans celui de son Protecteur, et qui souvent l'avait rassurée contre mille petites frayeurs enfantines, lui donna de l'inquiétude. Elle ala trouver dame Néné, gouvernante sexagenaire de M. Apatéon. Il est bon de dire, que dame Néné était fille de la Nourrice de la Mère de Fanchète, et qu'ayant toujours tendrement aimé la Marchande, son affection rejaillissait sur la Fille de celle-ci. La Pupile de M. Apatéon pria dame Néné de coucher dans sa chambre.—Pourquoi, Mademoiselle? —C'est que j'ai peur. —Vous avez

.n! de quoi? — Je ne sais .e crois bien, mais n'importe; . ce qu'il vous plaira; j'y consens. - Ma Bonne? — Eh-bien! —Vous viendrez? — Oui. — Sans manquer aumoins? — Je vous le promets. —Ma Bonne?......—Vous pleurez, Mademoiselle?..... Ma chère Fille, qu'avez-vous?... Hélas—! j'ai perdu mes Parens.... Mon Père!... il n'est plus! -- La pauvre Enfant!... elle me fend le cœur!.... Paix, paix, ma mignone; Monsieur a des bontés pour vous, et quant à moi....---Ah! ma Bonne! --- Comment? cèsserait-il... --- Non; mais.... -- Mais?... —Il n'est pas mon Père! --- L'aimable Petite! qu'elle sent bien ce qu'elle a perdu!... Il faut se faire une raison, ma chère Fille.... ---Je voudrais... que M. Apatéon, eût moins de bontés. ---Vous m'étonnez, Mademoiselle, en tenant ce langage! --- Il me rend confuse. Par-exemple, je ne sais pourquoi, lorsqu'il me porte dans ses bras, qu'il me baise la main, j'éprouve une peine.... une peine, que je ne saurais vous comparer à rien... Une pauvre-Orfeline ne peut, sans honte, penser qu'il lui rend des services qu'elle ne

recevrait

recevrait d'une Domestique, qu'avec répugnance---. La vieille Gouvernante se frotait les yeux, et prêtait toute son attention. Elle se fit expliquer ce que c'était que ces services, et son étonnement redoubla.

Dame Néné connaissait les Hommes; mais l'extérieur édifiant de son Maître lui en avait toujours imposé. Le soir, elle se rendit dans la chambre de Fanchète, et se mit dans un petit lit, qu'elle aprocha de celui de la Jeune-personne. Toutes-deux parlèrent très-bas: --- Je suis tranquile à présent, dit l'aimable Florangis: tantôt il m'a surprise; j'étais endormie; il me baisait le Piéd, l'orsque je me suis éveillée ..... — Vraiment! vraiment! le Piéd! à vous! .... il s'y connaît.... Mais comment ne l'avez-vous pas entendu? votre porte est rude, et fait du bruit. --- Il n'est pas entré par-là. --- Eh! par où donc, si ce n'est par la porte? --- Par celle qui donne de cet aparement dans le sien. --- Que voulez-vous dire? Une porte de son apartement dans le votre? .... Voila la première-fois que j'en entens parler. —Rien n'est plus vrai cependant; et dès demain, si vous le voulez, vous

pourrez la voir —. Elles entendirent du bruit, et se turent.

Depuis longtemps, elles étaient tranquiles : le sommeil venait de répandre ses pavots sur la jeune Florangis[13], et la Vieille s'assoupissait [14], lorsqu'Apatéon, qui ne soupçonait rien de l'arrangement de sa Pupile, se glissa dans la chambre de cette Jeune-enfant. Il s'avançait avec précaution, et retenait son haleine : il toucha un lit : il s'aperçut qu'il était occupé : mille-fois, ses mains errantes et perfides s'avancèrent pour violer le Dépôt sacré qu'un Ami expirant avait confié à sa bonne-foi ; et mille-fois la crainte, non du crime, mais d'echouer, le retint. Enfin il entendit soupirer ; il ne se posséda plus : sa bouche chercha celle de Fanchète : ses mains s'égarèrent.... —O Ciel s'écria-t-il, en reculant d'horreur ! que viens-je de toucher-là ! c'est un Monstre— ! La Vieille, qui venait de s'éveiller, grommela d'un ton raugue entre ses dents je ne sais quoi, qui mit en fuite le Satyre impur. — Ma Fille ! dit-elle en éveillant Fanchète, j'en sais trop ; mais j'étais ici, par bonheur !

CHAPITRE IX.

Par-hasard.

QUI l'aurait pensé? disait en elle-même la vieille Gouvernante le matin en s'habillant. Il y a vingt ans que je suis au service de M. Apatéon: Je n'en avais que quarante, lorsque j'entrai chés lui, et cependant jamais il ne m'a dit une parole libre, ni fait un atouchement qui répugnât à la pudeur, si ce n'est cette nuit! ..... Comme les Hommes changent! et qu'il faut peu de chose pour faire échouer une vertu que, peut-être, les plus rudes épreuves n'avaient point encore ébranlée! Un minois mutin de quinze ans et demi; une gorge naissante; un petit Piéd, et voila nos Sages prétendus qui démentent quarante années de philosophie! Oh! M. Apatéon, vous n'en êtes pas où vous croyez!... Le bon M. Florangis pensait bien juste, hélas! il savait que nos meilleurs Amis nous trompent .... Mais voyez un peu ce M. Apatéon, avec sa mine

doucète! Il lui faut un Tendron au teint de lis et de roses, au Piéd mignon!..... Il n'en tâtera brin, sur ma foi-!

En s'entretenant ainsi, la Vieille se trouva habillée, et Fanchète s'éveilla. — Ma Bonne, dit la jeune Florangis, vous avez dit cette nuit que vous en saviez trop! — Eh-bien, Mademoiselle, je me trompais: j'ai voulu dire que j'en savais assés. — Mais! c'est la même chose.... Que savez vous?.... dites-moi? — Ce que je sais?.... Je sais que, pour vous rassurer, il est absolument nécessaire que je couche toujours ici, et que durant le jour, il ne sera pas mal que votre porte ne soit jamais fermée. — Ah! ma bonne!...... Mais vous voyez donc bien, que je n'ai pas de vaines terreurs, et de petites peurs d'enfant? aussi ce ne sont pas des frayeurs que j'éprouve, c'est une inquiétude, un.... je-ne-sais-quoi, ma Bonne, lorsque M. Apatéon est auprès de moi. — L'aimable Enfant! c'est son Père tout revenu.... Tenez, Mademoiselle Fanchète, je vous aime cent-fois plus que jamais.... Oh!...., vous me.... Tenez, je pleure, mais

c'est de joie ! .... Ah ! que toutes ces jeunes Filles à minois fripon ne lui ressemblent-elles ! nous ne verrions pas tant de Vauriens et de Dévergondées ! .... Je m'en vais préparer le déjeûner de Monsieur ; il lui faut de ces choses, qui flatent une sensuelle voracité, et provoquent l'apetit en dépit de la nature. Ne vous habituez pas, ma chère Fille, à cette excessive délicatesse ; car cela ne durera pas toujours..., Et s'il vous parle d'un ton.... vous entretient de fariboles... qu'il vous prenne la main, et veuille s'émanciper ; là, ferme retirez-moi votre main, et le regardez noir, car.... il a sûrement dessein de vous éprouver. Bon-jour, Mademoiselle : n'oubliez pas ce que je vous dis, et comptez toujours sur moi-.

La Gouvernante, en courant à sa cuisine, disait :—Il en aura ma-foi le démenti, le Pénard rusé ! et Fanchète réfléchissait... Il est impossible d'exprimer, combien il serait amusant de lire dans l'intérieur d'une Fille de seize ans, innocente, vertueuse, mais sur-tout ignorante : Tout ce qu'enfante son imagination ressemble à des Contes de Fées ; sa con-

fiance s'appuie sur tout; et cependant ses craintes lui font voir des monstres partout; un rien les dissipe, et la sérénité renaît sans cause, comme elle s'était évanouie sans raison. Du-reste, indécise et timide, elle a tremblé longtemps avant de hasarder un pas: elle n'est pourtant pas défiante; elle ne le devient qu'après avoir été trompée: elle pense bien de tout le monde qu'elle voit; et si quelquefois elle soupçone des Méchans, elle les supose presque toujours parmi ceux qu'elle ne connaît pas. Oui, les Hommes n'aperçoivent, à la vue des attraits d'une Jeune-personne, que la moitié de ce qui devrait les toucher: elle deviendrait bien plus intéressante si l'on pouvait lire dans son cœur; y découvrir ces trésors d'innocence, de franchise et d'une aimable candeur. Mais cet âge heureus passe vîte! Environnée de Traîtres et de Perfides, sa jeune âme en prend les vices, et parvient quelquefois, dès l'adolescence, à ce point de dépravation, qui fait regarder la vertu comme un ridicule préjugé. Et voila l'ouvrage des Hommes! .... Que dis-je! ah! pardon! je ne suis point de ces Misantropes atra-

bilaires qui cherchent à dégrader le genre-humain: non; je me trompais: les Hommes, mes Semblables, que je chéris, ne sont pas capables de chercher à détruire la vertu dans leurs aimables Compagnes! c'est l'ouvrage de ces Petits-maîtres, de ces Agréables, qui portent par-tout leur inutilité et leur corruption; de ces Poupées, successeurs des *Galles* (15), non-moins dérèglés, et plus dangereus; de ces Vieillards, qui, l'or à la main, trainent avec eux le dégoût et le libertinage; et tous ces Misérables sont indignes du nom d'Hommes.

L'esprit de Fanchète s'égarait dans un labyrinthe d'idées creuses: Pour s'arracher à cette situation gênante, elle s'approcha de son clavessin, et lui fit rendre les sonsles plus touchans. Quand on est mélancolique, qu'on a beaucoup pensé, l'âme est remplie, et cherche à s'épancher: Fanchète unit sa jolie voix à l'instrument: elle suivit ce que son cœur lui dictait, et ses chants ne respirèrent que la douleur: le nom de ses Parens s'y mêlait, des larmes coulaient le long de ses belles joues, en le prononçant.

Cette occupation avait des charmes pour la belle Florangis; un rien amuse une Jeune-fille; Fanchète oubliait l'univers: Et M. Apatéon, rempli de l'idée des attraits naissans de sa Pupile, fort inquiet cependant sur ceux qu'il avait palpés durant la nuit, se levait. Dès que sa toilète fut achevée, il se rendit dans la chambre de Fanchète: il la considéra longtemps, avant que de l'interrompre. Elle était en déshabiller galant: jamais sa tâille ne fut si bien dessinée: elle avait un soulier blanc comme la neige, bordé d'un cordonnet d'argent; son joli Piéd batait la mesure, et chaque mouvement qu'il fesait, portait de nouveau desirs dans l'âme de M. Apatéon. Il était hors de lui, lorsqu'il s'aprocha de Fanchète; il la prit dans ses bras, et voulut lui ravir un baiser. La Jeune-fille détourna la bouche; le Pénard apliqua la sienne sur les plus beaux cheveux du monde, et crut ne perdre pas beaucoup au change. Le feu de la volupté circulait impétueusement dans ses veines. Il enleva Fanchète, la porta sur une bergère: l'aimable Florangis ne savait ce qu'il prétendait; mais elle se défendit comme si

l'expérience

l'expérience l'eût instruite. Apatéon, vieux routier, la laissa quelque-temps se débatre, gâgna un poste, puis un autre. Enfin.... éperdue, respirant à peine, et s'éforçant envain d'apeler, l'inocente Orfeline alait peut-être éprouver un malheur, dont jamais elle ne se fut consolée, lorsque la Gouvernante accourut, pour avertir M. Apatéon, que le déjeûner courait le plus grand risque de se refroidir! Elle ne le trouva pas dans son apartement; elle chercha la porte ignorée, la découvrit, et vit le Tartufe infâme... attaché sur sa Proie timide. En Femme prudente, elle sort; court, plus vite qu'elle n'avait fait depuis trente ans, à la porte de Fanchète, et frape à coups redoublés.

Il était temps. Apatéon presquevainqueur, craint qu'on ne le surprenne; il abandonne Fanchète, lui recommande le secret en menaçant, et s'élance chés lui par la porte dérobée. — Qu'avez vous Mademoiselle, dit Néné? — Hélas! repondit Fanchète en pleurant... -- Ma chère Fille, reprit la Vieille, dites-moi.. expliquez-moi... que s'est-il passé? — Je ne sais ce que me veut M. Apatéon;

il vient de me tourmenter... Il voulait, ma Bonne... Je n'en saurais douter; il n'est pas ce qu'il paraît...... Je rougirais trop de vous dire ce qu'il voulait... ---Ne l'a-t-il que voulu ?... ---Si vous n'eussiez frapé..... ---Ah ! ma chère Fille ! Et cependant je ne suis venue que par-hasard.

CHAPITRE X.

Ressource inattendue.

On déjeûna. Apatéon baissa d'abord les yeux ; l'ingénue Fanchète le mit bientôt à son aise. Elle était loin d'avoir l'idée du but où tendait son Tuteur. Elle avait seulement pensé qu'il voulait faire une chose contraire à la décence : il n'en était pas venu à-bout ; elle était satisfaite, et se promettait bien de se méfier à-l'avenir de pareilles entreprises. Apatéon, (qui, de même que mon Lecteur, avait cru les lumières de Fanchète plus étendues) en la voyant agir comme de coutume, conçut de

nouvelles espérances, qui lui rendirent son hypocrisie et sa gaîté.

Mais la Gouvernànte, qui la nuit en avait apris *assés*, à laquelle le jour en fit connaître davantage encore, avait heureusement toute l'expérience qui manquait à la jeune Florangis. Elle vit que tôt ou tard son Maître triompherait de l'inocence de cette Enfant: elle avait éprouvé plus d'une fois, qu'en bravant le péril, on y succombe; en-conséquence, elle resolut d'y soustraire une Fille, sur laquelle elle avait plus d'autorité qu'on ne pense.

Il est très-naturel que mon Lecteur ignore, puisque je ne l'ai pas dit, que le Père de Fanchète mourant, ne s'était pas tellement fié à son ami M. Apatéon, qu'il n'eût pris d'ailleurs des précautions pour préserver sa Fille des embuches d'un Séducteur. Il savait que de tout temps, la Gouvernante du dévot Apatéon avait tendrement affectionné son Epouse: il lui connaissait des sentimens d'honneur: ce fut en conséquence, qu'il lui remit une somme, produit de tout ce qu'il avait sauvé de son desastre, de quelque bijous et des habits de Madame

Florangis, des siens même, qu'il fit vendre, dès qu'on l'assura qu'il ne devait plus espérer de vivre: le tout formait environ deux-mille écus. Par un codicile, qui devait étre secret, il chargea la Gouvernante d'employer cette somme à placer sa Fille chés une Maîtresse-ouvrière, à l'insu de M. Apatéon, si sa bonne-volonté se refroidissait, ou si d'autres causes, qu'il n'exprimait pas, et qui justement arrivèrent, l'y contraignaient. Le même écrit portait, que si l'Oncle de Fanchète venait à reparaître un jour, il reprendrait, s'il le voulait, sur sa Nièce, tous les droits confiés à d'autres.

On était revenu de l'Eglise; on avait chanté, dansé, diné; on alait aler à vêpres: la bonne Néné dit adraitement à l'oreille de Fanchéte, de feindre une indisposition pour rester. La Jeune-fille ne savait pas feindre (16): elle dit tout uniment à M. Apatéon, qu'elle le priait de sortir seul pour ce jour-là, parce qu'elle n'avait pas envie de l'accompagner. Le Dévot insista sur la necessité d'aler à vêpres: on le pria d'en dispenser: il était complaisant: il se rendit, et sortit seul.

Dès que la Gouvernante s'aperçut que Fanchète était libre, elle courut à son appartement, et sans perdre le temps en de vaines paroles, elle lui donna cet écrit, qui contenait les dernières volontés de m. Florangis. L'aimable Fille le lut en sanglotant, et le rendit à Néné, qui le renferma précieusement dans la boite d'où elle l'avait tiré. —Eh-bien, Mademoiselle, auriez-vous le courage de reprendre les habits que vous aviez en entrant ici; ces habits simples, tristes preuves de votre infortune, et de quitter l'aisance, dont vous jouissez chés un Suborneur? — Un Suborneur? — Oui, Mademoiselle; celui qui vous a reçue des mains de son Ami; pour qui vous devriez être le plus sacré des dépôts, mérite ce nom que vous venez de lire dans l'écrit de votre Père: Il n'est qu'un moyen d'échaper.... Votre bon Père! oh! quelle serait sa douleur!... Il l'avait bien prévu... Que décidez-vous, ma chère Enfant? — Qu'il faut obéir à mon Père. Ah! ma Bonne! je ne tiens donc plus à rien! Persone ne va plus s'intéresser à mon sort! Si m. Apatéon voulait me tromper, tout le monde me trompera. —Chère Flo-

rangis! je ne suis qu'une pauvre femme: mais un jour vous connaîtrez mon zèle, et combien je vous aime.... Oui, ma chère Fille ! je ferai l'impossible pour vous. Mais ne perdons pas de temps; quittez ces colifichets et ces bijous; ils sont, sur une Fille pauvre, de tristes enseignes, qui disent qu'elle est à vendre, ou qu'elle est peut-être déja vendue: reprenez vos habits: les voila; je viens de les aproprier; de parler à une honnête Marchande de-modes, Madame Florangis que vous connaissez, et qui vous a déja prise en affection, parce qu'elle se nomme comme vous; elle consent à vous recevoir; j'ai placé chés un Notaire la somme que me confia votre Père: Mademoiselle, tous les Apatéons du monde n'empêcheront pas qu'une Femme indigente, sujète, comme tant d'autres, à mille défauts, ne mette tout son contentement à vous être utile. --Vous alez donc me servir de Mère, lui dit Fanchète d'un ton caressant? --Ma Florangis, un jour vous ne douterez pas que je n'en aye pris les sentimens. La Marchande, pour éviter toutes les questions sur votre Famille et vos Connaissances, vous fera passer pour sa Nièce. --Tout

en causant, Fanchète se trouva vétue des modestes habits que lui fit quitter Apatéon, lorsqu'il l'avait prise chés lui, et n'en fut pas moins belle: ils devenaient étraits et courts; mais qu'importe? elle ne les devait à personne: l'aimable Fille était contente. Elle sortit avec sa Bonne par une porte du jardin, sans être vue des Gens de la maison: elles se rendirent toutes-deux chés la Marchande. Néné présenta Fanchète, ne dit qu'un mot, et se hâta de s'en retourner. Elle arivait à peine, que le dévot Apatéon rentra.

CHAPITRE XI.

Reviendra-t-il?

—Venez, Mademoiselle, dit la Marchande à Fanchète. Je sais qu'il ne faut pas que vous restiez dans ma boutique: ma Fille vous tiendra compagnie là-haut, et vous travaillerez avec elle---. En-même-temps la jeune Agathe se leva, courut d'un air enjoué prendre la main de l'aimable Florangis, et ala se renfermer avec elle.

Agathe était une blonde séduisante, tendre, sincère ; mais vive, sémillante : elle n'avait que quatorze ans. Dès la première vue, Fanchète la charma : elle prit pour elle un goût vif, suivi d'une amitié constante, qui les rendit toujours inséparables. Fanchète fit, sous les yeux de sa jeune Amie, des progrès rapides : elle avait pour le travail un goût décidé ; l'on aprend toujours bien-vite ce que l'on aime. De son côté, la bonne Gouvernante tâcha de lui procurer tous les amusemens qui dépendirent d'elle. Comme je l'ai dit, elle avait placé les deux-mille écus que lui remit en mourant le Père de Fanchète ; elle avait joint à cette somme ce qu'elle avait amassé depuis quarante ans : le tout formait un fonds qui composait huit-cents livres de rente : elle avait en-outre gardé de quoi payer l'aprentissage de Fanchète, et pour son entretien durant trois ans qu'il devait durer, afin que la Jeune-persone eût toujours de reserve quelques années de son revenu : à soixante ans, l'on est économe et prévoyant. Néné lui fit présent d'un clavessin, lui donna les livres qu'elle demandait ; en un mot, elle avait promis de lui servir de mère,

et lui tint parole. —Ma chère Fanchète, lui disait-elle quelque-fois, j'avais des Parens dans la misère; mais tous ont payé le tribut à la nature; vous êtes à-présent la persone qui m'intéressez le plûs: recevez les bagatelles que je vous donne, comme le présent de l'Amitié; ses dons n'avilissent jamais-.

Oh! que j'aime cette bonne Néné! Elle était Fille d'un Laboureur: dès sa jeunesse, elle vint à la ville, et servit. Elle aporta de son village de la pudeur, un cœur tendre, une figure apétissante, et beaucoup de bonne-foi: un Garson-de-boutique, un Clerc de Procureur, un Valet-de-chambre, un Maître-d'hôtel, etc. la trompèrent tour-à-tour, en lui promettant de l'épouser, et ne lui tinrent jamais parole: elle aima le plaisir, mais elle eut toujours horreur du crime: elle devint sage à force de manquer à l'être. Dès que le feu des passions fut éteint, elle respira: —Heureuse tranquilité, se disait-elle, que vous avez tardé longtemps! pourquoi ne futes-vous pas la compagne de ma jeunesse, ainsi que de la maturité? Son cœur n'en était cependant pas moins sensible: Elle aima Ma-

dame Florangis, et ensuite Fanchète, autant qu'elle était capable d'aimer: Eh! qui peut mesurer le sentiment dans un âme tendre? La Jeune-persone était pour elle un trésor: ---Evitons, se disait-elle souvent à elle-même, à ma chère Fille, les chagrins que j'éprouvai, quand je me trouvais la dupe d'un Perfide: qu'elle ressente au fond de son cœur l'inexprimable douceur d'avoir toujours été sage: hélas! je ne pouvais être heureuse qu'avec le premier Amant que j'ai favorisé: j'aurais eu à rougir devant tous les autres-.

Cette Fille simple, ignorante, savait placer ses bienfaits: elle aurait pu répandre des dons insuffisans sur une centaine d'Orfelins, et ne faire le bonheur d'aucun: elle s'attacha à Fanchète, et l'on verra ce qu'il en fut. O vous! qu'une âme bienfesante et généreuse porte à soulager l'Indigent, retenez cette leçon que vous donne la conduite de Néné: Adoptez une Famille pauvre; rendez-la seule à l'Etat, si votre fortune ne vous permet de soulager qu'elle: tout autre manière de faire l'aumône est vicieuse: vous pouvez donner des mœurs à cette Famille que vous releverez; vous ne ferez que des Vagabonds, de Mendians à qui

vous procurerez des secours trop médiocres, pour que leur sort ne dépende que de vous.

Fanchète descendait rarement dans la boutique : encore était-elle enmitouflée de maniere qu'on n'aurait pu la reconnaître. Un jour elle y parut un moment, une calèche lui couvrait le visage : mais ses habits courts laissaient voir le bas d'une jambe fine et son joli Piéd : Un Jeune-homme, en grand deuil, entra avec son Gouverneur, pour faire quelques achats : ses yeux se fixèrent sur Fanchète : sa tâille dégagée ; cette jambe, et ce Pied sur-tout le frapèrent. Il s'éforçait de la voir au visage : l'aimable Florangis s'en aperçut :-elle se hâta de demander l'avis de sa Maîtresse, et remonta dans sa chambre avec Agathe. Les grâces de sa démarche achevèrent d'enchanter le Jeune-homme. ---Ah ! que cette Fille est bien, Madame, dit-il à la Marchande ! ---- Vous ne pouvez que le conjecturer, Monsieur, lui répondit-celle-ci. --- L'on ne saurait être laide avec...... non, Madame, jamais Femme laide n'eut autant de grâces :.... un si joli Piéd ne peut soutenir que la Beauté même. --Cela n'est pas

tout-à-fait exact; mais ce Jeune-homme commençait à devenir amoureus, et l'on ne doit pas chercher l'exactitude dans les expressions des Amans. Il fit encore quelques questions, auxquelles la Marchande (qui, pour le babil ne le cédait néanmoins à persone) ne répondit que par monosyllabes. Le Gouverneur acheta, paya, sortit: son Elève parut ne le suivre qu'à regret. Et Fanchète disait à la jeune-Agathe : —Mon Amie, le connais-tu ? Aparemment que c'est ici qu'il achète ordinairement ?.... Reviendra-t-il ?

CHAPITRE XII.

S'en réjouira-t-on ?

—FANCHETE est disparue !... On ne l'a pas vû sortir !.... On ne sait ce qu'elle est devenue !.... Ah Coquins ! vous me la rendrez !.... Que la foudre m'écrase, si.... Je veux qu'on me la trouve... Fanchete !... Elle est si mignone, si sage, si... Je perdrai l'esprit, si on ne me la ramène.... Un Galant

peut-être me l'enlève ! et moi, nigaud ! depuis six mois je soupire.,.. Il falait, morbleu ! brusquer l'aventure.... Il aurait été si doux.... Je l'espérais : je me suis trompé... Ah ! si je la retrouve !.... Jolie, délicate Fanchète, quel Mortel-à-présent savoure sur tes lèvres de rose.... ah ! toutes les délices, dans lesquelles je nage ne valent pas un des baisers qu'on te ravit peut-être.... Elle ne serait pas sortie seule : mes Gens sont du complot.... Hola ! Traîtres ! par-la mort ! si vous ne m'avouez la vérité, je vous fais tous.... Comme elle était modeste !.... Mais où donc était Néné !..... Lorsque sa jolie main se promenait sur les touches de ce clavessin ; que son Piéd séduisant batait la mesure ; que sa voix si douce, si touchante... J'aurais dû la croquer mille-fois.... Maudit déjeûner ! sans toi... Imbécile que je suis ! je me consolerais dumoins aujourd'hui : un autre ne cueillerait pas une rose que j'ai si longtemps cultivée !... Ah !..... C'est ainsi que s'exprimait M. Apatéon, après qu'il se fut aperçu de l'évasion de Fanchète ; qu'il eut grondé Néné, à laquelle cependant il n'ôsa faire de questions

sur la vision de la nuit précédente ; qu'il eutmis tous ses Gens en campagne pour ratraper sa jolie Proie : et son monologue finit par un cri de fureur. Tous les mouvemens qu'il se donna furent longtemps inutiles : une pauvre Femme, une Jeune fille trompèrent un Tartufe !

Fanchète vivait heureuse et tranquile : dès le premier jour, elle avait oublié l'abondance et la délicatesse ; comme dès le premier instant, ces bijous, ces ajustemens, idoles cruelles auxquelles tant de Femmes sacrifient l'honneur et les mœurs, ne lui coûtèrent pas un soupir. Les avis de son Père se retracèrent à son souvenir : ---Je travaille, se disait-elle ; je remplis les vues du cher Auteur de mes jours; le ciel me bénira. ---Et le ciel la bénissait.

La Marchande avait un neveu, nommé *Dolsans*, jeune-homme qui promettait beaucoup ; disciple des *Michel-Ange*, des *Raphaël*, des *Lebrun* ; Emule des *Vanloo*, des *Boucher*. Il revenait de Rome. Dès la première visite qu'il rendit à sa Tante, il vit la belle Florangis. C'était un jour de fêtc : Fanchète avait une robe

neuve, peu riche, mais extrêmement parante, dont la bonne Néné venait de lui faire présent; la beauté de sa chevelure était relevée par une frisure de goût; son joli bonet paraissait monté de la main des Grâces, c'est-à-dire, par elle-même, sous la direction d'Agathe. Un soulier rose orné d'une fleur argent, enfermait son piéd mignon. Elle était assise, le dos tourné, et lisait *Émile*, lorsque le jeune Dolsans monta. Le premier objet qui frapa sa vue, fut le joli piéd de Fanchète. Son cœur palpita. En embrassant sa Tante, il le regardait; en répondant à toutes ses questions, il le regardait encore. ---Qu'avez-vous vu de curieus à Rome? --Bien des choses, ma Tante. Faites-m'en le détail. ---Non, rien de plus séduisant! ---Vous autres Peintres vous vous passionnez pour cette Ville, comme pour une Maîtresse; tout vous y paraît merveilleux : ma-foi, je n'ai jamais vu votre Rome; mais Paris est bien aussi séduisant qu'elle. ---Ma Tante! ---Oui, mon chèr Neveu, ne vous en déplaise; je le soutiendrai contre tous les Romains. --C'est une merveille!...-Merveille! tant qu'il vous plaîra. Elle a son Église de Saint-

pierre, à ce qu'on m'a dit ; mais Paris a son Louvre et ses Tuileries : des Connaisseurs ont assuré devant moi, qu'aucun édifice dans le monde n'égalerait le Louvre, s'il était achevé. —Je ne parle pas d'édifices, ma Tante. —Pour les chef-d'œuvres de peinture, l'on voit au salon... —Eh-mondieu ! ni de peinture. --Le caractere de la Nation, les mœurs des Habitans? ah! pour-le-coup mon Neveu, tout l'Univers doit mettre *pavillon bas* devant notre patrie. Quelle *aménité!* quelle élégance dans les nôtres! Je vois le monde, mon cher Dolsans: j'entens dire à des Gens de poids, que notre urbanité présente servira de modéle à toutes les races futures. —Je vous accorde tout cela, ma Tante; j'enchérirai, s'il le faut : Paris renferme des merveilles, qui surpassent tout ce qu'on peut voir ailleurs. —Vous voilà raisonnable. Nous aurons bientôt de vos ouvrages : vous serez sans-doute devenu parfait?... Vous ne me répondez rien ? (Il s'avançait pour regarder Fanchete, qui ne s'était pas encore retournée). —Quelquefois j'embellis la nature ; mais ce que je viens de voir est fait pour desespérer, ou pour élever audessus de lui-même, l'Artiste le plus habile.

habile. —Mon Neveu, reprit la Marchande, en lui parlant à l'oreille ; restez-en-là : vous me connaissez; malgré la tendresse que j'ai pour vous, une imprudence vous exclucrait de chés moi—.

Dolsans comprit ce qu'on voulait dire: il baissa les yeux: au bout d'un moment, il les leva sur le Piéd de Fanchète, et dans son cœur il disait: —Ah! fût-elle aussi laide qu'elle m'a paru belle, ce charme inexprimable me la ferait adorer—!

Quelques-unes des Compagnes de Fanchète entrèrent: sa lecture fut intérompue; elle se leva: Dolsans, interdit, immobile, la regardait; il s'enivrait du plaisir de la regarder. Chaque pas de la belle Florangis fesait éclore de nouveaux charmes; tout s'embellissait sous ses piéds: Telle la divine Cypris marche précédée des Desirs, accompagné des Grâces, et suivie des Plaisirs... Dolsans voulut lui faire un compliment : il ne trouva rien qui pût exprimer ce qu'il sentait. Il garda le silence; ses yeux seuls parlèrent: et Fanchète peut-être n'entendit que trop ce langage.

Jeunes et touchantes Beautés, toutes les Conquêtes flatent votre cœur novice encore; vous ne voyez que votre triomphe : mais le piége est caché sous les fleurs; trop souvent, hélas! il en est qui ne devraient exciter que des larmes!

CHAPITRE XIII.

C'en est trop d'Un.

PARDON, Mademoiselle, si j'ose vous écrire avant de m'être fait connaître : mais je suis si peu maître de mon impatience; les occasions de vous voir naîtraient si difficilemeut, qu'il m'est impossible de les attendre. A-peine vous ai je entrevue : vous étiez comme voilée; l'envie que je montrai de lire mon sort dans vos regards, ne servit qu'à me priver plutôt du plaisir que me causait votre présence; et cependant je sens que mon cœur est à vous pour jamais. Je n'ai pas l'injustice de me plaindre de votre fuite : elle ne vous rend à mes yeux que plus digne du don que je

prétens vous faire de ma foi, de ma tendresse et de tout moi-même. Oui, je le jure par l'Auteur de la nature, je n'aurai jamais d'autre Epouse que vous. Je suis riche, et je m'en réjouis, depuis que je vous aime, auparavant, je n'y pensais pas : je ne suis point d'une naissance illustre, je m'en réjouis encore : nos conditions sont égales, et la distance imaginaire des rangs, d'autant plus tyrannique, qu'elle est moins réelle, ne nous séparera pas.

Je vous avoue que vos grâces seules m'ont touché ; je ne connais pas vos qualités ; mais vous devez en avoir infiniment : j'ignore même si vous êtes aussi belle que ce que j'ai vu semble l'annoncer ; mais Mademoiselle, je ne sais quoi me fit tressaillir en vous apercevant. Vous êtes faite au tour, vous avez la main belle ; des bras arrondis et d'une blancheur de lait ; une jambe fine ; un son de voix séduisant ; et il est impossible qu'avec cette voix touchante, l'on n'ait pas dans l'âm un fond d'inaltérable douceur, d'ir nocence, de candeur !.. Mais le charn qui m'a subjugué, c'est le Pièd plus mignon que j'eusse encore v

mon cœur batait; je ne pouvais en détourner la vue; et lui seul m'a fait jurer de ne plus m'occuper que de vous. Oui, MADEMOISELLE, si vous consentez que mon bonheur soit votre ouvrage, croyez que je ne négligerai rien pour faire le vôtre. Un Homme estimable par ses mœurs, qui s'offre en qualité d'Epoux, ne doit pas étre dédaigné [17]*: ses vues sont pures; il présente le don le plus précieus pour une Jeune-fille, en-même-temps qu'il demande pour lui le bien qui donne le prix à tous les autres, une Compagne aimable et vertueuse. Réfléchissez sur ce que je me permets de vous écrire aujourd'hui: Je n'ai que mon Père, qui est éloigné, et qui me laisse maître de moi-même: je puis vous donner une parole assurée. Recevez la promesse que je vous fais de n'être qu'à vous. J'irai le plutôt qu'il me sera possible savoir mon sort et votre réponse.*

Je suis, Mademoiselle, avec un attachement qui ne se démentira jamais.

Votre, etc. DE-LUSSANVILLE.

C'est ainsi qu'écrivait à Fanchète le Jeune-homme qui ne l'avait qu'entre-

vue, et qui fut obligé de s'éloigner, lorsque son Gouverneur sortit. Ce Billet fut remis, par un Laquais, à la Marchande, qui, en le donnant à la Jeune-persone, lui dit : —Ma Fille, voyez ce qu'on vous écrit : si c'est ce que je soupçonne, j'espère que vous ne ferez rien, sans avoir pris mes avis et ceux de madame Néné—. Fanchète avait brisé le cachet et lisait ; son teint qui s'anima, décelait l'émotion de son cœur. —Tenez, Madame, dit-elle en finissant—. La Marchande fut touchée de la confiance que lui marquait la jeune Florangis, elle lut à son tour. --Ma Fanchète, reprit-elle, que pensez-vous de ceci ? --Que les Hommes emploient, pour nous tromper, des stratagèmes toujours nouveaux ; qu'il faut ne rien répondre à ce Jeune-homme, et l'éviter. —J'aime à vous voir penser de la sorte : cependant, ma chère Fille, si c'était un établissement solide, il ne faudrait pas le manquer par sa faute : Ce Jeune-homme est aimable : ne l'avez-vous pas trouvé tel ? ---S'il me l'avait paru moins, il ne serait pas si dangéreus. --Vous seriez donc charmée qu'il dît vrai ? ---Oui, Madame : mais je suis presque sûre qu'il est un trompeur,

(Elle est sincère aumoins). Ma Fille, vous en raporterez-vous à tout ce que je ferai? --Oui; pourvu que ma Bonne soit de concert avec vous. --Elle aprouvera tout; je puis vous en répondre--. La Marchande quitta Fanchète; qui dit à Agathe : --Il me semble, ma bonne Amie, que mon cœur prend le parti de ce Jeune-homme contre moi: j'entens une voix secrète qui me dit, qu'il est sincère, tendre, et qu'il ferait mon bonheur. Que j'aurais de plaisir à être bien-sûre qu'il ne me trompe pas--!

La Marchande regardait la jeune Florangis comme digne de son Neveu. Une Fille honête, et si sage, se disait-elle souvent, conviendrait bien à Dolsans!... Elle n'est pas riche, mais elle est vertueuse, modeste; elle sera, dans son ménage, économe, règlée; c'est une belle dot que cela! Quand, à la beauté, se trouvent unies la sagesse et la douceur, une Fille a des avantages plus précieus que la naissance et les richesses: ses atraits retiennent le cœur de son Mari, sa douceur le captive, et sa conduite fait prospérer sa maison--.

Voila comme on raisonne parmi

les Gens-du-commun : chés les Grands, c'est autre chose ; ces vertus que la bonne Marchande estimait tant, sont devenues trop roturières. Ah ! si les talens et la vertu ne vengeaient la médiocrité du mépris injuste que lui marque *le beau monde,* les Puissans du siècle jouiraient d'un sort trop digne d'envie !

La Gouvernante de M. Apatéon venait rarement. Elle craignait d'être observée. Le hasard l'amena ce jour-là même ; la Marchande quittait à-peine Fanchète, quand elle parut. La jeune Florangis fut enchantée de la voir ; son cœur la desirait : la Lettre de Lussanville l'avait émue : elle trouvait du plaisir à la relire. Après avoir embrassé la Bonne, elle alait la lui montrer, lorsque Dolsans entra : c'était sa Tante elle-même qui le conduisait.

Cette joie pure, ce sourire de la satisfaction, cette rougeur timide, cette agitation délicieuse, que cause la vue de ce qu'on aime, tout cela se peignit sur le visage de Dolsans. Fanchète baissait les yeux. Enhardi par sa Tante, encouragé par la présence de la bonne Néné, dont il était conu, le Jeune-homme parla : il fit à la jeune Florangis les complimens les plus flateurs : jamais

il n'avait eu tant d'esprit, et ne s'était exprimé avec autant d'aisance : l'amour rendait ses discours touchans; le desir d'en inspirer leur donnait un air de vérité: ils rapelèrent à la Gouvernante ses premières années: elle desira pour sa chère Fille un Mari si parfait. De-concert avec la Marchande, on les laissa seuls un moment. Agathe même, que Fanchète voulait retenir, suivit sa Mère et la Bonne.---Il hésita d'abord : il s'approcha demi-courbé, souriant, rougissant, balbuciant. ----Mademoiselle, dit le jeune Peintre; vous voyez un Amant qui vous adore; une félicité sans bornes, ou le comble du malheur, voila ce qu'il attend de votre réponse. Si vous me laissez me flater de l'espérance de vous toucher un jour, il n'est persone dans le monde à quî je porte envie : si vous me l'ôtez, je suis le plus à plaindre des Hommes : que faut-il que j'espère—? Fanchète rougissait. Elle cherchait, suivant sa coutume, au fond de son cœur la réponse qu'elle devait faire, lorsqu'on frapa : Dolsans se releva, la porte s'ouvrit, et Lussanville, le jeune, l'aimable Lussanville parut.

CHAPITRE

CHAPITRE XIV.

Où tout le monde est content, sans en avoir sujet.

Si j'avais prévu, Mademoiselle, que le sort me procurât dès aujourd'hui le bonheur de vous voir, je n'aurais pas écrit : Je viens vous demander pardon de ma témérité..... L'obtiendrai-je ? Les sentimens qui j'ai montrés dans mon Billet, dictés par l'honneur et par l'amour, me rendront-ils excusable? Pour vous prouver combien ils sont sincères, je consens à ne plus vous parler jusqu'à leur exécution. Permettez seulement que je m'offre quelquefois devant vous, soit aux temples soit à la promenade, pour que ma vue rapelle De-Lussanville à votre souvenir, et daignez me dire, si je dois espérer de voir un jour couronner ma constance ! ..... Mais je suis injuste de demander que vous vous expliquiez ; je le sens. Éh-bien ! permettez seulement que j'interprète votre

silence. Je viens d'écrire à mon pere qui est à Pondicheri, j'attens sa réponse ; mais si l'impatience que cette attente me causera était partagée, que je serais heureus! ..... Vous ne répondez rien ...... Je me retire ; et ce gage, que je vous laisse de ma foi, vous prouvera .....—Je ne puis le recevoir, Monsieur---, intérompit Fanchète toute émue .... Et dans le moment la Bonne et la Marchande rentrèrent.

Leur surprise fut extrême, en appercevant le jeune-homme, qui, sans leur donner le tems de se remettre; répéta ce qu'il venait de dire à Mademoiselle Florangis, remit entre les mains de la Gouvernante une boîte fort-riche, baisa la main de sa Maitresse, dérangea quelque chose sur une comode, et disparut comme l'éclair, avant que Néné songeât à refuser son présent, ou dumoins à les lui rendre.

Dolsans ne savait si ce qu'il venait de voir et d'entendre, était un songe ou la réalité. ---Fanchète, dit la Bonne, comment ce Jeune-homme vous connait-il? --- La Marchande expliqua tout; la jeune Florangis donna la Lettre, qui ne fut pas lue

sans étonnement. La Gouvernante ouvrit sans hésiter la boîte de Lussanville: à l'entrée, l'on trouva une promesse de mariage bien signée; ensuite une bague avec un fort beau diamant, des boucles d'oreilles, un colier, et tout le reste de la parure; le tout bien choisi, et plus beau que les bijous qu'Apatéon lui-même avait donnés. Il n'était plus possible de rien renvoyer, puisqu'on ignorait la demeure du Jeune-homme. La Marchande était inquiète; Dolsans paraissait desespéré; Fanchète réfléchissait; la Bonne cherchait à se déterminer. ---Ouais! pensait Néné, voyons ceci? Fanchète est assés belle pour faire naitre une passion durable: ce Jeune-homme est maître de lui-même: d'ailleurs il se fera connaître! ma chere Fille aurait un rang digne de son mérite: Quelle gloire pour elle! quelle joie pour moi! quel crève-cœur pour m. Apatéon! .... Mais hélas! les Hommes sont si trompeurs! ne m'en ont-ils pas tous promis autant?... Bon! valais-je Fanchète, jeune, sage, et bien élevée-? De son côté, la Mar-

chande disait : ---Mon Neveu peut trouver une Femme plus riche, aussi vertueuse, et qui ne balancera pas--.

Ét Dólsans : —L'univers entier ne m'offrira jamais rien qui lui puisse être comparé—.

—Oh-ça ! mâ chère Fanchète, dit la Bonne, il s'agit ici d'un chois qui doit dépendre de vous-seule ? ni Madame, ni moi, ne devons parler pour ou contre aucun des deux ...... ---C'est bien mon sentiment, intérompit la Marchande. ---Décidez-vous vous-même, reprit Néné ; l'inclination ne doit point être génée : vos Amans sont tous-deux également aimables ; ils paraissent tous-deux guidés par l'honneur : Prononcez ? ---Ma Bonne, répondit Fanchète, vous me tenez lieu de mère ; je vous obéirai. Cependant ...... ---Parlez. ---Pourquoi m'obliger de prendre, si jeune encore, un parti d'où dépend le bonheur de mes jours ? Souffrez qu'auparavant la raison m'éclaire : la lumiere de son flambeau est encore en moi faible et tremblante : un goût imprudent pourrait me décider, un faux brillant me décevoir, et me préparer d'éternels regrets--. On convint que Fanchète

avait raison. Dolsans même l'approuvait au fond de son cœur. Il espérait beaucoup de ses soins, de la protection de sa Tante, et plûs encore de son amour. La Bonne, la Marchande et Dolsans sortirent. La Première, ravie de joie, emportait la boîte de bijous, dont l'aimable Florangis l'avait priée de se charger; la Seconde savait bien lequel de ses Amans Fanchète préférait; et le Jeune-homme s'abandonnait à une trompeuse espérance.

Dolsans paraissait vingt-quatre ans. Il était brun, grand; ses yeux avaient quelque-chose de trop vif; sa démarche était aisée: il avait la main belle, et se tenait bien. Sa physionomie était spirituelle; son air fin et pénétrant humiliait ceux qui l'aprochaient: sa conversation était amusante et fleurie: il savait beaucoup, et paraissait s'en targuer un-peu, quoiqu'il affectât d'être fort modeste. Son caractère le portait à la tendresse; mais son séjour en Italie l'avait rendu jalous et défiant.

Lussanville, plus jeune, plus beau, plus riche, et non moins tendre, était fait pour aimer, et pour l'être à son tour. On voyait peintes sur son visage la franchise et la candeur; ses traits

étaient mâles; son regard noble et doux: de longs cheveus châtains lui descendaient au-dessous de la ceinture : il avait le néz aquilin; la bouche apétissante et merveille ; le teint délicat ; la jambe fine et faite au tour. Son âme était grande et généreuse ; l'honneur, l'amour et l'amitié avaient seuls du pouvoir sur elle : il ne manqua jamais à sa parole donnée : le premier chois de son cœur lui fut toujours sacré ; il fut ami constant ; amant respectueus, discret, quelquefois malheureus, mais toujours fidèle.

CHAPITRE XV.

Où Fanchète *intéroge son cœur.*

— O MON Père ! jamais votre Fille n'eut un plus grand besoin de vos lumières et de votre tendresse !... Hélas ! si mon digne Père vivait, il choisirait aujourd'hui un Épous à sa Fille. Il n'est plus ..... Infortunés Enfans, qui perdez trop tôt les Auteurs de vos jours, à quoi n'êtes vous pas exposés ! Sans

Guides, sans Amis, si vous vous égarez, il ne se trouve pas une main généreuse qui daigne vous ramener. Méprisés, avilis, ce n'est pas encore là pour vous le comble de la misère: si vous avez quelque beauté, des Scélérats jètent sur vous de criminels regards; vous parent pour vous inmoler, et deshonorer la cendre de vos vertueus Parens. Ah! quelle douleur, s'ils en étaient les témoins! Mais l'éternelle nuit leur dérobe votre ignominie, et le tombeau devient pour eux un asyle... Et voilà quel était mon sort, sans une pauvre Femme, née dans la bassesse, et qui coula ses jours dans la servitude! O Dieu, qui m'avez servi de Père! quelles grâces ne dois-je point vous rendre! Ne permettez pas, grand Dieu! que je manque jamais de respect à cette bonne Femme, que vous m'avez donnée pour Mère: Celui qu'elle choisira, sera mon Epous.

Mais, si mes deux Amans, également perfides, cherchaient à me tromper!.... Eh! pourquoi Lussanville serait-il un séducteur? il ne me rendra plus de visites, jusqu'à l'instant, où je verrai l'effet des sermens qu'il vient de me renouveler.... Comme mon cœur s'est

ému, lorsqu'il est entré! J'éprouvais une satisfaction inexprimable, tandis que le son de sa voix frapait mon oreille.... Il ne me pressait pas de lui répondre.... Avec quelle adresse il a fait parler jusqu'à mon silence!...Et ces présens? Il ne me les fait pas comme Apatéon; il n'exige pas que j'en sois parée pour lui. Il ne veut me voir, sans m'aborder, que dans ces lieux où l'innocence et la pudeur n'ont rien à craindre. Qu'il parait tendre! Ah! mon Père sans-doute l'aurait aimé; il l'aurait destiné à sa Fille.... Et pourquoi donc mon cœur se trouble-t-il seulement de songer à lui? L'aimerais-je? est-ce là ce qu'on nomme de l'amour? Je ne le crois pas, mais je voudrais bien l'aimer, et qu'il me fût toujours fidèle!.... Il ne le sera pas: mille autres Beautés plus séduisantes que la mienne le toucheront; des Filles adroites m'enlèveront son cœur! Il m'oubliera... Que j'en serais fâchée!.... Et Dolsans?.... Il ne saurait être aussi tendre que Lussanville... Dolsans dit qu'il m'aime.... Et s'il m'aimait de tout son cœur, que Lussanville m'oubliât, ne serais-je pas toujours heureuse?... Mon cœur ne me répond rien.... Ah Lussan-

ville! soyez constant!..... Mais s'il ne l'était pás?... Je sens.... je crois sentir que je serais malheureuse...... Pauvre Orfeline, abandonnée, ou plutôt obligée de fuir, comme un monstre, le seul Ami qui restât à mon Père, il me siéd bien de préférer le plus aimable, et le plus riche, qui peut être... que sait-on?... est un fourbe. O Dolsans? la raison dumoins est pour vous, et mon cœur ne méprisa jamais ses conseils... Irresolutions que les sages avis de mon Père feraient cesser, vous me tourmenterez longtemps encore!... Ciel! fais moi connaître le plus digne, et s'il se peut, que ce soit Lussanville-!

Agathe revint, et Fanchète profondement ensevelie dans ses idées, continuait de s'en occuper. — Mon Amie, dit la Première, mais je ne vois plus vos souliers rose? ils étaient-là, sur la comode? les avez-vous serrés? --Non.--Mais ils n'y sont plus, aumoins! --Mondieu! à quoi vas-tu songer-là! ils se trouveront. —Ah! vous les avez mis?... Mais non! vous avez vos mules bleu-celeste! vos souliers sont pris!-Quelle idée folle! -Folle! mais c'est que je crois que votre M. Lussanville a justement touché parlà? —Tu n'y penses pas, mon Enfant!

--Vous voyez bien qu'ils n'y sont plus-?.. Fanchète chercha, ne trouva rien, et demeura fort étonnée !...

Elle sentait en Jeune-fille ; dans le cœur de celles-ci, c'est le principal seul qui creuse, les accessoirs glissent.

CHAPITRE XVI.

Où le Piéd de Fanchète *soumet tout.*

APRÈS le bonheur de voir et d'entretenir ce que l'on aime, il n'est rien de si doux, que de recevoir l'image de ses attraits : Si ce soulagement a l'absence marque encore, l'Amant bien épris revoit sa Maitresse dans ce qui fut à son usage; une pièce de son ajustement lui rappelle tous les charmes de Celle qu'il adore. Ce qu'il touche n'est rien, mais son Amante l'a consacré, c'est un trésor à ses yeux [18].

En jurant à sa belle Maitresse de l'aimer toujours, Lussanville avait aperçu sur une comode sa jolie chaussure ; en sortant, il s'en étoit adraitement emparé ; et le lendemain il écrivit ce Billet.

Billet de Lussanville, à Fanchète.

Je vous adore ; et pour vous le prouver, je me condanne au suplice le plus cruel pour un Amant, à l'absence. Mais hièr je ne pus resister à l'envie de m'emparer de l'ornement de ce joli Piéd, qui fut le premier de vos attraits qui frapa ma vue ; ce n'est pas que j'aye besoin de quelque-chose pour me rapeler mon Vainqueur : mais ce que j'ai pris a porté la Divinité qu'adore toujours Lussanville, c'est le plus précieus de tous ses biens [19]. *Il ne le rendra qu'en recevant votre foi. L'excuserez-vous, Mademoiselle? Non, si vous le haïssez, et qu'Un-autre vous ait plu : Mais si votre cœur vous parle pour moi, vous ne verrez, dans cette action trop libre, que la marque du plus ardent amour.*

--Mademoiselle, dit la Marchande, après que la Jeune-persone eut lu ce Billet, l'excusez-vous? ---Oui, Madame, répondit Fanchète. -- Ét rien moins que contente, la Maitresse redescendit dans sa boutique.

Apatéon était malade de rage de n'avoir pu retrouver la jeune Flo-

rangis: la Gouvernante vint le jour même aprendre à sa Pupile cette intéressante nouvelle. Fanchète parla de Lussanville, et montra son nouveau Billet. --Un Billet encore! dit la bonne Néné! Eh-mais!...comment donc!... enverité... j'ai la meilleure opinion du monde de ce jeune Lussanville. —Parlez vous tout-de-bon, ma Bonne? —Oui; mais ne m'en croyez pas si vite: les Hommes... --Eh-bien, les Hommes? --Si vous saviez combien ils ont de finesses différentes! ---Ressemblent-ils tous à M. Apatéon? ---Ah! vraiment, ce ne serait que demi-mal, s'ils se ressemblaient tous! mais l'un fait la sainte-nitouche; l'autre paraît tendre, sincère, de la meilleure-foi du monde; vous pouvez vous fier à lui; il ne veut rien..... et prétend tout. Celui-ci va se pendre, si vous ne l'aimez, se jetter dans la rivière ou tout au-moins mourir en langueur, qui..... huit jours après qu'il ne desire plus rien, vous regarde avec indifférence. Celui-là traite l'amour cavalièrement; mais il épie l'occasion comme le chat fait la souris. L'on en voit jouer les grands sentimens, fulminer contre les Trompeurs de Filles, et cela, ma chère Fanchète, pour les mieux tromper. Il en est qui

donnent brusquement l'assaut, et vous disent pour la première-fois qu'ils vous aiment, en montrant une audace qui prouve tout le contraire. Enfin l'on trouve quelquefois un Amant qui prend notre rôle, et fait le précieus; il met adraitement sous nos yeux tout ce qu'il vaut, et bien davantage encore; c'est une Coquète en pourpoint. Imagineriez-vous que tous ces Originaux ont l'art de nous attirer dans leurs filets? Hélas! ma chère Enfant, je ne le crois pas sur le rapport d'autrui; mais ... on s'instruit à ses dépens [20]; tous ces Gens-là ..... m'ont trompée—.

La Gouvernante avait les yeux humides, en achevant ces mots, et jurait aufond de son cœur qu'ils ne tromperaient pas sa petite Florangis. Ensuite elles sortirent ensemble pour quelques emplètes, que la bonne Néné voulaitfaire pour sa chère Fille. Un long mantelet, une inmense calèche ensevelissaient la Jeune-persone; elle était voilée comme une Femme Turque qui sort pour aler au bain: cependant Fanchète attirait tous les regards; tous les yeux se fixaient sur son joli piéd: elle ne rencontra pas un Homme dont il ne remuât le cœur; pas une Femme dont il

n'émût la bile; persone dont il n'excitât l'admiration.

A quelque distance de la boutique où elles alaient, Fanchète aperçut Lussanville: mais fidèle à la parole qu'il avait donnée, il salua respectueusement, et s'éloigna. Ce procédé plut à Fanchète, qui dit à sa Bonne: --Quel signe est-ce, quand un Amant est timide et reservé? —Mais c'est bon signe. —Eh-bien, ma Bonne, m. De Lussanville... est timide et reservé—.

Lorsqu'elles furent chés le Marchand, les Garsons, aulieu d'écouter la Vieille Néné, regardaient le Piéd de Fanchète, et si les ordres du Maître ne les eussent tirés de leur extase, peut-être que la Bonne et sa Pupile n'auraient pas obtenu de sitôt qu'on leur vendît de l'étofe. Fanchète se découvrit un-peu: et lorsque les Garsons virent ses atraits, leur admiration n'augmenta pas; chacun d'eux se disait tout bas: —Qu'elle est belle!....... mais je l'aurais deviné--.

C'était chés un Vieillard voisin du Père de Fanchète, que la Bonne achetait. Il n'était pas moins frapé que les Jeunes-gens des grâces de cette aimable Persone. Néné lui dit qu'il voyait la Fille de son ancien Confrère. Le Vieil-

lard surpris, l'examina de plus près, dit qu'il la remettait, et voulut l'embrasser : Fanchète évita l'accolade : mais il s'empara de sa main, qu'il pressa tendrement, en lui disant tout-bas, tandis que la Gouvernante choisissait, rebutait, bouleversait, et ne trouvait rien digne de sa Pupile : --Ma belle Voisine, je vous ai vue toute-enfant ; je me sens pour vous une affection que vous pouvez mettre à l'épreuve : toute ma maison est à vous, ma Poulète, et je ne desire autre chose que de vous servir de Père et d'Ami—. Fanchète qui se rappela M. Apatéon, fit au Marchand une profonde révérence. et le remercia.—Il faut accepter mes offres, ma belle Poupone ; vous serez chés moi comme ma Fille, et je vous marierai--. Ici Fanchète fut en défaut : jamais Apatéon n'avait parlé de la marier : elle aurait été bien charmée qu'on l'eût mariée avec Lussanville ! avec cet Amant si tendre, qui regardait comme un trésor, ce qu'elle avait touché ! Mais comme elle était prudente, elle remercia de-nouveau le Marchand, et s'approcha de sa Bonne.

Tandis qu'elles se fesaient montrer des soieries, deux jeunes Cavaliers, qui

les avaient suivies, dès leur sortie de chés la Maitresse de Fanchète, en fesaient aussi déployer à côté d'elles : mais rien n'était à leur goût dans le magazin du Marchand, que Fanchète; aussi ne regardaient-ils qu'elle. Si Fanchèterestaiten place, ils admiraient son éblouissante beauté; si l'aimable Persone fesait un pas, leurs yeux se fixaient sur son Piéd mignon : ils voulurent plusieurs-fois lier conversation avec elle : Fanchète répondait avec modestie, mais elle ne répondait qu'un mot, et s'éloignait.

Enfin la bonne Néné se détermina pour un satin, que le Vieillard avait lui-même été chercher dans un cabinet séparé. Jamais on ne vit rien de si bon goût : sur un fond blanc-perle, courait un dessein vert et rose, d'où s'échapaient des fleurs argent et lilas. Le prix qu'on demanda parut si médiocre, que la jeune Florangis et sa Bonne crurent que le Marchand se trompait; elles le lui firent observer. Mais il les assura qu'il y gâgnait encore. Les deux Jeunes-gens, les Garsons se récrièrent, et dirent comme de-concert : --Oh ! que cette étofe aura de grâce, lorsque Mademoiselle l'embellira !

CHAPITRE

CHAPITRE XVII.

Qui doit avoir de grandes suites !

Jamais Néné n'avait été si contente. Elle paya, et se chargea de l'étofe; Fanchète avait d'autres bagatelles : mais soit qu'un coup-d'œil du Vieillard les eût instruits, soit d'euxmêmes, les Garsons les en débarassèrent malgré elles, et leur offrirent leur bras pour les remener. --Que vous êtes charmante, Mademoiselle, disait le plus aimable des deux, qui conduisait Florangis! et que je m'estimerais heureus, si vous me permettiez de vous rendre quelques visites, et de me faire connaître! Je suis riche, de bonne famille; mes Ancêtres sont Commerçans en draps depuis plus d'un siècle : On m'a placé chés M. *Delaunage*, parce qu'on marchande son fonds pour moi : Vous voyez que c'est un établissement avantageus, et tout formé : Ma Mère m'adore : toutes mes volontés seront une règle pour elle : d'ailleurs votre nom est connu; M. votre Père se ruina, mais

il n'a pas fait tort d'un sou à persone; son honneur est entier dans le corps des Marchands: Consentez à devenir mon épouse, à rentrer dans un état pour lequel vous êtes née-- ?

Ce jeune Garson parlait bien raisonablement, et Fanchète, comme on sait, aimait la raison. Dolsans n'avait guères balancé De-Lussanville; *Satinbourg* (c'est le nom du Garson-marchand) pensa l'emporter, non par l'inclination; mais par la convenance, la douce égalité, l'amour d'un premier état. La Jeune-fille répondit sagement: ---Monsieur, je suis reconnaissante des sentimens que vous me montrez; mais je crains un engagement, et des raisons très-fortes me font une loi de n'y pas songer encore: Vous ne pouvez me rendre de visites; cela ne serait pas séant: mais voyez ma Bonne---. Ces derniers mots satisfirent le jeune Garson-marchand.

Celui qui conduisait la Gouvernante ne s'oubliait pas. ---Cette jeune Demoiselle dépend de vous, Madame, lui disait-il; vous ne seriez pas fâchée de lui trouver un établissement honnéte; et je suis votre affaire. Mon Frère aîné vient de mourir: mon Père,

chez lequel je vais retourner, demeure rue *Saint-Antoine* Sa boutique vaut aumoins celle de M. Delaunage; il est âgé, infirme, et veut se retirer; il va tout me remettre: Voyez, informez-vous? il se nomme *Damasville :* je préfère Mademoiselle Florangis au Parti le plus riche, et je ferai mon possible pour la rendre heureuse--. Vous êtes bien honnête, Monsieur,, répondit la bonne Néné : mais c'est d'elle-même qu'il faut l'obtenir---. Et l'on arriva.

Tandis que la Gouvernante rendait compte à sa Pupile des propositions de Damasville, les deux Cavaliers, de-retour avant elles, parlaient à la Marchande-de-modes. L'un était le *Comte d'Autichamp,* et l'autre le *Marquis de-Chambonas;* charmans, riches. maîtres d'eux-mêmes, Leurs vues n'étaient pas honnêtes, comme celles de Lussanville; mais il étaient puissans; ils offrirent tout-d'un-coup à la Marchande, de faire la fortune de sa prétendue Nièce, et de la rendre une Fille de-conséquence : Il ne s'agissait, disaient-ils, que de perdre un honneur de préjugé, pour en avoir un autre infiniment plus commode, et plus considéré dans le monde. La Marchande (et *de modes* encore!) élévée

chés les Ostrogoths, ne connaissait pas cet honneur-là ; elle les assura que jamais elle ne consentirait à l'échange, et les pria sérieusement de n'y plus songer.

CHAPITRE XVIII.

Foule d'Amans.

DURANT la maladie de M. Apatéon, qui fut longue, Fanchète et sa Bonne sortirent plusieurs-fois. Nénécrut bien-faire de conduire sa Pupile chés quelques-unes des Connaissances de ses Parens, qui ne voyaient pas M. Apatéon, afin qu'à son retour, l'Oncle de sa Pupile eût moins de peine à la retrouver. Mais si les malheurs de M. Florangis avaient fait des Indifférens de tous ses Amis, le joli Piéd de sa Fille les rendit tous criminels. Il n'y eut pas un Vieillard qui ne tachât de la séduire ; pas un Jeune-homme qui n'entreprît de la toucher (21).

De-Lussanville n'avait pas manqué une seule occasion de voir sa Maitresse, lorsqu'elle sortait : mais il était im-

possible, de la manière dont Fanchète était voîlée, qu'il en fut remarqué. Un jour, il ne put resister à l'envíe de lui dire quelques mots : il aborda timidement la Bonne, et salua son Amante : Le cœur de Fanchète tressaillit, en entendant sa voix ; elle rougit en le regardant. Le jeune De-Lussanville parla de sa tendresse : Il était si vrai, si persuasif ; il s'exprimait d'une manière si honnête, que Néné prenait plaisir à l'écouter. Il offrit de les aider à marcher ? La Bonne accepta : pour la premiére-fois cet Amant passionné toucha le bras de Fanchète: il il ôsa lui presser la main: la Jeune-fille était si vivement émue, que ses genous tremblaient: son petit cœur disait : -Chèr Amant ! seras-tu-fidèle-? mais sa bouche gardait le silence. Quel heureus état ! si l'on en bannissait la contrainte, il serait moins délicieus.

Dolsans, non moins amoureus, voyait tous les jours Fanchète chés sa Tante : le nom de Parent, qu'il prenait avec elle, semblait lui donner des droits à sa familiarité : cependant il ne put jamais obtenir de l'accompagner. Il ne pouvait douter de la passion de Lussanville : la Marchande ne lui cacha

pas les propositions du Marquis de-Chambonas. Le jeune Peintre frémit de jalousie : il resolut de suivre sa Maitresse, lorsqu'elle sortirait. Tant qu'il n'avait entendu louer Fanchète que par des Inconus, son humeur jalouse l'avait fait souffrir beaucoup moins, que son amour propre n'avait été flatté: mais lorsqu'il reconnut De-Lussanville, il ne se posséda plus. En le voyant aborder Fanchète et sa Bonne, qui le recevaient d'un air familier, content, il lui passa dans l'esprit mille projets funestes. Insensé! ignorait-il qu'on ne doit disputer le cœur d'une Belle, qu'en vertus, en talens, en amour (22)?... Dolsans se proposa d'attaquer De-Lussanville, dès qu'il aurait quitté la belle Florangis et Néné: mais, pour combler sa douleur et sa jalousie, le Jeune-homme entra dans la maison avec elles.

C'était chés une Parente du Père de Fanchète, que Néné conduisait sa Pupile. Cette Femme les reçut fraidement d'abord. Mais lorsque De-Lussanville eut dit en confidence à la bonne Dame ce qu'il sentait pour sa petite Cousine, et qu'il l'eut instruite du dessein formé de l'épouser, elle changea de ton, et fit mille caresses à l'Orfeline: la future

Compagne de M. De-Lussanville, était tout autre chose à ses yeux, que la jeune et pauvre Fanchète. La Bonne exigea que Lussanville restât; elles s'en retournèrent seules, malheureusement.

En arrivant chés la Marchande, elles trouvèrent un essaim d'Amans qui semblaient s'être donné le mot. Satinbourg et Damasville accoururent les premiers audevant de Fanchète. Ils la prièrent de décider entr'eux? La jeune Florangis venait de voir Lussanville; elle les assura tous-deux qu'elle voulait rester libre longtemps encore, et les pria de cesser leurs visites. La Bonne et la Marchande, de leur côté, congédiaient Un jeune Avocat, qui commençait à se distinguer au Palais, par des Plaidoyers fleuris, en stile de ruelle : Un jeune Procureur, qui se sentait la conscience chargée d'une jolie maison que son Père avait injustement fait décréter sur celui de Fanchète : Un Neveu d'Apatéon, qui desirait ardemment la mort du voluptueus Bigot, mais qui paya plutôt que lui à la nature le tribut fatal : Un Commis, qui voulait se donner une jolie Femme, pour l'employer à faire sa cour à ses Protecteurs, et parvenir plus rapidement (23) : et

vingt autres, tous Enfans de ceux qui virent d'un œil indifférent ou satisfait la ruine de M. Florangis. La bonne Néné nageait dans la joie. —Ma chère Fille, disait-elle, voici de quoi choisir; mais n'écoutez votre cœur, que lorsqu'il vous parlera de concert avec la raison. -MaBonne? je crois que la raison parlera pour M. De-Lussanville? -Voila celui que vous préférez: il le mérite, chère Fanchète, s'il est fidèle; mais le sera-t-il? -Je le crois, ma Bonne. -Il ne faut rien croire, et douter de tout. -A l'exception de mon parfait dévoûement, Madame, dit le Marquis de-Chambonas, qui s'était aproché sans qu'elles l'aperçussent: J'ai un rang, des titres, des Parens puissans; je suis sincère, jeune, tendre; Je ne vous dis pas que j'épouserai, je serais un menteur; mais hors cela, que Mademoiselle forme des vœus, je vais les remplir, sans hésiter, sans différer; sa fortune ne lui coûtera qu'un signe-de-tête; ses goûts, ses fantaisies, ses caprices seront des lois; un équipage brillant, des diamans, des bijous, une petite-maison délicieuse, cent autres choses dont je ne parle pas, tout-cela n'est pas indifférent; un mot, elle va l'avoir? Il en est mille, qui ne se
le

le feraient pas répéter deux-fois; mais vous, c'est autre chose; on attendra vos résolutions: huit jours suffiront-ils? Parlez? Ne vous préparez pas un repentir, en refusant un Homme aimable et l'aisance, qui viennent vous chercher... Je ne demande pas de réponse aujourd'hui; je reviendrai. Adieu, mon adorable, jusqu'au revoir-. Tout cela fut prononcé avec tant de volubilité, qu'il avait été impossible de l'interrompre. —Eh! ne vous donnez pas la peine de revenir, Monsieur, lui cria la Gouvernante, en le voyant disparaître: je vous répons dès aujourd'hui, qu'une courone, au prix que vous nous offrez vos dons, ne nous tentera jamais-. Le Marquis feignit de n'avoir pas entendu, et s'éloigna.

En ce moment, on entend s'arrêter à la porte un équipage. Il en sortit un gros Homme court. Fanchéte fit un cri de frayeur; elle le crut M. Apatéon. Il s'aprocha; jeta un regard protecteur sur tout ce qui l'environnait, et s'assit en soufflant. —C'est donc à vous cette belle Enfant, dit-il à la Marchande? Elle est assés bien, ajouta-t-il, en regardant la jeune Florangis d'un air effronté. Dites-moi, ma Fille; ne vous ai-je pas vue quel-

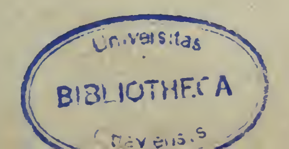
que part--?... Fanchète baissait les yeux en rougissant. --Envérité, je lui trouve un air d'innocence.... Je m'en accomoderai... Ah-ciel!... éh! ma belle Pouponne! quel joli bijou vous avez-là.... Non, je me trompe, vous n'êtes pas celle que je croyais avoir déja vue au bal de Saintcloud! j'aurais remarqué ce joli Piéd-là. Il est plus vrai qu'il ne le fut jamais que 3 et 3 font six, plus 4 sont dix, que vous êtes une perfection... Mais, où va-t-elle?.... Ecoutez, écoutez, la Petite? on vous veut du bien..., Rapelez-la donc; elle ne m'entend pas! La Gouvernante n'avait jamais eu d'Amant financier; à-peine comprenait-elle quelque chose à ce qu'il venait de dire. La Marchande, plus connaisseuse, répondit d'un air fraid: —Monsieur, on vous aura trompé; ce n'est pas chés moi qu'on vous aura dit. Voyez ailleurs. —Si-fait, parbleu! Je vous trouve plaisante: mon Agent m'aurait trompé! moi! Cette Jeune-persone ne se nomme-t-elle pas Fanchète? ne l'avez vous pas en aprentissage? ne la menâtes-vous pas l'autre jour au bal de Saintcloud pour la faire voir; de-là au Colysée; de-là à l'Opéra; de-là dans la grande allée du Palais-Royal; de-là je

ne sais où? n'est-elle pas jolie, orfeline et pauvre? et par-conséquent ce que je cherche. —Eh! pourquoi, Monsieur, la cherchez-vous, dit bonnement la Gouvernante? --Belle demande! parce qu'elle est jolie; que j'aime les Jolies-femmes, et que je les paye.... —Alez, Monsieur, reprirent à-la-fois la Marchande et Néné; sortez; je ne pourrais commander davantage à mon indignation: cherchez autre part les malheureuses Victimes de vos débauches.. —Adieu, mes belles Dames, adieu! la Jeune-fille sera peut-être plus traitable: adieu. Vous enragez: mais vous voyez bien que l'on ne saurait plus s'adresser à vous: votre temps est fait. Adieu-. Il partit, en achevant ces mots, et laissa la bonne Néné très-scandalisée de la manière énergique dont un Financier attaque les cœurs.

CHAPITRE XIX.

Où Fanchète *est modeste et généreuse.*

LA pudeur venait d'obliger Fanchète de fuir: elle s'était enfermée dans



sa chambre avec la jeune Agathe. L'aimable Fille réfléchissait sur cette foule d'Amans, qui demandaient sa main : Pour les autres, tels que l'impudent Financier, le Comte, le Marquis, etc., elle ne leur fesait pas l'honneur de s'en occuper. Elle reprit son ouvrage, et travaillait. —Méritons d'être l'Epouse de M. De-Lussanville, se disait-elle tout-bas : je n'ai pas de bien : je ne puis devenir son égale que par la vertu. Mon Père m'a tracé la route que je dois suivre : ce n'est qu'en exécutant avec fidélité ses derniers ordres, que je serai digne de mon Amant---. Un tendre soupir suivit cette réflexion modeste.

Fanchète était tranquile : un cri perçant, poussé par la Marchande, la tira de sa douce rêverie : les deux Jeunes-filles frissonnèrent, et volèrent auprès d'elle. Quel spectacle s'offrit à leurs yeux ! Dolsans, porté par quatre Hommes, et dont le sang coulait d'une large blessure ! De-Lussanville, fondant en en larmes, le suivait. —Vous voyez un Coupable, Mademoiselle, dit le jeune Peintre à Fanchète, dès qu'il l'aperçut, vous voyez un Coupable, que le Ciel punit : Je vous aimai, je vous adore encore à mon der-

nier moment.... mais j'étais indigne de vous,.. puisque j'ai pu devenir criminel., Je viens d'attaquer un Homme que vous me préférez.... Je lui aurais arraché la vie sans remords, peut-être, et je le vois donner des larmes au sort que je mérite--... Il se tut... Les sanglots étouffaient l'amable Florangis; on sait comme elle avait le cœur sensible; et d'ailleurs, elle craignait que De-Lussanville ne fut blessé. -Ah Madame! dit-elle à la Marchande, c'est donc moi qui suis la cause de son malheur!.. Dolsans, puissé-je racheter vos jours au dépens de ma vie... Oui, Madame, ajouta-t-elle, en regardant sa Maîtresse, qu'il vive... employez tout pour le sauver; et... s'il le faut... Elle ne put achever.- .. —Ah! Mademoiselle! lui dit De-Lussanville à demi-bas, je vous perds! Si j'avais su qu'il n'y avait point de milieu pour moi, entre la mort et ce revers, je n'aurais pas défendu ma vie, qu'on attaquait avec fureur!..... Adieu. Je vais mourir. --Ne me rendez pas plus malheureuse que je ne le suis, Monsieur, répondit Fanchète hors d'elle même: Si vous étiez à la place de Dolsans, je ne vivrais plus.., --O Ciel! qui l'eût pensé, que je serais infortuné en entendant

cet aveu flateur! —Je vous aimais, dit Fanchète, je vous aime : mais il ne me sera plus permis de vous voir--... Accâblé de sa douleur, desespéré, le jeune Amant s'éloigna.

La blessure de Dolsans n'était pas aussi dangereuse qu'on l'avait cru : sa Tante, rassurée, caressait Fanchète, en lui répétant, que bien-loin de l'accuser de l'accident de son Neveu, elle alait lui devoir son bonheur. La jeune Agathe se joignit à sa Mère : elle embrassait Fanchète : ---Que j'aurai de plaisir à vous nommer tout-de-bon ma Cousine, lui disait-elle--! L'aimable Florangis versait des pleurs : mais elle ne se repentait point du sacrifice : son âme généreuse fesait une bonne action, sans se mettre en peine d'en savourer la douceur.

CHAPITRE XX.

Le Piéd lui glisse.

MONSIEUR KATHÉGÈTES (ce respectable Vieillard, gouverneur de Lusanville) fut frapé de l'air de tristesse

de son Elève. Mais il avait pour maxime, de ne faire jamais de questions: il prit seulement un air de douceur et de bonté, plus marqué qu'à l'ordinaire, afin d'exciter la confiance. Il fut plus surpris encore de la reserve de Lussanville, et de se voir pressé d'accomplir un dessein formé depuis longtemps, de visiter les principaux États de l'Europe: le Jeune-homme semblait auparavant n'envisager ce voyage qu'avec répugnance, et l'avait entièrement rompu, depuis qu'il connaissait la belle Florangis. M. Kathégètes sentit bien qu'il y avait quelque chose d'extraordinaire: il remarqua que tout ennuyait Lussanville; qu'il ne se trouvait bien nulle-part. ---Il aime, disait le Bon-homme:.... mais il veut fuir! je voudrais bien connaître celle qu'un Amant si bienfait a trouvé cruelle---! La curiosité l'emporta sur ses principes. —Qu'avez-vous? dit-il un-jour à son Elève. ---Ah! mon cher Katégètes! j'aime, je suis aimé.... et je suis malheureus!-- Vous m'ôtez un sujet d'étonement, pour en faire naître un autre!.. ---Ne m'en demandez pas davantage; ce serait aigrir mes maux —. Le Vieillard se tut. Lussanville se tourmentait;

il se repandait dans les assemblées : puis tout-à-coup prenant d'autres dispositions, il s'enfonçait dans une solitude absolue : mais le trait était dans son cœur ; sa douleur le suivait partout (24). Il rendait souvent des visites à la bonne Néné, qui tâchait de le consoler, en lui disant de ne pas désespérer encore. Elle poussa même la complaisance jusqu'à consentir de garder pour sa Pupile le présent que Lussanville avait laissé le jour de sa déclaration ; et le tendre Jeune-homme se crut alors moins malheureus.

Les autres Amans de Fanchète ne se rebutaient pas : M. Delaunage envoyait tous les jours de nouveaux dons, qu'on refusait ; Satinbourg et Damasville ne pouvaient obéir à l'ordre de ne plus revenir : Le Marquis et le Comte fesaient toujours des promesses éblouissantes ; mais le Financier prenait une autre route. Un jour l'aimable Florangis sortait d'une Eglise : un carosse barrait la porte. Fanchète se présenta pour passer : deux Laquais la prirent entre leurs bras, l'y placèrent malgré elle, fermèrent les portières, et le char vole. Lorsqu'il s'arrêta, la Jeune-persone se trouva dans la cour d'une maison

superbe. On la porta dans un appartement somptueusement meublé. Elle y était à-peine, qu'elle vit entrer l'Individu massif et rond, qui lui avait parlé si cavalièrement chés sa Maîtresse. —Ma Reine, lui dit-il en l'abordant, ne craignez rien! vous êtes libre ici; ce n'est pas mon usage d'employer la violence avec les Belles. ---Pour me prouver que vous dites vrai, Monsieur, permettez que je me retire sur le champ? ---Pas sitôt, mon Cœur! il faut dumoins m'écouter. Pourquoi faire la bégueule et la sauvage? Envérité, mon Enfant, si vous conservez cette manie-là, vous ne percerez jamais; et, jolie comme vous êtes, ce serait réellement dommage! vous pourriez prétendre à tout.... Voulez-vous, par un mariage légitime et cérémonieus, vous ensevelir avec un Malôtru? ma-foi! ce n'est pas mon avis. Je veux vous donner des lumiéres, des conseils; vous parler en ami.... Alons, Petite.... Mais pourquoi donc ces façons-là?.... Voyez qu'on lui fait grand mal!... Soyez moins farouche. Asséyez-vous. ----Non, Monsieur; je veut m'en aler. ---Ah! belle Poupone, un-moment.... Eh! laissez-nous donc voir ce petit Piéd: il est du dernier ri-

dicule de cacher ce qu'on a de joli ?... —Je ne suis point faite, Monsieur, non, je ne le suis point, pour cette humiliation. ---Eh ! qui prétend vous humilier !... Ecoutez, ma Fille : cet agrément-là peut seul faire votre fortune ; et je vous avouerai, moi, que c'est ce qui me plaît davantage en vous. Mon Enfant, ne croyez pas que je veuille vous faire vieillir avec moi : je change souvent : j'ai des trésors ; je les partage avec Celles que je quitte : on sait que je suis de bon-goût: m'avoir eu, c'est un titre pour trouver un autre Amant. --Je ne veux, Monsieur, ni de vos richesses, ni d'Amant. ---Je suis plus instruit de vos affaires que vous ne pensez, ma Petite : vous alez épouser un maladroit que vous n'aimez pas, et vous vous arrachez à l'Amant que vous préférez: Je sais tout cela. Voici la proposition que je vous fais ! Dans huit jours vous épouserez De-Lussanville ; il est le Fils d'un de mes anciens Amis ; je vous doterai richement : cela n'a-t-il rien qui vous tente ? ---Hélas !... Monsieur, j'ai promis d'épouser Dolsans, de me sacrifier, pour lui sauver la vie, et je tiendrai ma promesse. --Ah ! pour-le-coup, ma Belle, je ne vous conçois plus !...

Vous n'aimez donc pas Lussanville ? ---Pardonnez-moi. ---Et vous le refusez ? --Oui, Monsieur. ---La raison, s'il vous plaît, de ce procédez rare ? --C'est que tôt ou tard j'occasionnerais la mort de Dolsans, ou celle de M. De-Lussanville, et je ne croirai jamais trop acheter une si chère vie, fût-ce aux dépens de mon bonheur. -Mais où donc a-t-elle vécu ?... Ma foi, Mignone, les Romans vous ont tourné la tête... Il faut la guérir.... De-sorte, que sous le sceau du plus inviolable secret, vous seriez bien-loin de me rien accorder, pour recevoir la main de votre Amant, avec l'assurance d'une bonne dot ? ---Ah-ciel ! quelle horreur !...-- Elle s'effraye ! ah ! je veux la guérir ! répétait-il en riant, je veux la guérir-!

Pour réussir à cette cure, merveilleuse, selon lui, le Financier accâbla Fanchète de sa lourde masse, et secondé par deux Femmes-de-charge, il se mit en devoir de ravir les faveurs qu'on lui refusait [25]. L'aimable Fille aurait pu, comme tant d'autres, céder à la violence [26]. Mais elle était vertueuse tout-de-bon : Elle s'échapa : le pesant *Midas* la poursuivit. Telle autrefois Syrinx fuyait devant le Dieu

inventeur des chalumeaux. Fanchète, hors d'haleine, apelait de toutes ses forces : mais quels secours espérer dans une maison vendue au crime ? Epuisée de lassitude, tremblante, le Piéd lui glisse ; le Financier avance un canapé, qui reçut la Belle prête à tomber : Tous les efforts de Fanchète, pour se débarasser, alaient être inutiles : Les deux Femmes, bien décidées, la tenoient ferme. Elle fondait en larmes. --O mon Père! s'écria-t-elle, votre Fille touche à sa perte; mais elle n'est pas ici par son imprudence.. Eh quoi ! un Scélérat pourra donc-!.. Elle finissait à-peine ces mots, qu'on frappa rudement à la porte. Le Financier se releva ; les deux Femmes disparurent. Il hésita s'il laisserait entrer : mais enfin, voyant qu'on redoublait, il ouvrit lui-même. C'était Lussanville : Fanchète s'élança dans ses bras. ---Sauvez celle que vous avez aimée, s'écria-t-elle ; arrachez-la des mains d'un Barbare, que mes larmes ne touchaient pas--.... Dans ce moment d'indignation et de douleur, Lussanville pressa de sa bouche celle de Fanchète, qui ne la détourna pas: il l'emporta légérement, et déroba son Amante aux attentats d'un Infâme.

CHAPITRE XXI.

Fanchète *perd une de ses mules.*

Plus léger que *Zéphyre*, lorsque de son haleine, il agite doucement les tiges des fleurs, Lussanville avec son précieus Fardeau, gâgnait sa voiture. L'air effrayé de Fanchète fut remarqué par deux Hommes qui se trouvèrent en ce moment vis-à-vis la demeure du Financier. L'Un d'eux surtout, fut vivement frapé des traits de la Jeune-persone ; il la considérait avec admiration et surprise ! Ses regards tombèrent ensuite sur un petit Piéd, qu'une mule mignone contenait à demi. L'émotion que lui causèrent ce Piéd séduisant et cette mule délicate fit palpiter son cœur Touché de compassion pour une Fille jeune et belle, à laquelle il croyait qu'on fesait violence, il excita celui qui l'accompagnait à la secourir. La belle Florangis, qui les prit pour des Satellites du Financier, monta précipitamment dans la voiture de Lussanville :

les deux Inconnus, qui s'imaginèrent qu'elle était contrainte, la saisirent par sa robe : --Chèr Ami ! s'écria Fanchète-! et ses bras ceignîrent Lussanville. Au nom si doux qu'elle vient de donner au Jeune-homme, les Libérateurs s'arrêtèrent, et convinrent qu'avec cette figure, on n'était jamais réduit à forcer les Filles. Mais une des mules de Fanchète demeura entre les mains de celui qui s'intéressait le plus à l'aimable Fille [27] : il n'eut pas le temps de la rendre ; la voiture partit comme l'éclair.

Ces deux Hommes paraissaient étrangers : c'étaient de riches Habitans des Colonies-Françaises en Asie, arrivés à Paris de la veille seulement, et connus du Financier.

—Quel bijou, dit le Possesseur de la jolie mule ! Voyez, mon Ami, et rapelez-vous les attraits de celle qui la portait ? —A quarante-cinq ans révolus, un Piéd mignon vous séduit ! ah, ah, ah ! —Eh vous-même, qui riez de si bonne-grâce, y résisteriez-vous ? --La question est plaisante ! à notre âge, on admire les atraits des Belles ; mais on ne s'en éprend plus. —Je ne suis pas si philosophe ! Cette jeune Beauté m'a

charmé. Quand nous pourrons nous montrer, et que nous aurons fait savoir notre retour à nos Enfans, je veux connaître ce qu'elle est; et, s'il se peut m'attacher à elle. ---A une Fille qui a un Amant jeune et bien-fait, et qui sort chifonée de chés *Laborde*?-- Ce Jeune-homme m'a plutôt l'air de son Frère que de son Amant. Et d'ailleurs, combien est-il de Femmes qui, séduites par un Perfide, entraînées par l'exemple, souvent livrées par celle qui devait les protéger, sont vertueuses au sein du libertinage! -A-la-bonne-heure!.. mais --Quoi? mon Fils épousera sa Cousine; ma Fille votre Fils, et nous serons tous heureus---

En s'entretenant de la sorte, les deux Amis suivaient la route qu'avait prise la voiture de Lussanville. Ils passèrent par-hasard devant la maison qu'il occupait, et reconnurent un des Domestiques qui venait d'accompagner le jeune Amant de Fanchète. Ils l'abordèrent pour l'intéroger: mais il leur tourna le dos, sans leur répondre.

Les deux Etrangers n'aprirent rien dans ce moment: cependant l'Un d'eux ne pouvait dissimuler la joie qu'il ressentait d'avoir touvé la demeure de

l'Amant ou du Père de la Jeune fille au Piéd mignon. Il se retira, en formant la resolution d'envoyer chés le Financier, et de ne rien négliger pour découvrir quel était le sort de la Belle, dont il ne pouvait se lasser d'admirer la chaussure élégante (c'était une mule rose à talon vert, garnie d'un rézeau argent, si petite et si bien faite, qu'elle alait au fond des cœurs réveiller les desirs) : Tel autrefois le voluptueus Psammis sur les bords du Nil admirait le soulier mignon de la belle Dorique, qu'un Aigle lui avait aporté [28].

CHAPITRE XXII.

Présens qui deviendront fameus.

DE-LUSSANVILLE conduisit chés lui son Amante. Transporté de joie de l'avoir garantie de l'audace cynique d'un Libertin opulent, il la pressait contre son cœur, et lui disait: --Chère Fanchète, sans l'ordre qui me prescrivait de m'éloigner, vous étiez donc perdue? Prêt à partir, j'ai voulu ce matin vous revoir encor: J'ai remarqué que

que vous sortiez seule : Si votre Bonne, ou votre jeune Compagne eussent été été avec vous, je n'aurais pas hésité de vousaborder; mais vous étiez seule; j'ai craint de vous déplaire. A l'Eglise, j'étais derrière vous. Heureusement j'ai reconnu l'Agent du Millionnaire, lorsqu'on vous a enlevée. J'ai volé sur vos pas: il a falu faire violence à la Valetaille, avant que de parvenir jusqu'à ces apartemens secrets, consacrés à la séduction et à la débauche: j'y ai réussi, parce que le Financier était familier chés ma Mêre. Je bénis mon infortune; elle asauvé ceque j'aime. Mais, hélas! faudra-t-il fuir? ---Mon cœur en gémit, mais partez: oui, Monsieur, puisque vous l'avez resolu, je l'exige; mais ne desespérez plus .. ---Belle Fanchète! ah! ce mot me rend la vie--!.. Sa bouche imprima sur la main de son Amante un baiser de fláme: ensuite, illeva les yeux sur elle: ils ne parlèrent pas; mais ils se regardèrent.... comme se regardent des Amans réunis.

On arriva chés Lussanville. Fanchète craignait d'entrer dans la maison du Jeune-homme: mais sa mule était égarée, et sa parure dans un étrange desordre; elle redoutait de paraître

ainsi chiffonée aux yeux de l'inquiet et jalous Dolsans; elle dít à Lussanville: ---Je me fie à votre bonne-foi-- ; et lui donna la main. La belle Florangis n'eut pas lieu de s'en repentir. Le tendre Lussanville nageait dans la joie de voir chés lui la Souveraine de son âme. ---Pourquoi devez-vous en sortir, lui disait-il, de ces lieux ou vous régnerez un jour !... Divinité de mon cœur ! c'est ici que vous serez chérie, adorée du plus tendre des Epous-- ! Fanchète sourit : la joie commençait à ranimer son âme abatue. Elle avait son portrait, que Dolsans venait de finir durant sa convalescence, et qu'il se flatait de recevoir de la main de Fanchète : elle y joignit un brasselet, qu'elle même avait tissu de ses beaux cheveux ; elle crut devoir ces présens à Lussanville. Elle lui redemanda sa jolie chaussure couleur-de-rose, qu'il avait enlevée le jour de sa visite, mais ce fut pour la lui rendre. Si Lussanville avait pu douter qu'il fût aimé, ce dernier don l'en aurait convaincu. Mais Mlle. Florangis était sans chaussure, et son Amant voulait garder les bijous qu'il venait de recevoir : il se ressouvint qu'il avoit vu au Couvent du *Pré-*

vieux Sang, entre les mains d'une jeune Religieuse, des souliers qu'elle brodait pour la belle Duchesse de Choiseul, si petits qu'ils pouvaient convenir à Fanchète ; il fit demander le nom de l'Artiste qui devait finir ce charmant ouvrage; la Religieuse nomma *Bourbon*, rue *des-Vieusaugustins* (il faut que le nom des Hommes habiles passe à la postérité) ; le Domestique y courut, trouva les jolis souliers prêts, et les aporta. Son Maître vit avec transport qu'ils semblaient faits pour le Piéd de Fanchète. Une boucle brillante, que la Jeune-persone voulait refuser à-cause de sa richesse, mais que le besoin seul ne la força pas d'accepter, les fixa sur son Piéd.... Faveurs innocentes et précieuses ! ah que vous avez de charmes pour les cœurs tendres !.... L'aimable Jeune-homme, pénétré de reconnaissance, disait à sa charmante Maîtresse : —Oui vous serez mon épouse, et nous devrons le plus grand de nos biens au malheur qui devait nous séparer—!

Aprês avoir examiné le portrait de Fanchète, Lussanville en aperçut un autre que sa Maîtresse resserrait ; c'était celui de madame Florangis ; il fut

surpris de le trouver si richement orné! —C'est le portrait de ma Mère, lui dit Fanchète. —Mais, s'écria Lussanville, j'en ai vu, dans mon enfance, un pareil entre les mains de mon Père, qui le regardait avec une sorte de vénération!... Aimable Mère de mon Epouse, continua-t-il en le baisant, je vous adore; car sans-doute c'est vous que mon Père aima, et je vais vous devoir la Compagne chérie qui fera ma félicité--! Fanchète l'écoutait avec étonnement, mais elle ne l'intérogea pas. Ils se regardèrent, et s'attendrirent sur le sort de leurs Parens; ils se dirent combien ils les avaient aimés, et connurent que leurs cœurs honnêtes et sensibles, se ressemblaient.

L'aimable Florangis remise du cruel assaut qu'elle venait d'essuyer, se disposait à retourner chés sa Maîtresse dans la voiture de Lussanville, lorsqu'un Laquais inconnu apporta le Billet qu'on va lire:

Un Homme qui s'intéresse fortement à vous, Monsieur, vous invite à vous rendre ce soir dans le cloître des Cordeliers: n'y manquez pas; c'est pour une chose essencielle.

Lussanville demanda de quelle part le Billet? Le Domestique nomma le Financier. C'en fut assés pour inspirer de la défiance à Fanchète: elle fit promettre à son Amant, qu'il manquerait au rendévous, et que, pour éviter tout accident, il partirait dans la journée. Après avoir pris cet arrangement, Lussanville remena la belle Florangis chés sa Maîtresse. La présence de l'aimable Fille calma les inquiétudes de la Marchande, et fit cesser les alarmes de la jeune Agathe.

Il expliqua comment il avait secouru Fanchète, et comment il l'avait arrachée au péril. La Marchande frissonna, et dans le fond de son âme, elle disait: —Ce Rival de mon Neveu est riche, jeune, aimable; il a rendu le plûs important des services.. Pauvre Dolsans!

CHAPITRE XXIII.

Toutes vérités ne sont pas bonnes à dire.

Dolsans était rétabli; et, pour obéir à son Amante, Lussanville s'était éloigné. Fanchète, en revoyant sa Bon-

ne, lui fit part de ses nouvelles dispositions. La Gouvernante aimait Lussanville; elle avait été cruellement peinée, lorsqu'elle avait apris la résolution généreuse de sa Pupile; mais elle ne l'avait pas combatue. Elle fit alors éclater toute sa joie! Ensuite l'horrible danger que Fanchète venait de courir la fit trembler. Cependant M. Apatéon commençait à se montrer. Il était nécessaire que la jeune Florangis ne sortît plus qu'avec précaution.

Le Peintre se promettait un bonheur sans mélange. Si Fanchète le recevait avec froideur, il espérait tout d'une âme si belle, lorsqu'il pourrait faire parler le devoir. Il pressa son union: la Marchande secondait son Neveu, et la jeune Florangis se crut perdue! Elle ignorait que M. Apatéon étant son Tuteur, nommé par le testament de son Père, et la Gouvernante substituée par un codicile secret, on ne pouvait rien faire que de leur consentement: elle ne vit d'autre moyen d'éviter un malheur irréparable, que l'imprudent aveu de son engagement avec De-Lussanville. Elle le fit avant de consulter sa Bonne. Dolsans devint furieus. Fanchète connut alors de quelles violences

rend capable un caractère jalous : elle fut obsédée, tourmentée, jusqu'à l'instant où Néné, instruite de tout, sut parler à la Marchande avec fermeté, en la menaçant d'ôter Fanchète de chés elle, si l'on ne voulait pas la délivrer des persécutions de Dolsans. —Quoi ! Maman, disait la jeune Agathe, mon Cousin serait cause que je perdrais mon Amie ! Si je le croyais, je ne l'aimerais plus--.

Si les fautes que fait commettre un amour malheureus n'étaient excusables, Dolsans serait un monstre. Il se persuada, que s'il parvenait à ravir à Fanchète la fleur de l'innocence, il obtiendrait sa main facilement. Il l'adorait : il se déguisait à lui-même l'atrocité de l'action, par le motif qui la lui ferait commettre. Dès qu'il se fut arrêté à ce coupable dessein, il parut tranquile : Il voyait Fanchète, mais sans l'entretenir de son amour; il le renfermait dans son cœur, et ses desirs contraints n'en acqueraient que plus de violence.

Un dimanche, Dolsans ne paraissait pas : Fanchète charmée de son absence, mit pour la première fois la robe achetée chés M. Delaunage, se para plûs

qu'à l'ordiuaire, et saisit cette occasion pour remplir la promesse faite à Lussanville, en relevant sa beauté par les diamans laissés à Néné; elle chaussa le joli soulier rose qu'elle tenait de lui [29], et commit une nouvelle imprudence. Elle nageait dans la joie: à chaque pas, elle se rapelait son chèr Lussanville. Pour la première-fois, elle admira les grâces de son Piéd mignon. —Ah! si Lussanville était ici, se disait-elle tout-bas, que je serais flatée! Chèr Amant! puissé-je n'être vue de Persone, puisque je ne le serai pas de vous! Non, je ne veux plaire qu'à vous; comme mon cœur n'aime et ne desire que vous—! Ensuite elle marchait; et son cœur tressaillait. -- Je suis toute à Lussanville, ajoutait-elle; c'est ce chèr Objet de ma tendresse qui m'embellit-. Ces agréables idées répandaient sur le visage de Fanchète un air d'enjoûment, qui rendait sa beauté plus éblouissante encore, lorsque Dolsans arriva.

Il vit les dons de son Rival: il pâlit. Mais il dissimula sa rage (c'était encore un défaut qu'il avait aporté d'Italie, que la dissimulation: Hélas! nous prenous les vices de nos Voisins, et nous laissons leurs vertus: voila le triste fruit

qu'une

qu'une infinité de Jeunes-gens retirent de leurs voyages !) et il jura que Fanchète ne l'échaperait pas. Cependant au fond de son cœur, né vertueus, cette beauté si touchante excitait des remords : il se retira doucement à l'écart : —Que prétens-tu, malheureus Dolsans, se dit-il ? et pourquoi vouloir contraindre un cœur qui ne se donne pas ? Elle est belle, tendre, je l'adore ; tout doit-il donc tourner contre elle ? Rendons-nous à la raison : cédons-la : méritons son estime et son amitié... C'en est fait : je vais renoncer au projet coupable... Un autre, à mes yeux, jouirait d'un bien... qui me fut promis !... Elle ne le veut plus... elle s'inmolait ; je n'étais pas aimé-.. La vertu l'emportait : quand ses yeus alèrent se fixer sur ce Piéd séduisant, embelli de-nouveau par un chefd'œuvre de l'art : cette vue dérangea sa raison. --Eh ! je la céderais, s'écria-t-il ! Non, le sort en est jeté. Je serai coupable, mais je serai moins malheureus, peut-être-!

La marchande et ses Filles devaient aler prendre l'air à la campagne : des voitures les attendaient ; on alait partir, lorsque la Gouvernante arriva. Son admiration, à la vue de sa chère Fille,

éclata de mille manières : d'imprudens éloges achevèrent de porter le poison dans l'âme de Dolsans encore caché. On sortit; Agathe était déja partie : Dolsans alors se montra ; l'inquiétude et le depit se disputaient les crispations convulsives de son visage. Fanchète, qui voyait que le jeune Peintre se disposait à les accompagner, pria sa Bonne de la dispenser d'être de la promenade; et Néné feignit une affaire importante, où la présence de sa Pupile était nécessaire. Elles rentrèrent toutes-deux. Dolsans, que sa jalousie rendait attendif à tout, lança, en s'éloignant, sur la jeune Florangis un regard furieus, suivi d'un souris amèr. La rage, comprimée au fond de son cœur, en acquit plûs de violence : Tel le salpêtre embrâsé, accraît sa force par les obstacles.

CAAPITRE XXIV.

Péril qui fera trembler.

Dès que Fanchète fut seule avec sa Bonne, Lussanville devint le sujet de leur entretien. L'aimable Fille parlait

du Jeune-homme avec modestie; la Gouvernante souriait; et dans l'instant où Fanchète s'y attendait le moins, Néné lui rendit un Billet qu'elle venait de recevoir de cet Amant chéri:

Billet de Lussanville à Fanchète.

De Bayonne, 30 mars 1768.

Vous l'avez voulu, mon adorable Épouse .... (oui, je me crais permis de vous donner ce nom, depuis que vous-même êtes venue vous jeter entre mes bras): j'ai quitté les lieux que vous embellissez: mais j'ai lu dans votre cœur; je suis aimé; je jouis du bonheur qu'aucune expression ne peut rendre, d'être aimé de vous: quel sort enchanteur! Si l'adorable Florangis souffre autant que moi, d'une absence qu'elle a ordonnée, je ne murmure point de la nécessité qu'elle m'en a faite; j'en connais le motif: il ne la rend que plus chère à mon cœur!... Cependant, rappelez bientôt auprès de vous un Homme, dont le secours vous sera peut-être nécessaire encore... Je ne sais; mais, charmante Amie, je frissonne quelquefois sans sujet [30] *: les songes vous offrent en pleurs à mon*

imagination; vous m'y aparaissez tremblante, éperdue, desespérée, levant vers le ciel vos belles mains... Cette nuit même, je croyais voir un Traître, armé d'un poignard, vous demander votre cœur.. Vous pleuriez; je voulais aler à vous : un obstacle invincible me retenait. J'ai poussé un cri de fureur, et me suis éveillé. Ce n'est qu'un songe, il est vrai, mais un Amant qui ne respire que pour vous, est effrayé de la moindre chose [31]. *Au nom de notre amour; au nom du lien sacré qui nous doit unir, chère Epouse, permettez à votre Mari de jouir de votre présence: Il ne peut vous répondre de vivre, s'il n'obtient cette grâce. Adieu.*

DE LUSSANVILLE.

En achevant la lecture de ce billet, Fanchète leva sur Néné ses yeus humides : -- Il est donc parti, ma Bonne? il est loin de moi! ..... Mais il le faut, et dumoins, je ne crains plus des malheurs .... Que lui répondrons-nous, ma Bonne? ---Ce que vous dictera votre cœur. --Ah! ..... mon cœur ne desire que lui ---Marquons-lui qu'il revienne? ---Mais, si Dolsans..

Cependant, je voudrais bien le revoir! ---Décidez-vous : je répons à ce qu'il m'écrit en particulier : ajoutez seulement deux mots de votre main.

BILLET de FANCHÈTE, au bas de la Lettre de la Gouvernante pour LUSSANVILLE.

Je prens la plume en tremblant : ma Bonne me conduit la main. Si vous me jurez d'éviter toujours Dolsans, de prévenir tous les malheurs que je crains, revenez.... Hélas! peut-être la démarche que je fais sera fatale à mon Amant! Mais il m'en presse..... Chèr Lussanville! en vous écrivant, je suis parée de vos dons : j'ai refusé de sortir, et c'est pour ne point être avec votre Rival : toutes mes Compagnes, et surtout Agathe, ma Bonne et ma Maîtresse m'ont trouvée jolie : Et moi, je me disais : Je dois mon éclat à Lussanville; pourquoi ce chèr Amant ne jouit-il pas de son ouvrage?...... Quel plaisir je goûte, à me renfermer; à me cacher a tous les ïeus! je ne veus être belle que pour mon Epous. Eh! me permettrais-je d'aimer si je ne me croyais sûre de vous

donner un jour le nom que vous avez pris [32]? *Revenez; mais auparavant écrivez à ma Bonne, et jurez-nous à toutes-deux de vous dérober toujours aux ïeus de Dolsans. C'est un furieus; je le crains autant que je vous aime. Je suis toute à vous.* FANCHÈTE FLORANGIS.

Pendant que tout cela se fesait, l'heure à laquelle M. Apatéon rentrait, arriva. On cacheta la Lettre : la Gouvernante promit de la faire partir dès le jour même, et quitta sa chère Fille, en lui disant qu'elle reviendrait dès que le Dévot n'aurait plus besoin d'elle.

Restée seule, Fanchète ne pouvait se lasser de relire le Billet de Lussanville : elle le tenait encore à la main quand on frapa rudement. Elle courut à la porte, croyant ouvrir à sa Bonne. C'était Dolsans.... Elle pâlit, et voulut cacher la Lettre. --Vous êtes seul de retour, Monsieur, dit-elle au jeune Peintre toute troublée? --Oui, cruelle (répondit ce Furieus, qui venait d'écouter la conversation de Fanchète avec sa Bonne) : jai su rendre inutile votre attention à me fuir : je connais tous vos secrets; on n'ignore ja-

mais rien, quand on est jalous--[33]. En parlant de la sorte, il eut l'audace d'arracher des mains de Fanchète le Billet de Lussanville. Indignée d'une témérité si grande, elle le lui redemanda d'un ton ferme; mais envain; il l'avait déjà lu : il le déchira avec fureur.

A la merci d'un Amant jalous jusqu'à la rage, l'aimable Fille frissonna. ---Nous sommes seuls ici, continua Dolsans : choisissez, ou ma main, ou... Je me punirais du crime auquel vous me contraindriez : mais qu'importe ? Il m'est plus doux de vous suivre dans le tombeau, que de vous voir dans les bras de mon Rival. ---Eh-bien! lui dit Fanchete, en pleurant, arrachez moi la vie. ---O-ciel! elle aime mieux mourir que d'être à moi! Malheureus que je suis!.. Belle Fanchète (ajouta-t-il en tombant á ses genous) ne pourai-je vous toucher? Vous égarez ma raison.... Ah! quand je serai votre Mari, vous ne verrez plus dans ces transports, qui vous sont odieus à-présent, que l'excès de mon amour.. Mais non, cruelle, tu préfères Lussanville à la vie.... Ne crais pas qu'il m'échappe : fut-il au bout du monde, je ven-

geraisur lui ton malheur et mon forfait!
---Ciel !.... arrêtez, Dolsans!... (Éh ! voila donc ce malheur qu'il a pressenti !..) Comment pouvez vous penser à de telles horreurs !--Vous le demandez; l'amour, l'amour seul, que vous outragez, me rend coupable. --L'amour! le tendre amour (34) ! Eh ! que feriez-vous donc, si vous aviez de la haine ! ---Je serais assés généreus pour l'étouffer. ---Vous voulez mon malheur, ou ma mort --Votre malheur ! Non, Fille adorable, non ! Vous verrez comme je sais aimer ! Reine de mon cœur, daignez seulement exercer votre empire? ah ! je le jure, il n'en fut jamais de plus absolu. ---Je mourrai de douleur, si je pers...-Lussanville ! ---C'en est trop, cruelle; et ce mot me trace la route que je dois suivre: le fer, le poison, peu m'importe; il ne saurait m'échaper... ---Mon âme m'abandone.......Inhumain!....Va, tu me fais horreur! le Ciel le sauvera, et je lui demande qu'il te punisse. ---Ce ne sera dumoins qu'après que je me serai vengé. ---Ecoutez, Dolsans? la raison n'a-t-elle plus de pouvoir..---Il vous siéd bien de me parler de raison, vous, qui ne suivez pas ce

qu'elle vous dicte dans ce danger pressant? vous qui manquez à des promesses, qui m'ont flaté de l'espoir le plus doux--?

Fanchète, jeune, sans expérience, pensa que son Amant était perdu, si dans ce moment elle ne renonçait encore à lui : elle crut devoir céder. --Eh bien, dit-elle à Dolsans, il faut se rendre : mais je dépens de M. Apatéon et de ma Bonne : je ne puis être à vous, sans leur aveu. — Déja trompé, reprit Dolsans, comment voulez-vous que je vous craye? Il me faut un gage qui me réponde de vous, et m'assure le consentement de Ceux dont vous me parlez?. —Que voulez-vous? dit Fanchète, avec le ton de l'ingénuité. — Une preuve que vous ne vous retracterez point. ---Exigez-la.? ---Vous y consentez? --- Il le faut bien-. (Elle ne savait pas ce qu'on lui demandait.) Dolsans voulut la prendre dans ses bras : elle le repoussa; mais en se débatant, elle lui marcha sur le piéd : ce fut un trait enflamé décoché par l'Amour : il jeta les yeus sur ce piéd délicat, et ses desirs devinrent une frénésie; il eut recours à la vio-

lence. ---O Perfide! s'écria Fanchète, je t'abhorre, et plutôt tous les malheurs, que de jamais te nommer mon Épous-! Dolsans (il faut l'avouer), n'avait pas dessein de se rendre coupable du forfait horrible, dont il va menacer l'aimable et timide Florangis; il ne voulait que l'effrayer et l'obliger à se rendre : il apuya un fer meurtrier sur le sein de cette Belle, qui lui dit en fermant les yeus : ---Je ne demande de toi que la mort.... O Lussanville! si tu voyais ton Amante-! Ces mots renouvelèrent toutes les fureurs de Dolsans : Il regarda Fanchète : il s'écria : --Eh! cette parure même, présent de mon Rival, augmentera le prix de ma victoire!... Perfide! vous n'avez pas craint de paraître trop belle! vous relevez tous vos attraits, et vous voulez que je renonce à l'espoir d'en être possesseur! Non, je le jure, non, rien ne peut m'arrêter-... C'est ainsi que transporté d'une amoureuse rage, il menaçait Fanchète, qui glacée par la frayeur, restait immobile et desespérée (35).

CHAPITRE XXV.

Evènement fatal.

C'en était fait sans-doute, et la resistance maladraite d'une Fille timide, l'occasion, la rage où il était, alaient porter Dolsans à consomer son crime: Fanchète, renversée sans menagement, avait en l'air son piéd voluptueux et sa jambe provoquante. On découvrait même la peau satinée qui était à deux doigts au-dessus de la jarretière. Dolsans augmentait d'audace, en avançant: L'Orfeline était perdue, si dans ce moment la Gouvernante ne fût revenue. Elle apela: ---Mademoiselle Florangis! ---Ah ma Bonne! s'écria Fanchète, à mon secours-! Hors d'elle-même, Néné fit retentir la maison de ses cris... Deux Jeunes-gens qui cherchaient l'occasion de voir la belle Florangis, accoururent en-même-temps: l'Un était le Comte d'Autichamp, l'Autre l'amoureus Satinbourg. La porte ne put resister à leurs efforts; ils l'enfoncèrent: mais Dolsans, l'épée à la main, formait

une seconde barière, plus difficile à forcer : le Comte d'Autichamp s'avance; Dolsans recule : il voulait périr, mais il ne pouvait supporter l'idée que Fanchète vivrait pour Un-autre. L'aimable Fille, éperdue, tendait les bras vers sa Bonne, qui bravant les menaces d'un Forcené, s'élança vers sa Pupile, et la couvrit toute-entiere de son corps. Le courage de la vieille Néné sauva Fanchète : Dolsans, par un crime, non réfléchi sans-doute, l'aurait inmolée à sa jalousie ; puisqu'ayant frappé la Gouvernante aulieu d'elle, il s'offrit ensuite aux coups du Comte d'Autichamp, de la main duquel il reçut une blessure mortelle...

Fanchète, couverte du sang de sa Bonne, était évanouie; Satinbourg effrayé, les secourait toutes-deux ; et le Comte d'Autichamp exposait les raisons de sa conduite au Commandant de la Garde-à-cheval qui venait d'arriver. Cependant la Marchande, suivie d'Agathe, rentrait chés elle. Lorsque Fanchète avait refusé de les accompagner, elle avait remarqué de l'altération sur le visage de son Neveu. A la promenade, elle l'avait perdu de-vue quelques momens : on se di-

vertissait : de Jeunes-filles, vives et folâtres, longtemps renfermées, bondissant comme de tendres agneaus, qu'on envoye broûter l'herbe fleurie dans un beau jour de printemps. Ce spectacle d'une joie naïve, le plus charmant de tous, occupait agréablement la Marchande : Agathe seule, qui n'avait pas son amie, paraissait triste, et s'était écartée : elle avait aperçu Dolsans, qui retournait à Paris, et elle en avait avertit sa Mère. En apprenant l'éloignement du jeune Peintre, la Marchande surprise ressentit des mouvemens d'inquétude : elle resolut de le suivre. Comment peindre son desespoir, lorsqu'en rentrant dans sa maison, elle vit son Neveu blessé, et sur son front la pâleur de la mort !... Elle poussa un cri perçant, et détourna ses regards, qui furent tomber sur Fanchète. ---Quoi ! tous-deux ! s'écria-telle-... ét ses forces l'abandonérent... Quant à la jeune Agathe, elle était plus morte que vive, et néanmoins secourait son Amie.

Cependant les Disciples d'Esculape accouraient, par les soins du jeune Satinbourg. Leurs tardifs secours furent inutiles à Dolsans ; ce malheu-

reus Jeune-homme venait de terminer sa carrière, que son dernier jour seul avait souillée. La Bonne était blessée légèrement au bras; Fanchète r'ouvrit ses beaus yeus, et répondit aux touchantes caresses d'Agathe ; la Marchande revint à elle : Toutes se regardèrent en soupirant ---O ma Fille ! dit la Gouvernante, comment donc faire, pour être vertueuse ! ---Ma Bonne, répondit Fanchète, quelle fatale journée ! --O ma chère Fanchète, s'écria la Marchande !... on vous avait confiée à ma vigilance.... et Celui que j'aimais, qui devait me tenir lieu de Fils..... Il mérite son funeste sort : mais moi, avais-je mérité le malheur qui m'accâble ! cruel Dolsans ! vous étiez déja perdu pour moi, avant que de recevoir le coup de la mort-- !

Le Comte d'Autichamp et Satinbourg paraissaient également ravis de voir Fanchète et sa Bonne hors de danger : Le jeune Marchand ressentait au fond de son cœur la joie d'avoir servi l'Objet de sa tendresse. On enleva Dolsans : Satinbourg et la Bonne rassurèrent l'aimable Florangis. Qu'elle était touchante dans ce

desordre, où venait de la mettre l'attentat du Peintre, et que sa douleur la rendait intéressante ! Ses beaus yeus étaient baignés de larmes ; la gaze qui couvrait son sein s'écartait à demi-déchirée ; ses cheveus d'ebêne flotaient épars ; un de ses souliers avait quitté son Piéd, dont rien ne voîlait plus la forme élégante et mignone... A cette vue, le Comte d'Autichamp, hors de lui-même, jura de tout entreprendre pour s'assurer la possession d'une Fille si parfaite ; et Satinbourg se promit d'aimer éternellement une Jeunepersone si belle et si sage. ---Heureus ! se disaient-ils en eux-mêmes, Celui qui tarira ces larmes ; qui fera reparaître sur ce minois séduisant les ris et les amours ; heureus celui dont ce Piéd mignon rapèlera les desirs, et qui ne craindra pas de les voir rebutés-- !

La Gouvernante ne pouvait se resoudre à quitter Fanchète : cependant l'heure la rapelait. —Alez, ma Bonne, lui dit l'aimable Fille ; et pour me consoler, répétez-moi mille fois que je le reverrai bientôt—? Néné seule entendit ce que sa Pupile voulait dire. Elles se quittèrent : Le Comte d'Autichamp

sortit, et Satinbourg remena la Gouvernante.

CHAPITRE XXVI.

Réflexions.

Hélas! qu'une Fille est insensée de sourire à ses atraits, lorsqu'une parure élégante en double l'éclat! Elle excite contre son innocence une foule d'Ennemis : la finesse, l'adulation, la violence, l'amour, tout est employé pour la perdre! Faible et sans expérience, elle succombe, et devient un objet de mépris pour Ceux qui l'ont séduite! O mon Père! que vous étiez sage, lorsque vous couvrites votre Fille d'étofes grossières! vous la dérobiez, sous cette écorce desagréable, aux regards hardis des Séducteurs. Ils dédaignent le plus souvent une Victime qui n'a rien de briliant : si l'on n'est pas admirée, vantée par des Corrupleurs, l'on n'a rien de piquant pour eux. Heureuse mille-fois la Jeune-fille que n'abandonne jamais une Mère prudente

dente et chérie, Elle coule au sein de l'innocence, des jours fortunés et tranquiles : sa Maman voit pour elle, et lui fait éviter le danger ; elle l'éclaire sur le péril; elle la préserve des discours trompeurs ; elle la défend contre les Téméraires : le Vieillard hypocrite, et le Jeune-homme fougueus n'ôsent l'approcher : lorsqu'il en est temps, cette Mère sage conduit elle-même par la main auprès de sa Fille, l'aimable Epous qu'elle lui destine. Lui seul a le privilége de l'entretenir : elle peut ne jamais écouter que lui-seul.... Et moi... triste Objet de coupables desirs, j'ai vu le crime audacieus prêt à m'arracher le seul bien qui me soit resté !... Pauvre Fanchète !... ah ! que je suis à plaindre !

Telles étaient les réflexions de la belle Florangis, le lendemain du jour de trouble et d'alarmes dont on vient de lire les tristes détails, en ployant cette robe qui la parait si bien ; en serrant ses jolis souliers roses; en remettant dans l'écrin les bijous de son Amant. Elle jura ne plus s'en parer qu'à son retour.

Lorque Fanchète eut ôté tous ces objets de devant ses yeus, la Gouver-

nante arriva. Cette bone Femme profitait du premier moment de liberté, pour accourir auprès de sa Pupile. —Ah! ma Bonne, lui dit la jeune Florangis, qui l'aurait pensé! J'étais si contente le matin! j'avais eu tant de plaisir à me parer! Je le fesais pour M. De-Lussanville, quoiqu'il ne dût pas me voir; car il est toujours présent à mon esprit; et le soir, peu s'en est falu, que ces dons de mon Amant, n'aient été témoins de ma honte! —Chère Fanfan, lui répondit la Bonne en la caressant, j'en frisonne encore. Aimable Petite! quel malheur! et qui l'aurait prévu! Mais ton Amant va revenir; notre Lettre est partie... Puisque son Père le laisse maître d'un chois, je veus, crainte de nouveaus malheurs, vous voir mariée dès qu'il sera de retour. — Ma Bonne, s'il ne le pouvait pas? —Il le faudra bien cependant: mille raisons m'engagent à presser votre mariage: l'accident d'hièr a fait du bruit; M. Apatéon ignore la part que j'y prens, et il m'a parlé de-manière à me faire penser qu'il vous soupçone d'être l'héroïne de cette tragique avanture: On vous a si bien dépeinte, qu'il n'a guère pu

s'y méprendre ; ce petit Piéd, d'ailleurs, que tout le monde regarde comme unique, on ne l'a pas oublié ; M. Apatéon s'est mordu les lèvres ; il vous aura reconnue. Je viens de prévenir votre Maîtresse : elle ne doit plus souffrir que Persone vous voye, pas même les Femmes... Cependant nous en avons excepté le jeune Satinbourg, auquel le service qu'il nous rendit hier, son empressement à vous secourir, et son zèle doivent faire accorder cette distinction. Sans attendre la réponse de Fanchète, la Gouvernante se hâta de la quitter, pour retourner chés le voluptueus Apatéon.

—Que ma Bonne est imprudente, s'écria Fanchète, lorsque Néné fut sortie ! Hélas ! ne voit-elle pas que tous les Hommes deviennent des méchans auprès de moi ? —Mon Amie (lui répondit vivement la jeune Agathe), M. Satinbourg ne leur ressemble pas ; je vous assure. ---Tu ne les connais guères, ma pauvre, Agathe ! à l'exception de M. De Lussanville, tous sont des Audacieus, qui--..... Satinbourg, qui se présenta, l'empêcha de continuer.

La présence d'Agathe rassura Fan-

chète. —Me sera-t-il permis, Mademoiselle, dit le jeune Garson-marchand, de montrer l'intérêt que je prens à tout ce qui vous touche? Mais ne voyez en moi qu'un Homme qui vous est entierement dévoué. Non, Mademoiselle tous vos Amans ne sont pas des Téméraires : il en est à quî vous inspirez le plus profond respect, aussi-bien que le plus violent amour: Tel est celui qui maintenant a l'honneur de paraître en votre présence. Vous êtes la fille d'un Confrère; je vous ai offert de vous rendre à l'état de vos Parens: Je vous fais encore la même proposition : mais, si vous refusez d'être mon épouse, j'ôse espérer que vous me permettrez de vous regarder comme ma Sœur, et ce qui ne me serait pas permis au premier titre, je vous prie de me l'accorder au second—? Fanchète ne fut jamais insensible aux bons procédés. Celui de Satinbourg la toucha. Elle lui découvrit l'état de son cœur, et l'honnête Jeune-homme n'en parut pas refraidi. —Si jamais, ajouta-t-il, Mademoiselle, le sort vous empêchait d'être à ce Mortel heureus, souvenez-vous alors qu'il est au monde un Homme qui vous adore, dont la

félicité dépend de vous-seule—. Et sans insister davantage, il se retira.

—Il est bien estimable, s'il est sincère, dit la jeune Agathe—! Fanchète lui répondit : —Ah ! si tu voyais M. De-Lussanville !... comme il est tendre, respectueus, fidèle, généreus, et si tu savais tous ce que je lui dois ! — Et l'aimable Fille retraça la conduite de son Amant, lorsqu'il l'avait arrachée des mains du brutal Financier, etc.

Jeunes-gens, daignez m'en craire ; ce Sexe charmant, injustement dénigré, est toujours ami de la vertu : Pour une Messaline, qui cherche, par une feinte modestie, à faire naître l'audace, et qui méprise Quiconque n'est pas téméraire, il s'en trouve mille dont un procédé décent nous acquiert l'estime, et captive le cœur (36).

CHAPITRE XXVII.

Danger plus grand que tout ce qu'on a vu.

De-Lussanville, en recevant la Lettre de son Amante, avait quité Bayone, où il avait laissé son Gouverneur,

et il avait repris à la hâte la route de Paris. Il courait nuit et jour : mais occupé des idées les plus riantes, il ne sentait pas la fatigue. —Je vais donc la revoir, se disait-il à tout moment, et c'est par son ordre... Quel bonheur m'attend ! comme je vais le goûter-!... Et l'idée de la Beauté qu'il aime lui rendait toute sa vigueur. Quelquefois, il tirait le portrait de Fanchète ; ses yeus s'y fixaient avidement, et ils se remplissaient de larmes délicieuses : quelquefois il portait à sa bouche le tissu de cheveus de sa belle Maîtresse ; et quelquefois aussi l'autre présent de cette Amante fidelle l'occupait à son tour. — Ah ! que tout est précieus lorsqu'il vient de ce que l'on aime, s'écriait-il ! Adorable Fanchète, ces trésors t'ont donc embellie ! Gages charmans, vous avez porté Celle que j'adore ; vous avez presé le Piéd mignon de la Divinité de mon cœur ; quelle volupté de vous toucher ! Quelle grâce ils ont (37) !... Mais c'est de Fanchète qu'ils la tiennent-. C'est ainsi que Lussanville passa trois jours, et autant de nuits.

De son côté la belle Florangis ne s'occupait que de ce tendre Amant. Néné venait, en passant de lui remettre ce court Billet, reçu de la veille :

DIVINE Fanchète, votre Amant vole à vos pieds ; le 15 il reverra tout ce qu'il aime. DE-LUSSANVILLE

(et le 15 était ce jour-là même ;). lorsqu'un Homme chargé d'une nouvelle Lettre pour Fanchète, la donna à la Marchande. Celle-ci la remit à la jeune Florangis, qui ne put cacher sa joie, en reconnaissant la main de Lussanville. Il l'instruisait qu'il *venait d'arriver, mais qu'une indisposition subite l'empéchait d'accourir auprès d'elle.* Il lui donnait les raisons les plus fortes, pour *l'engager à venir le trouver avec sa Bonne....* L'aimable Fille émue, troublée, crut la maladie de son Amant plus sérieuse qu'il ne le disait ; ses larmes coulèrent. L'embaras était de faire avertir Néné, qui venait de retourner chés M. Apatéon. Agathe s'offrit de lui rendre ce service adraitement, et sans que le Dévot pût rien soupçonner. La Jeune-fille partit, et revint bientôt avec la Gouvernante, qui fut de l'avis de Fanchète, de ne pas différer un moment de se rendre auprès de M. De-Lussanville. La belle Florangis, qui attendait son Amant, était parée comme

le jour de la cruelle catastrophe de Dolsans : Agathe avait eu la précaution d'amener une voiture ; Fanchète et sa Bonne y montèrent, et partirent.

Elles avaient à-peine traversé deux rues, qu'un embarras les arréta. Les Cochers jurent, descendent, et se batent. Au-milieu d'un vacarme propre à rendre les Gens sourds : un Inconnu ouvre la portière de la voiture où Fanchète était avec sa Bonne, l'en arrache, malgré les cris qu'elles poussaient toutes-deux, s'élance avec elle dans un équipage leste, où un Jeune-homme les attendait, l'y place ; et dans un clin-d'œil le vacarme cesse, l'embarras se dissipe, l'Homme et le carosse disparaissent.

Cet indigne Ravisseur était le Marquis de-Chambonas... Fanchète qui se souvenait du Financier, fut desespérée ; elle voulait se jeter hors de la voiture, au risque d'être brisée sous les roues. Le Marquis la retint, et tacha de l'adoucir : mais tout aigrissait la douleur d'une Amante fidelle et passionnée, qu'il arrachait au plaisir de revoir un Amant adoré. On gâgna la campagne, et Fanchète se trouva dans la solitude, à la merci d'un Homme

assés

assés peu délicat pour employer l'enlèvement. On arriva devant une maison jolie, vaste, isolée, et l'on arrêta. On épuisa vainement les raisons et les prières, pour engager Fanchète à descendre; il falut encore employer la violence : mais en se débatant, un des souliers rose qu'elle tenait de Lussanville sortit de son Piéd, sans que persone s'en aperçût. On la porta dans l'apartement le plus reculé de la maison. Là, son étonnement fut extrême, en apercevant son portrait, le même dont elle avait fait présent à son Amant ; la Lettre qu'elle lui avait écrite, et le don charmant qu'elle avait voulu qu'il tînt de sa main. Dans le premier moment de surprise, elle crut qu'elle alait le voir lui-même, et cet espoir eut quelque chose de flateur : mais elle ne le garda pas longtemps.

Le Marquis reparut : il s'aprocha d'un air soumis, et lui présentant un papier, il la pria de le lire. Un coup-de-foudre eût été moins terrible pour Fanchète que ce funeste écrit. Son Amant la *cédait au Marquis*, *et lui promettait de la tromper par un billet de sa main, pour l'engager à sortir, et faciliter l'enlèvement :* Il ajoûtait,

que pour preuve d'une parfaite indifférence, il lui remettait les présens qu'il tenait d'elle. Il lui parlait ensuite *des plaisirs qu'il goûtait avec une autre Maîtresse*, et finissait *par l'exhorter à ne pas soupirer envain.* Les larmes de la tendre Fanchète inondèrent ses belles joues : —Le Cruel! dit-elle en sanglotant, m'ôte son cœur, et du même coup, il veut m'arracher l'innocence!... Ah voila donc les Hommes! le seul que j'ai cru pouvoir aimer, devient le plus criminel!..... O malheureus Dolsans! tu fus moins coupable-!... Une si rude atteinte était au-dessus de ses forces: sa tête se pancha sur son sein; ses beaus yeus s'éteignirent; la pâleur décolora ses joues de rose... Et dans cet état, elle était belle encore.

On s'empressa autour d'elle; et les Cruels qui causaient sa douleur ne purent lui refuser des larmes. On s'aperçut, en la secourant, qu'il lui manquait un soulier. Le Marquis le fit chercher, mais inutilement. Fanchète rouvrit enfin ces yeus, dont les regards touchans eussent attendri les plus féroces de tous les Hommes: mais dès qu'elle eut reconnu ses Ravisseurs, elle les referma tristement, et demanda au Ciel que ce fût pour toujours.

Quel monstre, qu'un Homme qui s'abandonne à des passions effrénées ! O sévérité sainte de nos lois ! sans vous, l'Univers ne serait qu'un coupe-gorge. L'infâme De-Chambonas craignait que la mort ne lui ravît sa Victime. Il ordonna qu'on la mît au lit: des Femmes se présentèrent pour deshabiller Fanchète ; l'Une d'elles lui ôta le joli soulier qui restait, et le remit au Marquis, qui le demandait: mais elles furent obligées d'en demeurer là. —Ne m'aprochez pas, leur dit cette courageuse Fille ; tant qu'il me restera des forces, je ne souffrirai pas que vous me touchiez—. En-même-temps ayant aperçu un cabinet, dont la porte était entr'ouverte, elle s'y jeta, et parvint, sans qu'on prévît son dessein, à s'y renfermer. De - Chambonas ordonna qu'on en brisât la porte : ses ordres ne purent être exécutés, sur le champ ; la malheureuse Fanchète se fortifiait avec quelques meubles; elle eût même la force de déplacer une glasse, et crut qu'on craindrait de la briser ; mais rien n'arrêta, et ce dernier refuge lui fut enlevé. Le Marquis, sans avoir égard aux prières qu'elle lui fesait d'une voix éteinte, sans être touché de ses larmes,

qu'il bravait par un sourire... oh ! que de vices dévoilait ce sourire cruel !... le Marquis l'emporta dans son apartement, et tous ses Gens se retirèrent.

CHAPITRE XXVIII.

Nouveau desespoir.

LE Barbare, en sûreté avec sa Proie, cherchait à triompher d'une Fille mourante, lorsqu'un bruit épouvantable se fit entendre dans la cour, dont on venait d'enfoncer les portes. Des Gardes saisirent les Domestiques du Marquis et les garotèrent. Il accourt ; on l'arrête lui-même. La vieille Néné paraît : elle parcourt tous les apartemens... Cependant Fanchète, qui ne savait pas la cause du tumulte qu'elle entendait, tâcha de rapeler ses forces, afin de profiter de la liberté qu'on lui laissait pour fuir, et se dérober à ses Ravisseurs. Elle sortit heureusement par une petite porte dérobée, et quoiqu'il fît une nuit obscure, elle prit au-hasard la route de Paris. Elle n'avait pas fait cent pas, qu'elle aperçut près d'elle deux Hom-

mes, qui quittaient leurs chevaus, et qui les remettaient à un Troisième, qui les éclairait, pour continuer leur route à piéd. Tout effrayait Fanchète; elle voulut se détourner, pour n'être point remarquée: mais elle marchait difficilement, ses piéds délicats étaient sans chaussure, et les deux Hommes l'avaient entrevue. Quelle dut être leur surprise et leur joie, en l'aprochant, de reconnaître la belle Florangis! De son côté, Fanchète remetlant Satinbourg et Damasville, elle les pria de la sauver. Satinbourg était aux genous de la Souveraine de son cœur. —Adorable Florangis, lui disait-il; vous à quî tout l'Univers devrait obéir! je vous trouve en cet état!... Quoi! mon bonheur permet que je vous serve—! Sans perdre de temps, les deux jeunes Garsons-marchands firent un brancard de leurs mains qu'ils joignirent, et plus légers que les vents sous ce fardeau précieus, ils rejoîgnirent leurs Chevaus; Satinbourg prit Fanchète sur le sien, et la tint dans ses bras; les deux Amis piquèrent-des-deux vers Paris, et remirent la Jeune-persone chés la Marchande.

Là, Satinbourg aprit à Fanchète

qu'un Billet de la Bonne venait de l'instruire de son malheur, en indiquant la maison devant laquelle un de ses souliers avait été trouvé; ce qui avait découvert la route prise par les Ravisseurs. —J'ai tout quitté, continua-t-il, dans la resolution de périr, ou de vous sauver. Damasville, aussi touché que je l'étais, a voulu m'accompagner; et, par un bonheur, dont nous n'eussions ôsé nous flater, nous vous avons rencontrée bien à-propos-! Fanchète avait besoin de se reposer: Satinbourg et Damasville, contens de la voir en sûreté, prirent congé d'elle.

—Ma chère Florangis, dit la Marchande, dès qu'ils furent sortis, quel nouveau malheur! Sans M. De-Lussanville, qui vient d'arriver, et qui par-hasard, a trouvé votre soulier rose à la porte de la retraite de vos Ravisseurs, jamais peut-être nous ne vous aurions revue. ---N'achevez pas de me percer le cœur, Madame! reprit Fanchète: ah voila ce qui met le comble à mon infortune! Lussanville l'a causée!... Pourquoi l'ai-je connu!... Il n'est donc point de marques pour distinguer les Perfides (38)!... Qui l'eût pensé!... il paraissait si sincère, si tendre--!.... En-

même-temps, d'une voix entrecoupée de sanglots, elle raconta de-point-en point à la Marchande ce qu'elle venait de voir.... Fanchète, pénétrée de douleur, la fit partager à sa bonne Maîtresse, qui donna des larmes à son déplorable sort. —Lussanville! vous m'avez trahie! disait-elle; vous m'avez livrée, vous que j'aimais!... Ah j'étais trop faible pour vous! une Fille ne doit abandonner entièrement son cœur qu'à son Épous... C'était une faute, et le Ciel l'a punie! O comble d'anéantissement et de douleur! je crayais, il y a quelques jours, avoir épuisé tous les coups du sort... et je perds aujourd'hui autant que mon honeur, et plûs que la vie; je cesse d'estimer ce que j'aime-. La jeune Agathe arriva comme Fanchète achevait ces mots: elle se précipita dans les bras de son Amie, la pressa contre son cœur: --Ma Fanchète, ce qne j'ai de plus chèr au monde, après Maman, c'est vous!... ma charmante Amie! c'est vous!... j'ai pensé mourir de douleur... Si je vous eusse accompagnée, j'aurais poignardé ees Infâmes!... Si vous aviez vu les transports de M. De-Lussanville!.... Mais d'où-vient donc ne le vois-je pas

ici?... Quel bonheur! qu'il vous ait arrachée des mains de ces Scélérats-? Fanchète ne répondit que par un soupir: cependant ces témoignages sincères d'une tendre amitié tempéraient l'amertume de sa douleur.

La Marchande et sa Fille pressèrent Fanchète de se mettre au lit. Elle y consentait, et venait de monter dans sa chambre avec Agathe, quand des voitures s'arrêtèrent devant la boutique: la Gouvernante éplorée, M. Apatéon et le Comte d'Autichamp en sortirent. Heureusement la Marchande eut la prudence de dire tout-bas à Néné: --Nous avons Fanchète-. La Bonne retint à peine un cri-de-joie, et fit signe de garder le secret. Apatéon déclama beaucoup contre les mœurs dépravées du siècle; s'informa de la Marchande, Comment Fanchète avait vécu chés-elle; et demanda qui l'y avait placé? Celle-ci lui répondit: --Honnêtement, Monsieur, et comme la Fille la plus aimable, la plus modeste et la plus sage: C'est d'une Dame âgée que je la tiens. —Quel dommage (s'écria le Dévot)!... Où la trouver à-présent? et dans quel état sera-t-elle--(39)? En prononçant ces mots, il s'en-alait. Le

Comte d'Autichamp l'air pensif, les yeus fixés contre terre, disait tout-haut, pour qu'on l'entendît : —Ce traître de Chambonas ! il faut avoir bien peu de mérite, pour recourir à ces moyens-là !... Que sera-t-elle devenue? Il n'est pas un coin dans la maison du Marquis que je n'aie tenu : Je vais, avec mes Gens, passer la nuit à la chercher--.

Lorsqu'on fut débarrassé d'Apatéon et du Comte, Néné se rendit auprès de sa chère Florangis. Elle ne fut d'abord sensible qu'à la joie de la revoir. Mais bientôt le malheur de Lussanville, et l'impression qu'il alait faire sur Fanchète s'offrit à son esprit ; les sanglots la suffoquèrent. —Ah ! ma Bonne, lui dit l'aimable Fille, l'eussiez-vous pensé, qu'il existait un Monstre plus dangereus pour moi qu'Apatéon, le Financier, Dolsans, et le cruel Marquis lui-même ? —Quî ?.... que voulez-vous me dire, ma chère Enfant? —Hélas ! Celui que j'aimais uniquement, et que j'aime encore peut-être.... —Ah ! qu'il en était digne !... —Lui !... ---Pauvre Fanchète ! .. ---Ma Bonne !... ---Il n'est plus.... ---Il n'est plus ! ... ---Il a péri pour vous sauver.-Lui, qui me livrait !... ---Ah ! malheureuse Amante ! on nous

avait trompées ! le Billet n'était point de lui : un Faussaire avait imité son écriture : l'indigne Marquis vient de l'avouer lui-même, en remettant à m. Apatéon les présens qu'il avait eu l'adresse de faire voler à votre Amant : m. De-Lussanville est mort, en voulant vous venger tous-deux--! Fanchète n'entendait plus la fin de ce terrible éclaircissement : éperdue, anéantie, son âme l'abandonnait. --Eh ! pourquoi lui dire à-présent tout-cela, s'écria la jeune Agathe en pleurant ! voulez vous donc la faire mourir-? L'évanouissement de Fanchète dura longtemps : ce ne fut qu'avec beaucoup de peine, et par des soins multipliés, qu'on put la rapeler à la vie.

—Chèr Amant, s'écria-t-elle, en reprenant ses esprits ! que je suis coupable ! Ah chèr Lussanville ! mon Amant, mon Epous, toi, qui règnes sur mon cœur, je t'outrageais ; j'avais l'injustice de craire tes Ennemis, et de t'accuser ! Il ne me reste plus qu'à mourir-. Fondantes en larmes, la vieille Gouvernante, et la sensible Agathe, la conjuraient de modérer sa douleur. —Ayez pitié de ma vieillesse, ma chère Fille, lui disait Néné ; n'empoisonez

pas mes derniers jours! —Tu sais combien je t'aime, disait Agathe; je te suivrai au tombeau, et Maman n'aura plus de Fille-!

CHAPITRE XXIX.

Il y a du remède à tout.

Un récit, quelque triste qu'il soit en lui-même, suspend toujours un-peu le sentiment de leurs maus dans Celui qui l'écoute, et dans Celui qui le fait. Néné sans-doute ignorait cette vérité; cependant elle agit comme si elle l'avait connue [40].

Fanchète sanglotait, et gardait le silence: Agathe la caressait; et la Bonne commença de raconter ce qui s'était passé.

—M. De-Lussanville accourait à Paris, ma chère Fille; il n'en était plus qu'à quatre lieues: le Marquis, depuis une certaine proposition qu'il fit un-jour à votre Maîtresse, avait séduit une Fille-de-boutique, et cette Malheureuse, qu'on vient de chasser, lui rendait-compte de tout ce que nous

pensions vous et moi : il découvrit que M. De-Lussanville était aimé ; en-conséquence, il entretint à la suite de votre Amant un Homme qui suivait ses démarches, et l'en instruisait exactement : de-manière que le Marquis n'ignorait pas même l'heure à laquelle M. De-Lussanville devait arriver à Paris. Il fut l'attendre dans une maison au Comte d'Autichamp, à quatre lieues d'ici; et lorsqu'on l'avertit qu'il passait, il le fit environner par ses Gens déguisés, qui lui volèrent les présens qu'il tenait de vous, et jusqu'à vos Lettres: il leur était ordonné de remettre le tout dans la maison du Marquis, où l'on vous a conduite, et de retarder M. De-Lussanville durant quelques heures. Ce méchant Marquis profitait de l'intervale, pour se rendre à Paris, nous attirer hors de chés votre Maitresse par un faus Billet, et s'emparer de sa Proie. Il n'a réussi que trop facilement, hélas!

Vous étiez entre les mains du Marquis, et le temps fixé pour laisser échapper M. De-Lussanville était écoulé. Votre Amant fit tant de diligence, lorsqu'il se vit libre, que peut s'en falut qu'il ne se rencontrât avec vos Ravisseurs

à la porte de la maison-de-campagne. Ils ne l'y dévancèrent que de quelques minutes. Il avait remarqué de-loin beaucoup de monde en ce lieu; un mouvement de curiosité fit, qu'en passant, il jeta les yeus sur cet édifice élégamment bâti; et par un hazard singulier, il aperçut à terre quelque-chose qui brillait; c'était la broderie de votre soulier rose que vous aviez perdu-. M. De-Lussanville le fit ramasser; il le reconnut, et ne sut que penser: mais cependant il se hâta de se rendre à Paris. En y arrivant, sans descendre de sa chaise, il ordonna qu'on le conduisît ici. Il m'y trouva noyée dans mes larmes, et occupée à écrire un Billet à M. Satinbourg. Je l'instruisis en deux mots, qui le mirent tout-hors de lui: il m'aprit à la hâte ce que je viens de vous raconter; et cet indice qu'il avait entre les mains, devint une certitude, dès que je l'eus assuré que vous étiez sortie avec cette chaussure. Il me promit de me reprendre, courut chercher main-forte, revint au bout d'un instant, et loisque nous montions en voiture, j'aperçus à quelques pas M. Apatéon. Je n'étais plus à moi-même. —Suivez-nous,

Monsieur, lui criai-je; on vient d'enlever Fanchète--! Nous alâmes à toutes-brides. Le Comte d'Autichamp, qui s'étoit trouvé là, prit M. Apatéon dans sa chaise, et ils nous accompagnèrent.

Nous arrivâmes: l'on frapa; mais vainement: l'on fut obligé d'enfoncer les portes: je m'élançai la première dans la maison, et je vous y cherchai sans succès. Je m'arrachais les cheveux. M. De-Lussanville, l'hypocrite Apatéon, le Comte, tous paraissaient desirer également de vous retrouver. Inutile empressement! Néanmoins ils déterrèrent le Marquis: mais comme il était seul, il se figura pouvoir nier qu'il vous eût vue. On l'aurait peut-être cru, si M. De-Lussanville n'avait trouvé votre autre soulier en-présence de tout le monde dans l'appartement du Marquis. Votre Amant devint furieus: —C'est fait de votre vie, s'écria-t-il, en s'élançant sur de-Chambonas, si vous ne me rendez Celle que vous avez indignement ravie, et que vous nous cachez encore-? Le Marquis le regarda avec un souris amèr. Il convint même de son forfait, et brava M. De-Lussanville, en fesant à

M. Apatéon l'aveu de ses fourberies : Ensuite il dit à demi-bas à votre Amant : — Viens donc me la disputer, cette Fille si belle ? Apatéon seul entendit ce mot fatal, et n'en prévint pas l'effet ! M. De-Lussanville et le Marquis s'éloignèrent ; et presque dans le même moment, le Comte d'Autichamp s'est écrié, qu'il venait de voir tomber Lussanville. Nous sommes tous accourus. Son sang ... ah ma chère Fille ! j'en frissone encore ... son sang rougissait la terre : mais les Gens du Marquis (aparenment pour dérober la preuve du crime de leur Maître), avaient, dit-on, fait disparaître le corps ; et nous n'avons pu retrouver, ni le pauvre M. De-Lussanville, ni son Ennemi. Je me desespérais ; je courais, j'alais, je revenais : mais une chose qui m'a révoltée, c'est que pendant tout ce desordre, j'ai trouvé M. Apatéon et le Comte dans l'apartement du Marquis, tranquilement occupés, l'Un à lire les Billets qu'on avait volés à M. De-Lussanville, et le Tartufe à reprendre votre portrait, avec les autres gages que votre Amant tenait de vous. Il considérait votre chaussure : — Ah la petite Coquète ! disait-il au Comte

d'Autichamp, voyez comme elle connaît tous ses avantages ! elle ne trouve rien de trop galant, pour orner ce qu'elle a de plus séduisant et de plus mignon ! —Il est bien question, Monsieur, de ces plates remarques, dans une maison comme celle-ci, me suis-je écriée avec indignation ! La pauvre Enfant n'est peut-être plus- !... Le composé Caffard a rougi, le Comte d'Autichamp s'est mis en-quatre, et nous vous avons cherchée de-nouveau tous-trois. Enfin rebutés, accâblés de lassitude, nous avons donné des Gardes aux Gens du Marquis, et nous sommes revenus, en nous promettant de retourner demain.

Ma Fanchète, quelle joie n'aurais-je pas ressentie, lorsque j'ai su que vous étiez dans cette maison, si M. De-Lussanville était ici ! Mais hélas! ma chère Fille, vous êtes tout pour moi ; et je vous retrouve!.... Au fond de mon cœur, j'éprouve une sâtisfaction .... Si vous le vouliez, je pourrais la gouter quelques momens.... Modérez ces larmes, ma Fanchète, et ne desolez pas Celle... qui vous a servi de Mère.... Dites-moi, ma Poupone, quelle main bienfésante vous a ramenée ?

--- Mm. Satinbourg et Damasville, ma Bonne. ---Satinbourg !... ah ! racontez moi, chère Fanfan, comment... par quel bonheur--... Fanchète fit à sa Bonne le récit de tout ce qui s'était passé : et la vieille Néné bénit cent-fois le Ciel, qui sauve l'innocence. --Ce pauvre Satinbourg, s'écriait-elle ! ah ! Fanchète !... mais je ne vous dis rien encore... Ma chère Fanchète ! le Ciel ne vous destinait pas à m. De-Lussanville... Alons, ma Fille, il faût se soumettre. Combien en est-il de plus malheureuses que voûs ! On dit bien vrai, qu'il y a du remède à tout, hors à la mort. ---Ah ! ma Bonne, laissez-moi pleurer, gémir ;... j'ai tout perdu ! ---Oui, ma Fille ; pleurons, affligeons-nous toutes-deux : jamais l'on n'en eut de sujet plus légitime-...

CHAPITRE XXX.

Ce qui console les Amans affligés.

--Y pensez-vous, madame, dit la jeune Agathe à la Bonne Néné ? au-lieu de la consoler, après l'avoir dés-

espérée, vous pleurez avec elle, et lui montrez toute votre douleur ! n'a-t-elle pas assés de la sienne? ---Hélas ! ma chère Agathe, son chagrin est trop vif, et je le partage pour le modérer. ---Ah plût à-dieu que je pusse le diminuer par la ! bientot ma tendre Amie n'en éprouverait plus-!... Elles passèrent le reste de la nuit à s'affliger; et le jour les retrouva toutes-trois gémissantes et desolées.

Cependant Satinbourg, inquiet du sort de sa belle Maîtresse, était revenu dès le matin; mais il n'ôsait se présenter à la porte de Fanchète... De leur côté, M. Apatéon et le Comte d'Autichamp étaient retournés à la maison du Marquis de Chambonas. La Gouvernante quittait sa Pupile, quand elle aperçut Satinbourg dans la boutique de la Marchande: Elle fut charmée de le trouver-là; c'était sur lui qu'elle fondait ses espérances, et la consolations de Fanchète, depuis la perte de Lussanville. Elle le conduisit elle-même auprès de Mlle Florangis. Le sensible jeune-homme fut touché de l'état où il la trouva. Il fit connaître toute la bonté de son cœur, en donnant des larmes sincères au sort

funeste de son Rival, dont Néné l'instruisit. —Mademoiselle, dit-il à Fanchète, j'aprouve vos regrets, quoiqu'ils me déchirent le cœur : Non, ne voyez plus en moi l'Amant le plus tendre, et ne craignez pas que je vous montre un amour indiscret : vous perdez le seul Homme qui fut digne de vous ; je ne crais pas mériter de le remplacer : je n'y prétens plus : mais souffrez que je vous laisse voir d'autres sentimens, non moins sincères et non moins vifs : c'est au titre de votre Ami que je prétens : Belle Florangis, je ne desire obtenir de vous que votre estime, et de vous voir heureuse, fût-ce avec Un autre. Je vous l'ai déja dit, Mademoiselle, vous avez un Frère dans Satinbourg : Il ne vous offre pas la moitié de sa fortune, que vous refuseriez ; mais quelque chose de plus précieus : c'est un parfait dévoûment ; un respect qui ne se démentira jamais ; un attachement qu'il aura soin de ne pas rendre incomode, et tous les sentimens que vous méritez.... La Gouvernante attendrie se jeta au cou du Garson-marchand, et l'embrassa de tout son cœur. Fanchète, tout-accâblée, tout-anéantie qu'elle était, sentit au fond

de son âme un mouvement de reconnaissance, et laissa voir au Jeune-homme, qu'elle était touchée de sa générosité.

C'en était beaucoup pour une premiere vue, et dans un moment si cruel. La Gouvernante et Satinbourg le sentirent : ils quittèrent Fanchète, l'Une en concevant quelques idées de consolation, et l'Autre un rayon d'espérance.

— Mon chèr Fils, dit la Bonne à Satinbourg, en s'en-retournant, je n'espère qu'en vous ; si vous parvenez à l'attendrir, ma Fille est sauvée. Vous la méritez bien : honnête, tendre, fidèle, géuéreus, vous venez de montrer des sentimens qui ne peuvent manquer leur effet sur une âme comme celle de Fanchète. Je desire à-présent autant que vous de la voir votre épouse: Quevousserez heureus ensemble!.. Vous voyez comme elle est sage, comme elle sait aimer ! Mon chèr Fils ! Lussanville perdit hier un bien plus précieus que la vie. — Crayez-vous qu'un jour mon amour la touchera ? répondit le Jeune-homme. Si j'osais me flater !... Mais Madame, je vous le jure, si je ne puis obtenir sa main,

mon parti est pris; je renonce à tout engagement, et je ne vivrai jamais pour Une autre... Quel bonheur pourtant ce serait de passer auprès d'elle tous les momens du jour! de la voir sourire à d'innocentes caresses!... Hier j'aperçus un Voisin, qui depuis deux ans est l'heureus possesseur d'une jeune Beauté, qu'il n'a obtenue qu'en surmontant mille obstacles: ils étaient seuls; ils se parlaient, et se disaient aparenment les choses les plus tendres: La jeune Epouse était assise; son Mari debout; il se pancha vers elle, et lui ravit un baiser... Elle le regardait en souriant, d'un air! ... ah Madame! est-il des termes qui puissent rendre cet air enchanteur ... Il se leva; courut fermer la porte, et jeta les yeux sur toutes les fenêtres environnantes. Pendant ce temps-là, sa Jeune-épouse, immobile, émue, ravié, ressemblait à *Danaé*, recevant la pluie d'or .... Son Épous revint: il rendit hommage à mille apas: successivement ses lèvres brûlantes parcoururent son front, ses yeus... Elle était palpitante de plaisir: sa bouche demi-close semblait attendre avec impatience celle de son Bien-aimé, qui vint enfin s'y fixèr....

elle le ceignit de ses bras.... Cet état heureus a fait mille-fois tressaillir mon cœur. Belle Florangis ! me suis-je dit à moi-même, ah ! si j'étais à vous ! plus tendre encore, s'il est possible, je verrais dans votre persone plûs qu'une Epouse et qu'une Amante, vous seriez ma Divinité... Je m'égare, Madame; mais l'expression me manque, sitôt que je veus exprimer à quel point j'adorerais Mademoiselle Florangis —.

Comme Satinbourg achevait cette peinture de ses sentimens, ils se trouvèrent à la porte d'Apatéon. La Bonne aprit que le dévot Personnage, après avoir entendu la messe et amplement déjeûné, venait de sortir, avec le Comte d'Autichamp, et qu'ils avaient pris le chemin de la maison du Marquis de Chambonas. Elle crut devoir profiter de l'occasion : elle chercha dans l'apartement du Vieillard, trouva le portrait de Fanchète, sa jolie chaussure et ses lettres; s'empara de tout; et ne consultant que son cœur, elle voulait donner à Satinbourg ces présens qui avaient été à Lussanville. Mais le délicat Jeune-homme la pria de les rendre d'abord à Mademoiselle Florangis. — Que je possède ces trésors

de son aveu, lui dit-il, et rien au monde ne me sera plus précieus—. Néné convint qu'il avait raison, et Satinbourg la quitta.

La Gouvernante mit à-la-hâte ordre aux affaires de la maison : tous ses desirs la rapelaient auprès de Fanchète; cette Fille charmante en était chérie avec la même passion, que les Amans le furent autrefois. Il est bon de remarquer en passant, qu'un cœur trop tendre est un trésor pour Celui qui l'a trouvé, mais que souvent c'est un fardeau pour Celui qui en est pourvu. L'envie de servir Satinbourg auprès de Fanchète, était encore un motif qui pressait Néné. De-Lussanville n'était plus; la Bonne en était bien-fâchée! mais enfin sa douleur ne ressemblait pas à celle de la jeune Florangis : elle desirait ardenment de le voir remplàcé, et de marier avantageusement sa Pupile. En arrivant auprés d'elle, elle lui remit les bijous qu'elle avait repris à M, Apatéon, parce qu'elle ne voulait pas qu'ils restassent dans ces mains profanes : Mais c'était une grande imprudence à Néné, que de s'être emparée du Portrait, des Lettres et de la jolie chaussure. Cette soustraction do-

nera des soupçons au Dévot, qui sans-doute s'éclaircira avec le Comte d'Autichamp, sur les liaisons de la Gouvernante avec la jéune Florangis : mais la Bonne ne songea guère pour-lors à cet inconvénient. Après la restitution, elle fit part à sa Pupile de ce que le jeune Garson-marchand venait de lui dire. Fanchète l'écoutait, mais la plaie saignait encore : cette Amante desolée ne pouvait penser de-sitôt à former de nouvelles chaînes. Cependant, sans qu'elle-même s'en-doutât, les larmes qu'elle répandait en abondance, devenaient moins amères, à-mesure qu'on l'assurait qu'il se trouvait une main toute-prête à les essuyer. ---Lussanville! mon cher Lussanville! disait-elle, je vous ai donc perdu! Ah! chèr Amant, qu'on ne me parle plus d'amour, de mariage! je n'aimai jamais que vous; je vous serai fidelle jusqu'au-delà du tombeau-! Et ses larmes recommençaient à couler : mais cet état même avait une douceur cachée... Qui la mêlait donc à des regrets si sincères?... Mon cher Lecteur, c'était l'amour du jeune Satinbourg; cet amour tendre ét généreus; qui disait à Fanchète, qu'elle était adorée d'une manière digne d'elle;

d'elle; et qui la frapait aussi vivement peut-être, qu'elle ressentait la perte de son Amant. Sans connaître tout cela, Néné disait comme sa chère Fille; car cette bonne-âme ne contredit jamais persone.

Tandis que l'Une pleurait, et que l'Autre tâchait à la consoler, elles entendirent du bruit à la porte de leur chambre. --- C'est dans cette maison, disait une Voix inconnue, et je crais même qu'elle demeure à cet étage: On m'a assuré qu'on l'avait vue entrer au premier, avec une vieille Femme et une Jeune-persone. --- Frapons, répondit Un-autre; peut-être ouvrira-t-elle elle-même --- Non, ce serait l'effaroucher: il vaut mieux attendre qu'elle sorte; mon Homme la guettera.-- Ce singulier colloque, que Fanchète et sa Bonne entendirent assés distinctement, les étona, en les effrayant: Elles resolurent de se tenir plûs que jamais sur leurs gardes, et d'éviter tous les piéges que l'amour et le libertinage tendent à la beauté. Mais un danger qu'elles ne soupçonaient pas les menaçait: On ne saurait tout prévenir; en évitant Carybde, on tombe dans Scylla (41).

Fin de la Première Partie.

ÉPILOGUE

DE LA PETITE-MAITRESSE.

Arrêtons-nous un moment, Citoyen Lecteur, à la fin de cette *Première Partie.* Sous l'apparence d'une histoire futile, quoique très-véritable, j'ai tâché de peindre la nature. Ici les aventures les plus naturelles, quoiqu'intéressantes, sont toutes occasionêes par un joli Piéd, chaussé en rose, surmonté d'une jolie figure. Cela paraîtra mesquin aux Superficiels : Tant-pis pour eux ! C'est qu'ils ne connaissent ni le cœur, ni le sens humains ? Je suis femme; je suis jolie; et j'ai eu plusieurs aventures, sans les avoir cherchées (ce qui, par parenthese, m'a donné la réputation de *petite-maîtresse*) : mais j'avouerai bonnement ici, que mon Piéd a toujours fait naître les passions qui sont dégénérées en frénésie. Par exemple, ce fut le petit bout de mon Piéd, chaussé en blanc, qui tourna la tête du Marin Comte, qui m'a fait Comtesse. Ce fut mon Piéd chaussé en rose et vert, qui manqua de me faire violer à *Rochefort !* Ce fut mon Piéd chaussé en satin bleu-céleste, à falbalas d'or, qui me donna pour adorateur un vieux Maréchal, qui me fit demander, pour unique faveur, lorsque je lui recommandai l'avancement d'un Neveu de mon Mari, ma jolie chaussure mise deux fois. Il est des cas pour *deuxième*, mais ils sont très-rares;

Ce fut mon Piéd chaussé en vert, à languettes talons-roses, qui a manqué l'autre jour, depuis que je suis veuve, de faire jeter bas le petit-collet à un Coadjuteur, qui abandonnait en même-tems, pour soixante-dix-mille francs de bénéfices; j'eus beaucoup de peine à le dissuader. Il falut pour cela faire quelques sacrifices . . . dont je ne vous entretiendrai pas . , . . Enfin en revoyant la troisième édition de cet Ouvrage, 26 ans après la première, je puis vous avouer une chose plus extraordinaire encore, c'est qu'il y a deux ans (époque où j'en avais 52, mon Piéd chaussé d'un soulier d'*étofe à bandes d'onagre*, m'a procuré une attaque très-vigoureuse, de la part d'un Homme resté après les autres, après un long dîner . . . Tout cela prouve invinciblement qu'un joli Piéd, coifé d'une jolie chaussure, est un charme comode qui peut se prolonger jusqu'à la vieillesse . . .

A-présent, revenons à notre *Histoire de Fanchette*, et commençons notre *Seconde Partie*, elle ne sera pas moins intéressante que la *premiere*. L'éditeur que j'ai choisi la terminera par des *Notes savantes*, qui marquent mieux qu'on ne l'imaginerait d'abord, l'importance majeure de l'Ouvrage.

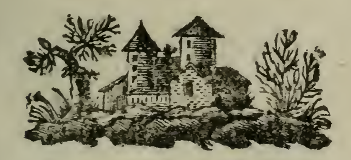
TABLE de la première Partie

LE PIED
DE
FANCHÈTE,
OU
LE SOULIER
COULEUR-DE-ROSE.

Une jeune Chinoise avançant un bout du piéd couvert et chaussé, fera plus de ravage à Pékin, que n'eût fait la plus belle Fille du monde dansant toute nue au bas du Taygète.
Oeuvres de J.-J. Rousseau, tome IV. p. 268.

TROISIEME ÉDITION.

Seconde Partie.



Imprimé A LA-HAIE
1786.





LE PIED DE FANCHÈTE.

SECONDE PARTIE.

CHAPITRE XXXI.

Qui ne surprendra pas.

HEUREUSE la Jeune-persone qui n'est connue que d'Hommes vertueus ! Que des Intrigantes n'abordent jamais ! Qui n'a pour Amies, pour protectrices, pour conseils, que de Bonnes âmes come Nené ! qu'un cœur pur et sensible come celui d'Agathe ! qu'un Amant vertueus, simple et cons-

tant come Lussanville ! C'est le premier des biens.

Cependant Apatéon et le Comte d'Autichamp arrivaient à la maison du Marquis de-Chambonas. Ils en trouvèrent les portes ouvertes, les meubles enlevés, et les postes abandonnés par les Gardes ! Un spectacle aussi peu attendu rendit immobile le dévot Apatéon : le Comte tâcha de ne paraître pas moins surpris : ils visitèrent, cherchèrent, examinèrent : tout avait disparu : on avait saccagé jusqu'aux fleurs qui décoraient le jardin. Il ne leur resta d'autre parti à prendre que de s'en retourner pour demander compte aux Gardes de leur conduite, et les faire punir, s'ils étaient coupables : mais à leur retour à Paris, on leur montra ces malheureus tout-brisés de coups et demi-morts. Apatéon se rendit ensuite chés la Comtesse De-Langeac. La Belle mère du Marquis, coquète autrefois, s'efforce aujourd'hui de réparer par une dévotion hautement affichée, une conduite plûs que libre ; mais sa piété, toute extérieure, ressemble à celle d'Apatéon ; aulieu d'édifier, elle donne un scandale nouveau. Apatéon fut dabord très-mal reçu de Madame De-Langeac : lorsqu'il parla de petite-mai-

son, de Fille enlevée, à-peine l'écoutait-on: on se contenta de lui répondre, qu'on ne savait ce qu'il voulait dire. Mais à-peine eut il décliné son nom, ce nom fameus dans l'hypocrite sequelle, que ce fut autre chose: la vieille Coquète joua la surprise, lorgna du coin de l'œil l'air vigoureus et prédestiné de frère Apatéon, promit de lui donner satisfaction du Marquis, et le pria de la suivre dans le voluptueus boudoir qui lui servait d'oratoire... Cette bonne-fortune n'était pas de celles après lesquelles courait Apatéon; mais il falut se resigner... Le soir, le pauvre Homme, très-fatigué, retourna chés lui, avec moins d'espérances que jamais de découvrir sa jolie Pupile.

De son côté, le Comte d'Autichamp, plus inquiet qu'on ne pense, cherchait de nouveaus éclaircissemens. Durant plusieurs jours toutes les peines qu'il se donna furent inutiles. Mais en attendant qu'il soit instruit du sort de Fanchète, et qu'il nous laisse pénétrer ses desseins, il faut dire que cette aimablefille recouvrait insensiblement ses forces, et néanmoins, qu'elle ne s'entretenait avec la jeune Agathe que

de son chèr Lussanville... Un jour que ces deux Jeunes-persones étaient ensemble, la Gouvernante entra auprès d'elles d'un air effrayé. --- Ma chère Fille ! dit-elle à Fanchète, nous sommes perdues ? Apatéon a découvert qu'il n'avait plus votre portrait, ainsi que tout le reste ! il est furieus ! et, pour comble de malheur, il est instruit, je ne sais comment, que vous êtes dans Paris. Point de milieu ; ou retomber entre ses mains, ou bien épouser M. Satinbourg. Il feint de ne pas me soupçonner : il m'a confié qu'il alait tout employer pour vous ravoir en sa puissance ; et s'il ne peut en venir à-bout, il doit... ma chère Fille, ce mot me fait frémir... vous faire regarder comme une fugitive, une... Le Scélérat ! je dévoîlerais sa conduite, s'il ôsait... Mais il n'a parlé de la sorte que pour m'épouvanter... Chère Fanchète, déterminez-vous : donnez la main à M. Satinbourg : il vient d'instruire sa Mere et de la gâgner ; elle a consenti à tout, après que j'ai eu montré l'écrit dont votre Père me fit dépositaire dans sa derniere maladie. D'ailleurs Madame Satinbourg fut amie de votre Mère, et elle se rapèle

avec attendrissement le temps de sa jeunesse, qu'elle a passé avec elle. Nous avons consulté d'habiles Avocats : ils ont dit que la dernière disposition de votre Père était suffisante, pour rendre votre mariage valide, sans l'aveu de M. Apatéon. Venez, ma Fille, venez dans les bras de votre Epous ... Vous hésitez, Fanchète! ... Ah ! ma Fille ! quels malheurs vous alez atirer sur vous et sur moi ! .... Venez, ma chère Fanfan .... Votre Amant m'aurait suivie, si je ne l'en avais empêché ; mais je n'ai pas voulu qu'il fût témoin de ce premier moment---. Fanchète troublée, émue, indécise, donnait des larmes à Lussanville, et tâchait de se déterminer en faveur de Satinbourg. Elle portait pour la troisième fois ces souliers rose, présent de son premier Amant ; l'aimable Fille éprouvait, en se parant de ces bijoux, une voluptueuse tristesse. Elle se leva ; peut-être alait-elle accompagner sa Bonne, lorsque ses yeus se fixèrent sur ce présent, qu'elle tenait de Lussanville ; son cœur se serra : --- Chèr Amant, s'écria-t-elle, c'est donc pour Un-autre que tu m'embellissais ! ... Non, non, ma Bonne .... --- Ma Fille, tu veus donc

me desespérer ? --- Non, ma chère Bonne. Qu'il espère, s'il le faut ; mais je ne saurais consentir encore à me donner. Tout ce que la Gouvernante put ajouter ne fit point changer de résolution à Fanchète.

Cependant le temps se consumait : Satinbourg, inquiet de ne pas les voir arriver, craignit quelqu'accident. Il se rendit chés sa Maîtresse ;il trouva la Gouvernante, qui la conjurait de se laisser persuader. La jeune-fille embrassait sa Bonne, et la priait à son tour de lui donner quelques jours encore pour se déterminer. --- Tout ce que Mademoiselle voudra, dit Satinbourg : pourquoi la mortifier, en la pressant trop ?... Adorable Florangis, continua-t-il, puis-je du-moins concevoir quelqu'espérance ? Fanchète le regarda la larme à l'œil. --- Eh-bien ! pour toute réponse, ajouta-t-il, j'ôse demander une faveur : ce précieus portrait que votre Bonne vous a rendu-- ? Fanchète baissa les yeus, en rougissant. ---Je ne veus plus rien, s'écria Satinbourg : non, ma belle Maîtresse : je m'en remets à vous pour mon bonheur : vous disposerez de mon sort : il ne saurait être en de meilleures mains.

-Je rougis, Monsieur, répondit l'aimable Fille, de faire si peu, pour mériter les sentimens que vous me montrez : mais j'ôse vous assurer, que s'il est quelque moyen d'occuper dans mon cœur une seconde place, après la mémoire de M. De-Luss.... de Celui que je regardais comme mon épous, c'est la route que vous prenez. --- Je suis trop heureus, reprit le Jeune-homme... Alons, Madame, dit-il à la Gouvernante, porter cette réponse à ma Mère : elle lui fera connaître tout le prix du cœur de Mademoiselle : ensuite nous songerons aux précautions nécessaires, pour la préserver des malheurs qui la menacent --. Ils prirent aussitôt congé de Fanchète et d'Agathe. Cette Derniere n'avait pas dit un mot, durant la conversation, mais elle avait beaucoup regardé Satinbourg, qui remarqua en sortant qu'elle avait les yeus humides.

--- Mon Amie! dit cette Jeune-fille à Fanchète, lorsqu'elles furent seules, je ne suis pas étonnée que vous conserviez un souvenir si tendre de M. De-Lussanville : si M. Satinbourg m'avait recherchée, et que je l'eusse perdu, je ne m'en consolerais jamais. --- Ma

chère Agàthe, répondit Fanchête, l'aimerais-tu? --- Non... car l'on n'aime pas, lorsqu'on est sans espérance. --- Mais si tu pouvais espérer? --- Si je pouvais espèrer?... je crais que je préférerais M. Satinbourg à tous les autres Hommes, --- O Ciel! (dit Fanchète) tu m'offres un moyen de rester libre, sans être ingrate: c'en est fait, je suis décidée). --- Ecoute-moi, mon Agathe; par reconnaissance envers ce Jeune-homme, par respect et par déférence pour ma Bonne, j'alais me donner: mais il sera plus heureus avec toi, qu'en épousant une Fille, dont le cœur est rempli ... Si j'ai quelque pouvoir sur M. Satinbourg ... La Marchande qui monta, intérompit cette conversation; qui fut suivie de ce qu'on verra dans le Chapitre suivant.

CHAPILRE XXXII.

Comme un Dévot sait gazer ses vices.

DES Gens environnent la maison, Mademoiselle, dit la Marchande, et le tartufe Apatéon les conduit. Tâ-

chons, ma chère Fanchête, de vous dérober à ce nouveau danger --. La jeune Florangis se leva ; elle alait suivre sa Maîtresse, quand Apatéon, escorté de quelques Satellites, se présenta tout-à-coup.

--Doucement, lui dit-il, doucement, ma chère Fille ! ... Mais ne vous effrayez pas ! Je bénis le Ciel, qui permet que je vous revoye, et que je prenne encore soin de vous diriger dans un chemin sûr, loin des embuches des Séducteurs, à-l'abri des écueils de ce monde corrompu. --- Je vous remercie de vos soins, Monsieur, répondit Fanchète d'un ton ferme ; je vous dispense de me prodiguer vos bontés. --- Ah ! Mademoiselle, point d'humeur : vous avez l'expérience que vous n'êtes pas ici sûrement ; et de petites aventures assés bruyantes pour scandaliser le Prochain, me font un devoir de vous en ôter ... Ne m'intérompez pas, je vous prie ... Et comme j'ai prévu que l'habitude d'une vie libre dans cette maison, vous la rendrait plus agréable que la mienne, où règne une régularité peut-être gênante ; où l'on est obligé d'aler aux offices, de faire des bonnes-œuvres,

de se mortifier; que j'ai jugé que vous pourriez témoigner quelques petites repugnances à vous remettre sous ma conduite: pour obvier à tout, et trancher une multitude de difficultés, de débats, de menus détails, qu'occasionnerait l'esprit d'indocilité que l'on contracte en fréquentant les Gens du monde, de quelque bon caractère que l'on soit doué, naturellement et par l'aide d'Enhaut, je me suis muni, non par des vues de méchanceté, ou que je l'aie cru nécessaire; mais, comme je vous l'ai fait sentir, pour opérer votre bien d'une manière plus prompte, plus efficace pour vous, moins sujète à exciter chés moi le trouble et l'émotion que produisent inévitablement les altercations, les petites difficultés; et, que sait-on? peut-être une resistance absolue: je me suis, dis-je, muni d'un petit ordre, en bonne forme, du Magistrat, et je me suis fait accompagner de ces Messieurs, pour que les choses se fassent sans tumulte; et afin que si quelques-uns de Ceux auxquels vos dangereuses beautés inspirent des desirs criminels, avaient dessein de me troubler dans l'œuvre pieuse et charitable que

que je fais, ils en fassent détournés par la crainte de Dieu, et celle des Hommes. Vous voyez que les retards seraient inutiles; il faut me suivre.

Que mon Lecteur ne s'en prenne point à moi, si le discours de ce Scélérat le révolte : tel est le langage de tous ceux qui couvrent leurs injustices du voile de la religion.

Apatéon fit enlever Fanchète, malgré sa résistance : et la jeune Agathe s'attacha si bien à son Amie, qu'on ne put les séparer. --- Laissez, laissez-la (dit Apatéon, d'un ton benin, ravi de joie d'empaumer deux Belles au-lieu d'Une); la bonne-œuvre sera double--. La Marchande desespérée, s'écria qu'on lui enlevait sa Fille! Mais on ne l'écouta pas : l'Officier qui commandait les Satellites, étant persuadé qu'elle serait mieux entre les mains de M. Apatéon, que chés une Mondaine comme la Marchande-de-modes. Une voiture attendait. Le sensuel Dévot y monta avec Fanchète et sa Compagne.

Dans le moment où l'hypocrite Apatéon enlevait deux Jeunes-filles, les Inconnus dont j'ai déja parlé, traversaient par-hasard la rue où demeu-

rait la Marchande-de-modes ; ils reconnurent m. Apatéon, et la Belle à la mule verte à talons rose : ils voulurent les aborder : mais les Gardes qui étaient aux portières les repoussèrent, en donnant le signal du départ. Les deux Asiatiques ne pouvaient revenir de leur étonnement : ils retrouvaient la jeune Beauté qu'ils avaient inutilement cherchée : ils la revoyaient avec Apatéon leur ancienne connaissance, environée de Sbires comme une prisonière : ils se regardèrent avec étonnement : --- Est-ce un songe, se direntils ? ou sommes-nous dans le pays des Fées --- ?

Si des raisons particulières, qu'on saura quelque jour, n'eussent empêché l'Inconnu que le joli piéd de la belle Florangis avait charmé, de revoir les anciennes Liaisons qu'il avait à Paris, que de courses pour lui, de traverses à Néné, de périls à Fanchète, n'aurait-il pas évités !

Cependant le devot Apatéon et les jeunes Beautés qu'il avait ravies, arrivèrent le soir dans une petite-maison, à sept lieues de la Capitale.

CHAPITRE XXXIII.

Le succès ne suit pas toujours le crime.

C'AURAIT été manquer son but, que de se démasquer sur-le-champ : Apatéon, quoique sûr d'être connu de Fanchète, se conduisit à son égard de la même manière, que s'il eût espéré de pouvoir en imposer encore.

Il plaça d'abord les deux Jeunes-filles dans une chambre, dont il prit la cléf. Ensuite il congédia son Escorte; soupa sobrement avec perdreaus, alouètes, ortolans rôtis, cailles en pâté, filets de passeraus en salade, et deux bo[illegible] de vin *baunois* : à son dessert, composé d'excélentes compotes, et de toutes les confitures imaginables, on dit qu'il ne sabla qu'une bouteille d'*Aï*, et deux verres de *Tokai* : en quittant la table, il ala respirer le parfum des fleurs, et méditer, en digérant, sur ce qu'il ferait des deux Poupones, qu'il avait eu l'adresse de confisquer à son profit, sous la protection des lois.

Fanchète lui tenait furieusement au cœur ! En voyant la Lettre de la Gouvernante à Lussanville, et le Billet de Fanchète, lors de la recherche dans la petite-maison du Marquis, il s'était assuré de deux choses également importantes : que sa Pupile avait été sensible ; et que Néné seule avait favorisé l'évasion de la jeune Florangis. Mais comme il était content du service de la Bonne, il resolut de n'en tirer aucune vengeance : (quel sacrifice cependant pour un Dévot !) et de se contenter à l'avenir de lui cacher sa jolie Pupile, en la conduisant dans cette maison, inconnue à la vieille Gouvernante.

Il comprit bientôt combien il lui serait difficile de réduire Fanchète. Il n'ignorait aucun des assauts que l'aimable Fille avait essuyés : mais cette opiniâtre resistance augmentait ses charmes aux yeus du luxurieus Béat. Il fit servir somptueusement les deux Amies ; leur permit de se promener dans le jardin ; affecta beaucoup de douceur et de bonhomie : à l'exception du premier soir, il mangea toujours avec elles. Si Fanchète avait encore eu sa première ignorance, elle aurait

été la dupe de ce rusé Caffard. Dès le lendemain, il lui fit rendre tous ses atours; et pour la forcer à s'en servir, il fit disparaître les habits qu'elle portait, lorsqu'on l'avait enlevée. Il eut les mêmes égards pour Agathe; plusieurs jours se passèrent sans qu'il y eût aucun changement dans la conduite d'Apatéon, et dans leur sort.

L'état de la jeune Florangis n'avait rien de pénible: elle se promettait bien que le Tartuffe ne gâgnerait rien auprès d'elle par la ruse, et elle donnait à sa chère Agathe de sages conseils sur la conduite qu'elle devait tenir. D'un autre côté, le souvenir de Lussanville l'occupait: elle n'était pas fâchée de se dérober, aumoins pour quelque temps, l'empressement de Satinbourg, et même aux importunités de sa Bonne. Tout, jusqu'à leurs traverses même, tourne à l'avantage des Amans (42). Agathe répandait aussi dans le sein de son Amie, les secrets de son cœur. —Plût à Dieu (lui disait-elle quelquefois, sans prendre garde qu'elle déchirait l'âme de Fanchète) que vous pussiez encore être à votre Lussanville, et que moi j'eusse touché M. Satinbourg! La belle Florangis re-

gardait son innocente et naïve Amie; et, les yeus remplis de larmes, souriait pourtant encore à son ingénuité.

Cependant la tranquilité dont elles jouissaient, n'était qu'un calme trompeur. Un soir, qu'elles prenaient le frais dans le jardin, elles aperçurent en l'air les fusées d'un feu-d'artifice qu'on tirait dans la cour. Curieuses, comme le sont de Jeunes-filles, Fanchète et la vive Agathe coururent vers un balcon, pour jouir plus à leur aise de ce spectacle inattendu. Mais à peine Fanchète y eut-elle mis le piéd, que tout s'enfonça : elle fit un cri perçant : Agathe au-desespoir, alait se précipiter après son Amie : Apateon était derrière elle ; il la retint, et la laissa entre les mains de ses Gens, qui l'éloignèrent, malgré les efforts qu'elle fesait pour leur échaper.....

Apatéon fut bientôt de retour auprès de la jeune Compagne de Fanchète : il se flattait de réparer avec elle l'affront qu'il venait d'essuyer ailleurs, prit un air affligé, soupira, et dit : --- Aimable Agathe ! hélas ! votre Amie n'est plus ! Sa chute est également funeste pour tous trois : jamais je ne m'en consolerai ... Je l'ai-

mais si tendrement ! Le Ciel m'est témoin que je ne cherchais qu'à la ramener dans la voie du salut, et que le plus doux de mes desirs était de la voir heureuse. Ah ! pourquoi l'ai-je arrachée des lieux qu'elle avoit choisis ! Malheureuse ! ... C'est ainsi qu'il cherchait à s'insinuer dans l'esprit de de la Jeune-fille, après avoir quitté Fanchète, qu'il venait de faire conduire dans un apartement secret. Le desespoir d'Agathe était trop violent pour se modérer : mais saisie d'abord par la douleur, elle n'avait pu trouver d'expression. Enfin, sa voix étouffée par les sanglots put se faire entendre : --- Méchant Hypocrite, s'écria-t-elle, c'est vous qui causez sa mort ! Elle ne m'a que trop apris à vous connaître. Je vais tout faire retentir de mes cris. Je veux être libre : qu'on me laisse aler auprès de mon Amie ; que je l'arrose de mes larmes, et que je meure avec elle, plutôt que de vivre à la merci d'un Monstre tel que vous ! Apatéon employa vainement les caresses ; rien ne modéra l'affliction de la jeune Agathe ; elle s'arrachait les cheveus, se meurtrissait le sein et le visage. Le Caffard,

qui vit que tout-de-bon elle voulait mourir, pour la première-fois, éprouva des remords; il venait de commettre un forfait inutile! Son âme dure s'émut: il apela ses Gens; il fit lier Agathe; et s'apercevant que sa présence l'irritait de plûs en plûs, il sortit.

Mais tandis que cet Hypocrite infâme, aulieu des plaisirs dont il se promettait de jouir dans sa petite-maison avec sa double Proie, n'éprouve que des chagrins, la Gouvernante, Satinbourg et la Marchande étaient au desespoir. Ils se tourmentaient envain, pour découvrir quelle route avait prise Apatéon. La Marchande recourait aux Magistrats; la Bonne tâchait de faire parler les Gens de la maison du Dévot; et Satinbourg se mettait en campagne.

CHAPITRE XXXIV.

Qui n'est Pas inutile.

REVENONS à l'amoureus Inconnu, qui s'était trouvé témoin de deux scènes

scènes frapantes arrivées à Fanchète, et que le prompt départ de Lussanville pour Bayonne avait privé des éclaircissemens qu'il espérait : il lui restait beaucoup d'autres moyens de s'instruire, mais il n'en soupçonnait pas même l'efficacité.

Le hasard, ce mot vague, père putatif des évènemens auxquels on n'en connait point d'autre, conduisit l'Asiatique chés le Financier, auquel Lussanville avait enlèvé Fanchète. En entrant chés cet Homme, il se rapela que la jeune Beauté dont il avait la mule à talon rose, sortait de sa maison, quand il la vit pour la première fois, et il crut qu'il pourrait aprendre quelque chose à son sujet. Après avoir parlé de l'affaire d'intérêt qui l'amenait, il hasarda une question sur une Jeune-persone qu'il ne savait trop comment designer. Enfin il s'avisa de la dénomer par sa petite mule verte à talon rose. Le Financier se rapela aussitôt Fanchète. ---Il ne tiendrait qu'à elle d'être une Fille charmante, répondit-il ; mais elle est bégueule et sote : elle a la manie de la vertu... elle donne dans le sentiment. Cependant, avec ses beaus-semblans et ses

grimaces, il en coûte la vie à un pauvre Garson, qui en était fou.. — Que m'aprenez-vous, Monsieur? — Une fâcheuse nouvelle, très-fâcheuse!... car quoique cet infortuné fût un imbécile, je m'intéressais à lui, à cause de sa Mère, qui me l'avait recomandé. Mais que faire? la famille de son Ennemi a le pouvoir en main: et puis, lui rendrions-nous la vie —? Il est impossible de décrire ce qui se passa dans l'âme de l'Inconnu pendant ce discours: une joie vive, pure, et la douce espérance remplirent son cœur. Il fit des questions au Financier, qui le mirent au fait de mille choses, toutes à l'honneur de Fanchéte.. —Elle a perdu son Amant, disait en lui-même l'Asiatique; je me présenterai pour réparer ce malheur: je tarirai ses larmes: quel bonheur! je trouve dans ma patrie une Fille belle et vertueuse-! Instruit à-demi par le Financier de ce qu'il aurait dû savoir parfaitement, il sortit, pour se rendre chés la Maîtresse de Fanchète.

La Marchande, après avoir fait d'inutiles démarches, pour recouvrer sa Fille et sa Pensionnaire, rentrait chés elle, lorsqu'il arriva. On venait de dire

à la bonne Dame, que M. Apatéon était un saint-homme, qui n'enlevait les Jeunes-filles que pour mettre leur honneur en sûreté. La Marchande avait de bonnes raisons pour n'en rien craire; elle alait commencer à dévoiler la conduite du dévot Personage: mais l'Officier subalterne auquel elle s'était adressée, après lui avoir fait entendre, qu'il n'était pas de sa charge d'ouïr du mal d'un Homme riche et considéré, l'avait éconduite, sans lui laisser concevoir une lueur d'espérance.

Ce fut dans cet instant de chagrin que l'Asiatique l'aborda, pour s'informer plus particulièrement de Celle qu'il avait resolu d'épouser. La bonne Marchande était peu disposée à lui donner satisfaction; et ne doutant point que ce ne fût un nouvel Adorateur, aussi dangereus pour Fanchête que tous les Autres, elle le congédia brusquement, sans lui rien aprendre. L'amoureus Inconnu ne fut pas moins surpris de cet accueil, que de tout le reste: il rencontrait des difficultés, où naturellement il ne devait point s'en trouver. Les raisons qui l'avaient empêché de voir ses anciennes Connais-

sances à son arivée à Paris, subsistaient encore ; cependant il resolut d'aler chés M. Apatéon : un malheureus engagement que Néné venait de contracter, éloignait cette Femme de la maison ; il ne trouva qu'un nouveau Domestique, que le Dévot avait laissé : ce Garson ne savait rien, et ne put lui rien dire. L'Asiatique ne comprenait pas grand'chose au dernier enlèvement de Fanchète, à la conduite mystérieuse d'Apatéon ; seulement il commençait à entrevoir que la beauté de Celle qu'il adorait, la mettait quelquefois dans des positions bien scabreuses.

Les réflexions qu'il fit à ce sujet, le chagrin qu'il ressentait de l'absence d'un Fils chéri, qu'il comptait retrouver à Paris avec son Gouverneur, et qui était disparu, sans qu'on pût savoir ce qu'il était devenu, tout cela le confirmait plûs que jamais dans la resolution de faire un sort à la Belle au Piéd-mignon : mais il falait la trouver.

Un jour qu'il était sorti seul, pour respirer hors de la ville un air plus pur, sa rêverie fit qu'il suivit au hasard un chemin de traverse : il s'écarta

plûs qu'il ne pensait ; et il était tard lorsqu'il s'aperçut qu'il s'était égaré. Une jolie maison frapa sa vue ; il s'en aprocha pour demander où il était. Deux Hommes en sortaient, qui ne le voyant pas, s'entretenaient assés haut. — D'Antichamp va nous l'amener, disait l'Un d'eux : il l'arrache à ce bélître d'Apatéon. Ce serait en vérité dommage qu'un vieux Tartufe eût cette aubaine-. A ce nom d'Apatéon, l'Asiatique tressaillit : il aurait bien voulu en entendre davantage ; mais il se trouva si près d'eux, qu'ils l'aperçurent. Il les pria de lui indiquer le chemin le plus court pour retourner à Paris. De-Chambonas (car c'était le Marquis lui-même) voyant un Homme de bonne-mine, lui d... qu'il étoit bien tard, qu'il se trouvait à deux lieues de Paris. Et tout de suite, il le pria d'entrer dans sa maison ? — Vous serez surpris, dit-il, de l'air de délabrement où tout est ici : on n'a pas encore arrangé dans les apartemens : nous habitons le rez-de-chaussée-. On descendit dans une grande salle, bien éclairée, somptueusement meublée : celui qui paroissait le maître l'engagea à se mettre à

table, d un air si poli, si franc. si ouvert, qu'il n'aurait pu s'en défendre, quand d'autres raisons ne l'eussent pas déterminé à rester; il espérait d'aprendre quelque chose de sa Maîtresse. Mais on ne dit pas un mot de ce qu'il desirait ardemment de savoir. En sortant de table, l'Inconnu fut conduit dans un petit appartement fort propre, où tout se ressentait du bon-goût du Marquis; tableaus, ameublement, rien qui ne respirât la volupté.

Le lendemain, l'Inconnu pensait à s'en retourner: son jeune Hôte lui fit tant d'instances qu'il demeura. Il prit du goût aux manières du Marquis: il le trouva généreus, obligeant, honnête, d'un commerce agréable... Et voila comme sont faits les Hommes: justes dans tout ce qui ne blesse pas leurs passions, ils craient racheter leurs écarts, et mériter le titre d'honête-homme, en pratiquant les vertus qui ne les gênent pas: mais ce sont des scélérats, dès qu'il s'agit de leur penchant favori. Le Marquis était un un aimable, un galant, un délicieus malhonnête homme, dont l'Inconnu fut enchanté.

Il ne fut pas difficile à l'Asiatique de s'apercevoir, qu'il se trouvait dans un de ces agréables réduits, où *Bacchus* et *Cypris* tiennent le sceptre tour-à-tour : Ses mœurs n'étaient pas des plus règlées: il était de ces Gens qui cherchent le plaisir, et qui sont toujours contens d'eux lorsqu'il l'ont trouvé: Il vit des Femmes qui se vendaient elles-mêmes; de jeunes Tendrons que l'on vendait; des Filles abusées, séduites et trompées : il profita de tout, quoiqu'il espérât toujours d'acquérir des lumières sur l'Objet de son amour-..... Mais revenons à la Gouvernante, qui est dans un terrible embaras !

CHAPITRE XXXV.

Étrange convention.

Si le zèle le plus ardent, l'amitié la plus active ne font pas éviter les fausses démarches, dans quels écarts ne donneront pas de tièdes Conducteurs! de quelles horreurs ne se rendront pas coupables des Mères voluptueuses, avares [43], corrompues!

Un-matin le Comte d'Autichamp

vint trouver Néné. — Je connais la retraite d'Apatéon, lui dit-il ; je puis vous l'indiquer, et tirer Fanchète de ses mains : mais vous sentez combien il serait ridicule à un Homme comme moi ; de ne travailler que pour votre petit Satinbourg ? La jeune Florangis est trop belle, pour qu'on l'oblige sans intérêt... Vous m'entendez ?... Je ne m'oppose pas qu'il l'épouse : on peut s'arranger de-façon, qu'il n'en sera pas moins heureus... Réfléchissez-y.... Apatéon la tient bien ; et sans moi, je doute que jamais vous puissiez la revoir... Je vous dirai de-plûs, que je n'aurais pas besoin de votre aveu pour enlever Fanchête : mais des procédés semblables à celui du Marquis de-Chambonnas ne sont guère de mon goût ; je ne veus que ce que l'on me donne : j'espère beaucoup du pouvoir que vous avez sur l'esprit de votre Pupile : vous lui ferez aisément envisager, que dans la vie, il se trouve certaines circonstances, où l'on cède une partie, pour sauver le tout. Je vous donne un jour pour vous décider : demain, à pareille heure, je viendrai savoir votre resolution. Il sortit en achevant ces mots. Et qui

fut bien embarrassée, c'était la bonne Gouvernante?

—Ma chère Fanchète, disait-elle en pleurant, quel présent fatal le Ciel vous a fait, en vous formant si belle!... Cependant Apatéon va ravir ce que nous refuserons au Comte, et cela, sans fruit pour elle, que la douleur... Qu'osé-je penser, malheureuse!... Mais les voila tous ces hommes cruels, ils sont parjures, perfides, ou nous vendent leurs services au prix de ce que nous avons de plus précieus...- Je n'en connais plus qu'Un-seul qui mérite d'être aimé; et c'est celui-la qu'on veut que je trompe... Ah! quand je m'y resoudrais, Fanchète est trop vertueuse, pour ne pas préférer la mort au deshonneur. Agitée de mille pensées différentes, Néné sortit pour aler consulter Satinbourg lui-même, et prendre ensemble des mesures capables d'adoucir le Comte, ou de le piquer de générosité; ou enfin pour tâcher de prévenir l'effet de ses mauvais-desseins. Elle ne trouva pas le jeune Garson-marchand; on lui dit qu'il était parti la veille à cheval. Ce fut alors que la pauvre Gouver-

nante, dépourvue de conseil, l'esprit troublé par la crainte, l'âme accablée par la douleur ne sut plus à quoi se resoudre.

Cependant le lendemain le Comte ne manqua pas de reparaître à l'heure marquée : il pressa la Bonne de prendre un parti ; il lui fit craindre pour Fanchète des malheurs inatendus... Il lui répéta sur-tout, que ce n'était que par délicatesse, qu'il voulait devoir à son consentement les faveurs de Mlle Florangis. Même pour lui prouver qu'il savait parfaitement les moyens de parvenir jusqu'à elle, et qu'il avait des intelligences dans la maison où le dévot Apatéon la tenait renfermée, il lui montra un des souliers rose, que Fanchète avait le jour de son enlèvement, en l'assurant qu'il l'avait pris lui-même dans son apartement, durant la nuit. Il n'était pas possible de méconnaître la chaussure de Fanchète : Aussi la tête tourna-t-elle à la Gouvernante. —Je vous promets tout ce qui dépendra de moi, s'écria-t-elle, en fondant en larmes : Mais jurez-moi, sur votre honneur, une discrétion à toute épreuve-? Le Comte s'engagea par mille ser-

mens. Et rien n'empêche de craire qu'ils ne fussent sincères.

CHAPITRE XXXVI.

Secours dangereus.

— Il n'est rien à-présent que je ne surmonte (dit le Comte tout-hors de lui, puisqu'il embrassa la vieille Néné). Nous partirons ce soir, et demain à pareille heure, l'aimable Florangis sera dans vos bras, ... pour la disposer à passer dans les miens. — Cette dernière expectative n'avait rien de flateur pour la Gouvernante : ses pleurs recomencèrent à couler plus abondament que jamais.

Nous avons laissé la jeune Agathe, éperdue, gémissante, liée, enfermée seule par les ordres d'Apatéon. Elle se desespérait : — Ma chère Fanchète, disait-elle ; mon aimable, mon unique Amie, nous sommes donc séparées ! séparées pour toujours ! ... Et le délire s'emparant de son imagination trop vivement frapée, elle crayait la voir, elle voulait l'embrasser, et s'écriait : — Attens-moi, ma Fan-

chète ! attens, je vais te suivre : je vais descendre avec toi dans ce goufre . . . Ah ! . . . Fanchète ! tu tombes — sans moi ! ... Je te suivrai ... malgré tous ces Cruels qui me retiennent, et malgré toi-même-. Un état si violent épuisa bientôt les forces d'une Fille jeune et délicate : elle tomba dans un état d'anéantissement semblable à la mort. Ce fut alors qu'Apatéon ôsa rentrer auprès d'elle.

Si l'âme d'un Hypocrite accoutumé à se jouer de la Divinité même, à braver les lois, à tromper les Hommes n'avait aquis un degré de dépravation sans remède, Apatéon aurait frissonné, en revoyant Agathe. Il en fut bien autrement. Tels ces sacripands, dont le scélérat auteur de *Justine* nous a décrits les atroces et dégoûtans plaisirs ! .... le desespoir et la douleur lui parurent un assaisonnement.... Mais tirons le voîle, et que mon Lecteur aprenne seulement, que le Ciel n'abandonna pas entièrement l'Innocence . . . . .

Tout le monde dit que l'amour et la vengeance trouveraient les objets qui les excitent, fussent-ils au centre de la terre. Satinbourg, sans guides,

sans indices, parvint, après trois jours de marches inutiles, à la maison du tartufe Apatéon. Harassé, n'en pouvant plus, il la considéra, sans pourtant connaitre encore que c'était le but de ses recherches. Il voulut s'informer, et il heurta fortement à diverses reprises. Personne ne répondit : il la crut inhabitée, et il alait se retirer : mais auparavant, il en fit curieusement le tour. Il monta sur une petite éminence, et dans l'éloignement, sur le rebord d'une croisée, le Jeune-homme aperçut quelque chose qui ressemblait à une chaussure de Femme. Il ne savait encore ce que c'était, seulement il conjecturait de là, que quelqu'un habitait dans ce réduit solitaire. Il étoit difficile d'aprocher de l'objet qu'il avait vu ; la fenêtre donnait sur un jardin étrait, qu'environnaient des murs plus élevés que ceux du reste de l'enclos. Il tâcha de nouveau de se faire ouvrir, mais sans succès. Il eut des soupçons qu'il voulut éclaircir. Le jour baissait : dès que l'obscurité lui permit d'escalader le mur, sans qu'on l'aperçût, il y grimpa, sauta dans le jardin, et ala droit à la croisée : son

bonheur voulut qu'à l'aide d'un espalier, il parvînt à s'emparer de la chaussure : La petitesse du soulier qu'il tenait le fit tressaillir, et la Lune, qui vint à luire, ayant permis de voir, il reconnut ce soulier, pour l'avoir vu à Fanchète, le jour de son enlèvement par Apatéon. C'était un soulier rose à talon vert, le pareil de celui qu'avait dérobé le Comte d'Autichamp, et dont, par cette raison, Fanchète ne pouvait plus se servir. Satinbourg persuadé qu'il était chés Apatéon, fit de nouveaus efforts pour atteindre jusqu'à la fenêtre; mais envain : d'ailleurs elle était garnie de barreaus qui l'auraient empêché de s'introduire par-là. Il ne savait à quoi se déterminer, lorsqu'il entendit quelque mouvement au dehors de la maison. Il craignit qn'on ne le découvrît, et de se perdre, sans délivrer Fanchète : il remonta sur le mur, sortit du jardin, s'aprocha avec précaution, pour reconnaître ce qui causait ce bruit sourd, qui l'avait effrayé; il vit deux chaises, des chevaus, et des Gens armés, qui semblaient n'attendre plus que les ordres: la voix du Comte d'Autichamp le frapa; il le remit parfaitement, mais il eut la prudence de ne

se pas découvrir. Son âme fut agitée de mille idées différentes; il se demandait: Que prétend le Comte? Il ne fut pas longtems dans le doute.

Dès que D'Autichamp eut donné le signal, en frapant trois-fois dans ses mains, tous ses Gens s'approchèrent de la maison. Satinbourg, sans être connu, se mêla avec les autres. En un clin-d'œil les portes sont ouvertes; l'on entre, et le Jeune-garson-marchand, guidé par sa découverte, cherche à pénétrer dans l'apartement, dont la croisée donnait sur le petit jardin.

Heureusement Satinbourg n'avait pas aperçu la Gouvernante, que D'Autichamp avait amenée: car ignorant combien le secours du Comte était dangereus, sans doute il se serait fait connaître. De son côté, D'Autichamp voyant que tout avait réussi, qu'il alait enfin être le maître d'enmener la belle Fanchète, s'approcha de la vieille Néné: — Ah-ça, ma Bonne, lui dit-il, vous touchez au moment de voir votre chère Pupile? songez à nos conventions? il y aurait trop de danger à vouloir me jouer..... A ce prix, je lui rens la liberté; elle épousera

Satinbourg quand elle voudra : jè tiendrai mes promesses et mes sermens : Mais vous, morbleu ! soyez fidelle aux vôtres-. Après cette exhortation, malheureusement trop énergique, le Comte rendit à la Gouvernante le soulier rose de Fanchète. —Je ne fais que changer ceci, pour quelque chose de plus précieus, lui dit-il : annoncez à la belle Enfant, que Celui qui l'a sauvée attend avec impatience la seule recompense digne d'un aussi grand service-. Ensuite le Comte prit Néné par la main, et la conduisit sans bruit par un corridor secret : toutes les portes lui furent ouvertes par un Traître, qui trompait Apatéon, comme son Maître voulait en imposer à Dieu, et dupait effectivement les Hommes.

La malheureuse Gouvernante suivait son Guide en tremblant. — Qu'ai-je promis, se disait-elle tout-bas ; et quel sera le desespoir de Fanchète ! La pauvre Enfant aimera mieux mourir.... O Dieu ! protecteur de l'Innocence, et vous Perle des Vierges, faites que ce Réprouvé ne parvienne pas à ses fins-!.. En achevant cette prière, elle se trouve, avec

le

le Comte, à la porte d'une chambre reculée. Mais ciel ! quel étonnement pour le dangereus Libérateur et pour Néné ! ils n'y trouvent Personne ! Celui qu'onavait gagné, était lui-même dans la consternation. On cherche, on regarde : mais ce ne fut qu'aubout d'une heure, qu'on s'aperçut que deux barreaus de la croisée venaient d'être ôtés ! La jeune Florangis s'était-elle échapée par-là ; et comment avait-elle fait ?

CHAPITRE XXXVII.

Où les morts ressuscitent.

Tandis que la Bonne étonnée, et le Comte d'Autichamp confus, envisagent différenment l'évasion de Fanchète, Apatéon, tourmenté du démon de la luxure, était auprès de la jeune Agathe : il ôsait, d'une main sacrilége, toucher ce temple de la vertu et de la timide innocence. Tout-à-coup un bruit sourd frape son oreille : le Caffard en tressaille ; et croyant que c'étaient des Voleurs, le Lâche

ne trembla que pour sa vie. Sa terreur redoubla aubout d'un moment; on aprochait; des Gens en tumulte attaquaient la porte de ce cabinet, où venait de le conduire l'espoir d'un plaisir facile. Elle s'enfonce; on le surprend, et l'on arrache Agathe de ce lieu d'horreur.

Le Comte d'Autichamp et la bonne Néné, dans la première surprise que leur avait causé l'absence de Fanchète, soupçonnèrent Apatéon de l'avoir conduite auprès d'Agathe, dont le Domestique gâgné leur peiguit le desespoir: Ils y coururent, heureusement pour la Fille de la Marchande de-modes! Après l'avoir délivrée, le Comte la remit entre les mains de la Gouvernante. Cette aimable Fille crut recevoir une nouvelle vie, en revoyant la Bonne de sa chère Fanchète: mais bientôt se rapelant l'accident qui la privait de son Amie, elle s'abandonna de-nouveau à toute sa douleur, et raconta en sanglotant à la vieille Néné le malheur de la belle Florangis. —Elle vit, ma chère Agathe, lui répondit la Gouvernante: c'était un tour de ce maudit Apatéon pour vous séparer, on vient de nous en instruire: une machine descend et

remonte le balcon, assés vite, pour faire craire qu'il s'abîme : Mais Fanchète... hélas... dois-je m'en affliger ou m'en réjouir ?... n'en est pas moins perdue pour nous ! on ne saurait la retrouver---.

Agathe ouvrait des yeux, que la nature avait fait honnêtement grands, et l'on voyait se peindre sur son visage cette heureuse perplexité que l'on éprouve, lorsque l'on commence à douter d'un irréparable malheur.- Oui, ma Fille, continua Néné, nous venons d'aprendre que le feu-d'artifice était fait exprès pour vous attirer-là l'Une ou l'Autre : l'accident qui vous a séparées était ménagé ; Fanchète en fut quitte pour la peur ; mais on voulait par-là vous ôter toute espérance de vous revoir. Apatéon croyait tirer parti de l'état d'abandonnement où vous vous trouveriez. Eh ! qui m'assurera que ma chère Fille aura, comme vous, évité son malheur ! Nous ne savons pas ce qu'elle est devenue, ni quelle est la main qui nous l'enlève-!... En parlant ainsi, la bonne Néné pleurait à-chaudes-larmes.

Le Comte, sûr que la belle Florangis n'était plus chés Apatéon, ren-

tra auprès de la Gouvernante et d'Agathe, qui, dans ce moment, étaient dans la chambre que Fanchète avait occupée. —Je n'ai pas trouvé Celle que je cherchais, dit-il : mais elle ne saurait être loin : Courons-. Et Néné dit tout-bas : —O Dieu! faites que ma chère Fille soit en bonnes mains: conduisez-la chés sa Maîtresse ; je ne serai plus tenue à rien : et dès demain elle épousera Satinbourg—!

Le Ciel n'exauça que la moitié de cette prière (44). Le Comte partit, enmenant avec lui la jeune Agathe et la vieille Néné. Pour Apatéon, il se remit d'abord un-peu de sa frayeur, et se crut trop heureus de ce qu'on ne l'avait pas malmené : Ensuite il s'encouragea, reprit un peu d'audace, regrèta la belle Florangis et sa jeune Amie, rassembla gravement ses Domestiques épouvantés, et s'enhardit assés, pour songer à la vengeance... à la vengeance, le premier des plaisirs pour les Dévots. Dans peu mes Lecteurs seront surpris de voir, quî l'Hypocrite disculpera, et sur quî sa fureur s'exercera!

Il se disposait à retourner dans la Capitale, pour noircir l'Innocence;

il méditait sur les moyens qu'il devait employer pour tromper encore les Magistrats, et leur faire oprimer sa Pupile, lorsqu'il reçut une Lettre du nouveau Domestique laissé à Paris. Ce Garson mandait à son Maître, *Qu'un Homme, qui se disait connu de lui, était venu plusieurs fois.* Cet Homme s'était nommé. Le Dévot pâlit, et s'écria : —Ah-ciel ! quel contretemps ! je l'avais cru mort-!... Ces nouvelles réglèrent ses démarches; il différa son départ de quelque jours ; et lorsqu'il se rendit ensuite à la Ville, ce fut secrètement : Pour tout le monde, il était encore à la campagne.... Mais laissons ce Scélérat, en proie aux craintes et aux remords, méditer de nouveaus crimes pour couvrir les anciens, et retournons à l'aimable et touchante Florangis.

Non loin de ce bourg fameus, où la belle d'Estrées reçut dans ses bras le plus libertin et le dernier des Henris, le jeune Satinbourg, ayant en croupe la délicate Fanchète, fut contraint de mettre pied-à-terre. L'aimable Fille, accâblée de fatigue ne pouvait plus la suporter; elle était prête à s'évanouir. Il était

muni de quelques rafraîchissemens: il les offrit à la Souveraine de son âme. —Belle Florangis, lui disait-il, c'est une main amie qui vous présente ce mêts: respirez enfin: vous êtes avec un Homme qui vous adore, mais dans quî le respect égale l'amour [45]; qui, prêt à vous immoler sa vie même, ne veut d'autre prix en vous servant, que le plaisir de vous être utile, et la certitude de vous voir heureuse! —Monsieur, lui répondit Fanchète, vous venez de me le prouver-.

Le jour començait alors à devenir grand: l'aimable Florangis achevait à peine ces mots, qui firent briller la joie sur le visage de Satinbourg, qu'ils aperçurent une Troupe qui venait droit à eux. Bientôt ils reconnurent le Comte d'Autichamp. Satinbourg ressentit un mouvement de crainte : Fanchète frissonna: mais dans le moment, Agathe et la Gouvernante s'étant montrées, ils se rassurèrent, et se levèrent même pour aler au devant d'elles. La jeune Agathe se précipita de la voiture, et courut à son Amie; la vieille Néné la suivit. Toutes-trois s'embrassèrent

avec transport : mais la Gouvernante inondait Fanchète de ses larmes, en lui disant à-demi-bas : — Pourquoi ne vous ai-je pas rencontrée plus loin! Échapez-vous, dès que vous le pourrez-! Satinbourg regardait tout-cela d'un air de satisfaction ; et le Comte d'Autichamp songeait à la promesse de la Bonne.

La vue de Fanchète rendait les desirs de ce Dernier plus ardens : sous les habits, dont Apatéon l'avait parée, les charmes de l'Orfeline avaient un nouvel éclat ; son air d'abatement et sa douce langueur, la rendaient mille-fois plus piquante : son pied était chaussé d'un joli soulier blanc brodé en argent ; *Vénus* et les *Grâces* eussent envié ce soulier mignon : les yeus ardens du Comte se fixaient sur le pied charmant, toujours la première cause des conquêtes, des malheurs et de la délivrance de la belle Florangis : les retards l'impatientaient ; il pressa le départ, et fit mettre seules dans une chaise l'Objet de ses criminels desirs, et la Bonne : en y plaçant cette Dernière, il lui signifia, qu'il falait se disposer à tenir sa parole. La jeune Agathe et Satin-

bourg occupèrent l'autre voiture. Le Comte, sur un superbe coursier, caracolait autour de sa Conquête. Tout le reste du cortège était à-cheval: l'on partit, et lorsqu'on eut marché quelque tems, l'on s'aperçut que le Comte quittait la route de Paris.

=Hélas! c'en est fait, disait la Gouvernante en elle-même; nous n'échaperons pas de ce dernier péril, où j'ai moi-même précipité Fanchète-. Et les yeus remplis de larmes, elle alait comencer l'explication du terrible mystère, lorsque Satinbourg s'écria d'une voix forte: =Comte, où nous conduisez-vous? n'êtes-vous aussi vous-même qu'un vil ravisseur!... Ecoutez-moi: Mademoiselle Florangis mériterait une courone, si la vertu et la beauté la donnaient: Je conviendrais que votre rang vous élève audessus de moi, si vous aviéz des mœurs. Parlez? l'aimez-vous? prétendez-vous à sa possession par une voie légitime?... son bonheur m'est plus chèr que le mien... et je vous la cède... Mais si... vous m'entendez... il faut avant d'aler plusloin, m'arracher la la vie....- D'Autichamp ne put commander à sa colère: il descendit de cheval;

cheval; les deux rivaus s'avancèrent l'Un sur l'Autre : le Comte retint ses Gens, qui voulaient accâbler Satinbourg. —Laissez, leur dit-il, et ne me deshonorez pas en voulant me servir : mon bras suffit-. Tremblantes, éperdues, Fanchète, sa Bonne, et la jeune Agathe se jetèrent entre les Combatans. Le Comte n'écoutait rien, il alait percer Satinbourg, qu'Agathe retenait dans ses bras, lorsque des Inconnus parurent. L'Un d'eux, qu'une barbe affreuse et ses cheveus en desordre rendaient méconnaissable, s'écria : --Arrête !.... Ah ! c'est toi perfide ! c'est donc toi ! tremble-! Le terrible Inconnu se jeta sur D'Autichamp, et tous deux commencèrent à se charger avec furie. Les Gens de l'Inconnu mirent en-fuite Ceux du Comte; les Dames remontèrent dans leur voiture : et Satinbourg, voyant que son Libérateur avait le dessus, reprit à la hâte, à la prière de Fanchéte ellemême, le chemin de Paris.... Hélas ! elle fuyait.... qui l'eût pu craire !.... Celui qu'elle adorait. La belle Flórangis s'éloignait, sans le savoir, de son chèr De-Lussanville !

CHAPITRE XXXVIII.

Le Calme suit la Tempête.

AGATHE et Fanchète furent reçues de la Marchande avec des transports inexprimables : la Gouvernante ne se sentait pas d'aise ; mais elle pestait contre les usages et les lois, qui ne lui permettaient pas de conduire sur-le-champ à l'autel Fanchète et Sâtinbourg. —Ne faites plus la renchérie, ma chère Fille, disait-elle à la Première ; vos retards ont manqué de nous perdre tous-. L'aimable Florangis regardait Agathe en souriant, et semblait lui dire : —Ne crains rien-. Et la bonne Néné prit ce sourire pour un consentement. Après qu'on se fut caressé, fêté, la Marchande fit observer que le témoignage de deux Jeunes-filles ne suffirait pas pour démasquer Apatéon ; que ce moyen les déshonorerait plutôt elles-mêmes, dans un pays, où les Hommes *dorés* ont toujours raison. (Elle pouvait ajouter, *et les jolies Femmes* : mais peut-être

savait-elle qu'une jeune Beauté, pour rétablir sa réputation d'une manière éclatante, et prouver sa vertu, doit comencer par la perdre plusieurs-fois avec les Rapporteurs, avec les Conseillers, le Lieutenant-de-Police et même quelquefois avec l'Exempt; quoiqu'il en soit, elle ne dit rien des Femmes). Elle parla de la visite de l'Inconu, qui s'était informé de Fanchète, communiqua ses craintes à la Gouvernante, et conclut à ce que la jeune Florangis alât secrètement dans un Couvent, qui ne serait connu que de sa Bonne, et dont elle ne sortirait que le jour de son mariage avec Satinbourg. Rien n'était plus sâge, et pour éviter de nouveaus revers, on exécuta cette resolution sur-le-champ: la jeune Agathe pria sa Maman de ne la point séparer de Fanchète; toutes-deux furent conduites aux Bernardines de la *rue Vaugirard* par la Marchande, la Gouvernante et Satintinbourg, qui prescrivirent la conduite qu'on devait tenir à l'égard de Ceux qui demanderaient à parler aux jolies Recluses.

Dès que les deux Amies furent seules, elles se racontèrent mutuellement

ce qui leur était arrivé depuis leur séparation. A la peinture que la jeune Agathe fit de son desespoir, lors de l'accident qui les avait séparées, l'aimable Florangis ne put retenir ses larmes. Ensuite la Fille de la Marchande parla de l'attentat du perfide Apatéon, et lui dit comment, lorsque, sans forces, sans mouvement et presque sans vie, elle alait devenir la victime de sa brutalité, le Comte, la Gouvernante et leurs Gens étaient venus à son secours. Mais elle ne lui dit pas que ce secours était un nouveau péril; Néné, qui avait eu le temps de la réflexion, s'était réservé ce fatal secret. Fanchète, à son tour, fit son récit : —Lorsque le balcon s'écroula, ma chère, dit-elle à Agathe, la frayeur me fit évanouir : je revins entre les bras de Ceux qui me portaient. Apatéon les précédait. Je refermai les yeus, et me doutai de quelque supercherie de la part de ce Monstre. On me mit sur un lit de repos : tout le monde sortit; lui-seul resta auprès de moi... Ma chère Petite... cet abominable Homme, plus méchant encore que je ne l'aurais pensé, me croyant hors d'état de me défen-

dre........ J'eus bientôt recouvré mon courage, et me saisissant du couteau-de-chasse d'Apatéon, je le menaçai de le plonger dans son indigne cœur, s'il ôsait m'aborder. Il me laissa. Je passai le reste du jour et toute la nuit dans la plus vive douleur. Le matin accâblée, dans un état qui tenait plus à la mort qu'à la vie, je sentis mes yeus s'apesantir; je m'endormis. Lorsque je m'éveillai, il était un heure après midi : je trouvai que l'on m'avait ôté l'un de mes souliers rose, les même que je tenais de M. De-Lussanville : Je frissonai : Qui peut être entré dans ce lieu, me disais-je à-moi-même, si ce n'est Apatéon? L'Infâme aura peut-être profité d'un someil, qui ne me parait pas naturel, pour m'aprocher... Cette réflexion me donna de mortelles inquiétudes, que ma Bonne seule, à quî je les ai confiées, est parvenue à dissiper. Elle m'a dit de-plûs, que ce n'était pas lui, mais le Comte, qui, secondé d'un Domestique gâgné, était entré auprès de moi. Je ne revis plus Apatéon : le Ciel m'inspira la pensée de mettre au-dehors, sur la croisée de ma chambre le soulier rose qui me restait; peu-

sant qu'il pourrait être vu de Quelqu'un de Ceux qui me chercheraient, et leur indiquerait où j'étais retenue : C'est un présent de mon cher Lussanville qui m'a déja sauvée, j'espérais qu'il me serait utile encore. Je ne me trompai pas : au-milieu de la nuit et du tumulte, j'entendis heurter à ma porte. =Mademoiselle, me disait-on, est-ce vous-? Je répondis en me nommant. On ouvrit, et je vis M. Satinbourg, qui me montra ce qui l'avait guidé pour me trouver. Je n'hésitai pas de m'abandonner à la foi de cet estimable Jeune-homme : =Il est dangereus de retourner sur mes pas, me dit-il ; voyons si cette fenêtre peut nous donner une issue--. Je ne sais comment il s'y prit ; mais il eut bientôt ébranlé deux barreaus ; il me fit descendre à l'aide d'un treillage, en me tenant jusqu'à ce que j'eusse trouvé à assurer mon piéd : ensuite il retourna seul par où il était venu, et m'ouvrit la porte du jardin qui donnait sur la campagne ; son cheval l'attendait ; nous partimes. Tu sais le reste, mon aimable Agathe-. Après ce recit, les Deux Amies se caressèrent de-nouveau, comme si cet instant eût été le premier où elles

échapaient au péril; elles bénissaient le Ciel-protecteur, tout en disant mille biens de Satinbourg.

Au sortir du tumulte des enlèvemens, Fanchète transportée tout-d'un-coup dans le calme d'un monastère, crut trouver dans ces maisons une image du bonheur promis aux Élus. —Ma chére Agathe, dit-elle, dès le second jour à sa Campagne, que ce séjour est paisible! ét pourquoi ma Bonne ne m'y plaça-t-elle pas, lorsqu'on m'eut délivrée des mains du Marquis de-Chambonas? La jeune Agathe s'en étonna comme Fanchète.

Sœur Rose, jeune professe de dix-huit ans, au teint de lis, à la tâille élégante, et dont le cœur était encore plus tendre qu'elle n'était belle; sœur Rose avait été chargée, dès le premier jour, par la Mére-supérieure, de tenir compagnie aux deux nouvelles Pensionnaires. Elle entra, comme Fanchète achevait l'exclamation qu'on vient de lire. --Que vous êtes heureuses, ma Sœur, lui dit l'Orfeline! vous voila dans le port! Ce monde corrompu, qui souille, en dépit d'elle, l'Innocence même, n'aura plus de pouvoir sur vous!... Mondieu! ajouta-t-elle,

en regardant Agathe, ma chère Petite, je crais que c'est ici que le Ciel m'apelle ? M. Satinbourg, s'il veut m'en croire, cherchera le bonheur, en s'attachant à toi : et moi, occupée de l'Amant que j'ai perdu, je passerai dans cet asile salutaire, une vie, dont les plus beaus jours ont été trop souvent obscurcis par le nuage du malheur ? ---Non ! s'écria la jeune Agathe, non ! je ne veux plus vous quitter ; vous m'êtes plus chère que tout au monde-... Sœur Rose soupira ; et laisant tomber sur la belle Floraugis et sur son innocente Compagne, un regard de pitié : ---Que je vous trouverais à plaindre, leur dit-elle, si, comme nous, vous étiez dans ce port, qui vous paraît si tranquile, sans en pouvoir sortir ! Jeunes-imprudentes n'alez pas vous laisser séduire ! Nous le crumes ainsi que vous, lorsque n'étant pas encore engagées, tout, à nos yeus, dans les Monastères, se peignait en beau. Cependant, je n'aurais jamais pris le parti de m'y renfermer de moi-même la haîne, l'ambition, une injuste préférence dans une Mère dénaturée, me tinrent lieu de vocation, et.... Mais il est inutile de vous entretenir de mes

infortunes. ---Hélas ! reprit Fanchète! je ne suis donc pas la seule malheureuse ! Ma Sœur, si cela ne vous fesait pas trop de peine; mon aimable Sœur! racontez-nous ce qui fait couler ces larmes que vous répandez ?... Agathe et moi, nous savons compatir aux chagrins d'autrui : faites nous partager les vôtres ? ---Je consens à ce que vous exigez, reprit Sœur Rose. Je viens d'exciter votre curiosité : il est juste de la satisfaire.

CHAPITRE XXXIX.

Nouveaus Personages.

„ On me donne ici le nom de
„ Sœur *Rose* : dans le monde je por-
„ tais celui d'*Adélaïde*. Sans être
„ d'un rang bien relevé, mes Parens
„ étaient riches: ils avaient trois
„ Enfans, un Garson mon aîné, une
„ Sœur ma cadette, et moi. Mon
„ Père partit pour les Indes, que
„ j'etais encore au berceau, et son
„ départ me laissa comme Orfeline.
„ J'avais le malheur de déplaire à
„ Celle qui m'avait donné la vie.

„ En quitant ma Nourice, j'entrai „ dans un Couvent, et n'en sortis „ qu'a quinze ans. Un accident fu- „ neste venait de m'enlever mon „ Père à Pondicheri, où il avait „ fait une grande fortune, et l'amour „ qui causa sa mort, semblait par- „ là donner le signal de tous les „ maux qu'il me préparait. Le ca- „ ractère impérieus de ma Mère avait „ aliéné son Mari dès les premiers „ temps. Elle était jalouse, sans avoir „ d'amour; et ses caprices déraison- „ nables alèrent jusqu'à faire un „ crime à mon Père de la tendresse „ qu'il marquait à une Sœur-unique. „ Elle empoisonna la douceur de cet „ attachement naturel; et sa Belle- „ sœur étant venue à faire mal ses „ mal ses affaires et à déranger les „ nôtres, il n'est sortes d'horreurs „ qu'elle n'ait publiées contr-elle. „ Cette infortunée Tante mourut; „ elle laissa dans la misère son Mari „ et une Fille de mon âge: ma Mère „ eut la méhanceté d'insulter à leur „ malheur, et l'agrava, en reclamant „ contr'eux ce qu'ils nous devaient. „ Mon Oncle suivit sa Femme au „ tombeau, et ma Mère ne prit pas

„ soin de ma Cousine ; j'en ignore
„ le motif, qui ne saurait lui faire
„ honneur. Mais revenons à ce qui
„ regarde mon Père.

„ Comme je l'ai dit, il s'embarqua
„ pour les Indes-Orientales, nous
„ laissant à Paris, ma Mère mon
„ Frère et moi (*Bibi* ne vint au mon-
„ de qu'après son départ). Il n'avait
„ rien à regrèter du coté de l'amour :
„ il avait senti le vide de son cœur,
„ et il voulut le remplir. Fait pour
„ plaire, il ne tarda pas à trouver
„ ce qu'il cherchait. Une jeune Fran-
„ çaise, à laquelle son extrême beauté
„ donnait beaucoup de Soupirans,
„ le captiva ; il expliqua ses senti-
„ mens, et fut payé de retour. Mais
„ cette passion, également criminelle
„ pour tous-deux (puisqu'il s'atta-
„ chait à une Femme engagée avec
„ Un-autre) ne pouvait avoir que
„ des suites funestes... Aimé, préféré,
„ les aparences le trompèrent ; il se
„ crut trahi de Celle qu'il adorait
„ uniquement : il lui écrivit une
„ Lettre de reproches, et proposa un
„ duel à son Rival ; mais aveuglé
„ par la fureur, son pistolet partit
„ en-vain ; et lui, il reçut le coup

„ de son Adversaire dans la poitrine..
„ Sa Maîtresse avertie de ce qui se
„ passait, accourait pour les séparer :
„ il n'était plus temps : mais il la
„ reconnut encore: elle le convain-
„ quit de son innocence; et il ex-
„ pira dans ses bras, en paraissant
„ ne s'occuper que d'elle et de sa
„ douleur. On dit que depuis la fin
„ tragique de son Amant, cette infor-
„ tunée n'a fait que languir (*).

„ A la mort de mon Père, on me
„ rapela dans la maison. Le séjour que
„ j'y fis, fut accompagné de tant de
„ mortifications, que je ne puis me
„ rapeler ce que j'y ai soufert, sans
„ déplorer mon malheur et l'égare-
„ ment d'une Mère injuste. Je vis
„ chérir mon Frère : Je n'en étais
„ pas jalouse; je sentis quel devait
„ être le faible d'une Mère, pour un
„ Fils qui donnait les plus heureuses
„ espérances ! d'ailleurs ce cher Frère
„ adoucissait ce que la préférence
„ pouvait avoir d'odieus, en me

(*) Cette catastrofe d'une avanture réelle, était fausse : la Mère d'Adélaïde l'avait imaginée, pour ôter à sa Fille-ainée tout espoir de secours.

„ marquant une affection et une tendresse, qui ne se sont jamais démenties. Pour ma Sœur, je vous avouerai que je ne me trouvai pas les mêmes sentimens à son égard : elle était ma cadette ; sa figure et son caractère n'avaient rien qui la rendissent recommandable : il n'y avait qu'une prévention aveugle dans ma Mère, qui pût la lui faire préferer à moi. Joignez à cela que se prévalant d'attentions qui devaient nous être également partagées, Bibī me regardait comme une Etrangère dans la maison-paternelle.

„ Telle était ma situation, lorsque ma Mère se lia particulierement avec un Voisin, qui, sous le masque de la dévotion, menait une vie sensuelle et débordée. Ce fut ce Misérable qui mit le comble à mon infortune. J'eus le malheur de ne pas déplaire à M. Apatéon. „ [Fanchète et de la jeune Agathe firent un cri de surprise, au nom de l'Hypocrite. — Le connaîtriez-vous, dit l'aimable Religieuse? —Hélas! oui, répondit Fanchète ; et c'est pour me dérober à ses persécutions que je-suis ici :

mais continuez, ajouta-t-elle, nous vous instruirons, lorsque vous aurez achevé votre Histoire-.

» J'étais jeune, sans expérience, » reprit sœur. Rose : ce Séducteur, » avant que je songeasse à me défier » de ses maximes équivoques, avait » insensiblement subjugué mon esprit, » en m'aveuglant sur mes véritables » devoirs. Dans le même tems, un Ob- » jet digne de moi m'offrit son cœur. » C'était un Jeune-homme aimable, » fils d'un riche Négociant de *Pondi-* » *cheri*, qui l'avait envoyé de bonne- » heure en France, où lui-même comp- » tait se fixer bientôt, si la mort ne l'eût » enlevé. Pour la naissance et la fortu- » ne, ce Parti me convenait : mais l'a- » mour sut encore mieux nous assor- » tir. Il fut introduit chés nous par » mon Frère, dont il était Ami. Quoi- » que je fussse toujours obsédée, soit » par ma Mère, ou par le faus Dévot » qui ne la quittait plus, mon Amant » trouva quelquefois l'occasion de » m'entretenir sans témoin : il m'a- » vait su plaire, il sut me persuader : » dès la seconde entrevue particulière, » il obtint la permission d'informer » ma Mère de sa recherche. Malheu-

» reusement pour nous, il prit le moment où l'hypocrite Apatéon était auprès d'elle. Plusieurs fois ce méchant Homme interrompit mon Amant avec aigreur, et dès qu'il se vit seul avec ma Mère, il eut la bassesse et l'inhumanité de profiter de la haine qu'il avait remarqué qu'elle avait pour moi, en lui fesant entendre, que ce Jeune-homme étant riche, et ne dépendant de Personne, c'était une occasion favorable pour établir ma Sœur, dont il exalta les sublimes qualités. L'avis de M. Apatéon parut merveilleus ! mais par son conseil, on se garda bien de me donne la moindre défiance.

» Cependant ce Scélérat, lorsque nous nous trouvions seuls, ne cessait de me faire valoir les peines qu'il disait se donner, pour amener ma Mère à consentir à mon mariage avec le jeune *Valincourt* (c'est le nom de mon Amant). Il me nommait sa chère Fille, me pressait dans ses bras. Moi, qui le croyais mon protecteur, et mon Ami, et qui d'ailleurs n'entendais pas finesse à tout cela, je ne resistai que faiblement. Bien loin d'être touchée de

» mon innocence, il ne vit que la
» facilité d'en triompher : Il ne s'oc-
» cupa plus que du soin de faire
» naître bientôt une occasion favo-
» rable à son dessein.

» Ma Mère était trop impatiente
» pour suivre à-la-lettre les conseils
» d'Apatéon : elle goûta si fort l'avis
» qu'il lui avait donné, d'offrir la
» main de sa chère Fille à M. Va-
» lincourt, aulieu de la mienne, et
» d'user d'un stratagème qui l'en-
» gageât de-manière à ne pouvoir
» reculer, qu'elle ne crut pas de-
» voir suivre tous les biais et tous
» les retards qu'il lui prescrivait.
» Elle voulut tout-d'un-coup brus-
» quer l'avanture. Un matin, ayant
» su que mon Amant venait de
» paraître, elle le fit introduire dans
» son apartement, après avoir fait
» dire à ma Sœur de se parer, et de
» venir auprès d'elle. Bibi (c'est ainsi
„ qu'elle apelait sa chère Fille),
„ quoique nonchalante et sans goût
„ ne fut qu'un moment à sa toilette,
„ parce que je m'avisai de lui aider;
„ et elle en sortit assés brillante pour
„ me donner de la jalousie, si ses
„ motifs m'avaient été connus. Ce-
„ pendant

„ pendant ma Mère fesait à Valincourt les plus tendres caresses.
» Elle le pressaitcontre sa poitrine;elle
„ s'était entredécouvert le sein,etfesait
» en sorte qu'il y apuyât ses lèvres... Il
„ ne savait ce qu'il devait penser, et peu s'en falut qu'il ne
„ crût avoir tourné la tête à
„ Celle qu'il se proposait de nommer
„ sa Mère. Il fut bientôt détrompé,
„ lorsqu'il l'entendit l'apeler son
„ chèr Fils. Ce nom si doux, et
„ qu'ils desirait si vivement de porter, l'attendrit au point, qu'il laissa couler des larmes de joie. Le
„ bruit de la marche d'une Jeunefille se fit entendre en ce moment.
„ La chambre ne recevait qu'un jour
„ faible [44] : Bibi passa dans la
„ ruelle : --Voila Celle que je te donne,
„ mon chèr Fils, dit ma Mère à
„ Valincourt, en mettant sa main
„ dans celle de Bibi. Mon Amant
„ ne pouvait soupçonner la noire et
„ bizare supercherie qu'on lui fesait
„ il prit ma Sœur pour moi, et baisa
„ mille fois cette main. — Plût-à-dieu,
„ s'écria ma Mère, que ce moment
„ fût celui de la consommation d'une
„ union qui ferait le bonheur de

„ ma Fille, et le mien-!... Ces mots
„ troublerent Valincour..... Il m'ai-
„ mait éperduëment...., Ma Mère
„ (dont le Ciel avait renversé le
„ jugement sans-doute) ma Mère
„ sortit ; et Valincourt fut libre....
» Mon Amant, ivre d'amour et
» de joie, fut pourtant respectueus,
» il s'épuisait en témoignages de re-
» connaissance, lorsqu'une croisée ou-
» verte lui découvrit son erreur. Il
„ resta pétrifié. Sans lui donner le
„ tems de se remettre, ma Mere qui
» rentra lui fit l'éloge du rare trésor
» dont elle pensa qu'il s'était rendu
» maître : elle vanta sa chère Fille,
» auprès de laquelle je n'étais qu'une
» imbécile, une idiote, opiniâtre,
„ coquette, révêche, capricieuse ; qui
„ rendrait un Mari maheureus. Indi-
„ gnement trompé, Valincourt avait
„ la rage dans le cœur. Mais ce qui
„ venait de se passer le rendit cir-
„ conspect ; il eut la prudence de
„ dissimuler. En sortant, il me fit
„ adraitement entendre qu'il alait
„ dans le jardin. Je m'y rendis sans
„ affectation. Ce fut-là qu'il m'ins-
„ truisit, les larmes aux yeus, de tout
„ ce que je pouvais apprendre de

„ cette avanture. Il me promit de „ m'être fidèle jusqu'au tombeau.— „ C'était à vous que je jurais ma foi, „ disait-il, c'est vous qui venez de „ m'être donnée : aulieu de me trom- „ per, votre Mère et votre Sœur se „ trompent cruellement elles-mêmes-. „ Je pleurai avec lui : car, con- „ naissant la haine de ma Mère, je „ prévis une foule de persécutions. Va- „ lincourt me rassurait, et pour me „ garantir des mauvais traitemens „ que je redoutais, il consentit à „ feindre quelques complaisances „ pour ma Sœur, en attendant qu'il „ pût me découvrir un projet, duquel „ dépendait notre félicité.

» Avant que de m'instruire, Valin- » court voulut tâcher de faire oublier » ce qui s'était passé dans l'apparte- » ment de ma Mère, en marquant » de jour-en-jour plus d'indifférence » pour Bibi. Il crut y être parvenu, » et ce fût alors que, par un billet, » qu'il me rendit lui-même, il me » mit au-fait. Je frisonnai d'horreur, » et j'éprouvai tout ce que la jalousie » a de plus déchirant. Ma Mere m'en » parut plus injuste; ma Sœur m'en de- „ vint plus odieuse. Mon Amant lisait

„ dans mes yeus tout ce qui se passait,
„ au fond de mon cœur : mais nous
„ n'étions jamais seuls ; il ne pouvait
„ m'entretenir. Le hazard nous favo-
„ risa. Dans un moment ou je m'é-
„ tais approchée d'une croisée, il me
„ joignit. —Mademoiselle, me dit-il,
„ si vous le vouliez, je serais votre
„ Épous-... Il alait s'éloigner après
„ ce peu de mots : mais s'aperce-
„ vant que ma Mère venait de passer
„ dans son cabinet avec M. Apatéon,
„ et que ma Sœur s'amusait à voir
„ jouer sa petite chienne..., il conti-
„ nua : — Il ne s'agit que d'un peu de
„ resolution, et de beaucoup d'amour.
„ Le Gouverneur qui remplace ici
„ mon Père, aprouve ma passion ; il
„ a pour vous les mêmes yeus que moi:
„ de-concert, nous avons arrangé
„ qu'il s'opposerait à mon mariage
„ avec Bibi : votre Mère, à laquelle
„ j'ai fait part des dispositions du
„ du sage Vieillard, espérait de l'y
„ contraindre, parce que vous savez :
„ elle ne saurait plus y conter ; elle
„ est inconsolable de ce qui ferait la
„ joie d'un autre Mère, et je suis sûr
„ qu'il ne tiendrait quà moi de me
„ mettre encore dans le même cas.

„ Trompons-les à notre tour. Vous
„ sentez-vous assés d'amour pour cela ?
„ —Pour de l'amour lui répondis-je ,
„ vous connoissez mes sentimens en-
„ vers vous : il n'en est pas de même de
„ la resolution ; j'en ai peu : ma Mère
„ me fait trembler. — Il ne répliqua
„ rien, parceque ma Sœur nous aborda.
» Le lendemain , il revint de
» très bonne heure : il pénétra jus-
» qu'à la chambre que j'occupais avec
» Bibi , sans être remarqué. J'étais
» déja levée. Mon aimable Adélaïde,
» me dit-il fort-bas , de crainte d'é-
» veiller ma Sœur ; venez recevoir ma
» foi dans les bras de votre Mère :
» ne craignez rien, j'ai tout disposé—...
» Et sans me donner le temps de lui
» répondre , il s'éloigna. Mon cœur
» palpitait : je ne savais à quoi me
» décider ; mais enfin l'amour l'em-
» porta sur ma timidité. J'entrai dans
» l'apartement de ma Mère : il y
» règnait une obscurité parfaite , et
» nous y fumes seuls... V lincourt
» vint à moi... Apatéon m'avait sou-
» vent répété, qu'on ne doit rien refu-
» ser à qui nous aime véritablement ,
» et j'étais bien sûre que Valincourt
» m'aimait de la sorte. . . . .

» Il se mit à mes genoux : — Adorable
» Bibi, me disait-il, je suis le plus
» heureus de tous les hommes ; un
» obstacle insurmontable va me sé-
» parer de votre Sœur, en-même-
» temps que la double chaîne du
» plaisir et de l'amour, doit m'atta-
» cher à vous pour jamais--! Je ne
» comprenais pas trop ce que cela
» voulait dire ; mais enfin il me jurait
» tout-bas de m'épouser bientôt, et
» j'étais contente.

» Je le quittai. En rentrant, je
» trouvai ma Sœur qui s'éveillait :
» elle regarda l'heure, s'habilla légè-
» rement fort à la hâte, et se rendit
» aussitôt dans l'apartement de ma
» Mère, où mon Amant était encore.
» Je la vis entrer, et j'en fus peinée,
„ sans que je pusse m'en dire la
„ raison à moi-même. Mais Valin-
„ court fit évanouir mon inquiétude,
„ en sortant presque sur-le-champ.

„ Jugez quelle dut être la surprise
„ de ma Mère, lorsque sa Fille ché-
„ rie lui aprit, qu'elle n'avait point
„ eu de conversation particulière avec
„ Valincourt ! Il ne lui fut pas diffi-
„ cile de s'apercevoir que mon Amant
„ les avait jouées toutes-deux, et

„ que j'étais de moitié dans la trom-
„ perie qu'il venait de leur faire.
„ Ma Mère jura de me punir, et de
„ se venger de Valincourt. Elle me
„ fit apeler, m'accâbla de reproches;
„ et par une indignité que vous au-
„ rez peine à craire, elle ordonna à
„ sa Femme-de-chambre de me lier...
„ Je tais le reste.... Elle devint
„ comme une furie; elle me meur-
„ trit de coups, et m'aurait tuée, si
„ sa Domestique, touchée de com-
„ passion, ne m'avait arrachée de
„ ses mains.

„ Je fus enfermée dans une chambre,
„ dont on ferma les volets, desorte que
„ je me trouvai entierement privée de
„ la lumière. J'y passai huit jours,
„ sans voir personne que la Femme-
„ de-chambre chargée de m'apporter
„ du pain et de l'eau. Ce fut au-bout
„ de cet intervale, qu'il m'arri-
„ va la double catastrofe qui a fait
„ le malheur de ma vie.

„ J'étais tranquile le neuviéme jour,
„ autant qu'on pouvait l'être dans ma
„ situation, lorsque j'entendis quel-
„ que bruit à côté de moi. Je fus
„ d'autant plus effrayée, que je crus
„ que c'était ma Mère qui venait

„ pour me maltraiter. — Rassurez-
„ vous (me dit-on fort bas, en cher-
„ chant à me saisir) c'est Valincourt ;
„ je viens pour vous délivrer-. Je
„ crus tendre la main à ce chèr Amant.
„ Au-même instant la porte s'ouvrit,
„ ainsi que les volets, et je me vis
„ presque dans les bras de notre La-
„ quais, en présence de Valincourt,
„ de ma Mère et de ma Sœur.
„ — Vous voyez (dit mon indigne
„ Marâtre)! — Adelaïde ! vous ! vous !
„ (s'écria Valincourt en fureur.) Et
„ sans vouloir m'écouter, il sortit,
„ en poussant devant lui le Laquais,
„ qu'il aurait poignardé, si ma Mère
„ ne l'en eût empêché. On me laissa
„ seule, mais je jouis de la lumière ;
„ on fut même moins exact à obser-
„ ver la Femme-de-chambre lorsqu'el-
„ le m'aportait à manger, de-sorte
„ que cette pauvre Fille trouva moyen
„ d'adoucir l'abstinence qu'on me fai-
„ sait faire, en prenant secrètement
„ à la cuisine tantôt un potage, ou
„ des fruits, tantôt en se privant de
„ la moitié de ce qui était pour elle.
„ Cependant ma captivité ne finis-
„ sait pas. Un jour que ma Mère et
„ Bibi étaient sorties, je vis avec
surprise

„ surprise entrer M. Apatéon dans ma
„ chambre. J'avais du respect pour
„ lui : je lui sus bon gré de son sou-
„ venir, et de ce qu'il venait m'aider
„ à supporter mes peines. — Votre
„ Mère et votre Sœur sont loin d'ici
„ (me dit-il) : c'est la huit ou dixième
„ course que je leur cause, et la
„ première dont j'aie voulu profiter,
„ pour ne leur faire naitre aucune
„ défiance. Nous alons causer ensem-
„ ble, et nous entretenir en liberté sur
„ les moyens d'assurer votre délivran-
„ ce, et même votre mariage avec M.
„ Valincourt. J'y puis quelque cho-
„ se-. Insensée ! je le remerciais ! Il
„ m'intérompit : — Tout dépend de
„ vous, belle Adelaïde... si je pou-
„ vais compter sur votre docilité...
„ —Ah ! comptez que jamais (inté-
„ rompis-je vivement), jamais je ne
„ cesserai de respecter en vous un se-
„ cond Père--. Il me rendit-compte
„ de ce qu'il feignait d'avoir fait en
„ ma faveur. Je l'ecoutais d'un air
» de reconnaissance, son bras pressa
» ma taille : je souriais à ses caresses
» comme une Fille à celles d'un Père
» chéri. Que j'étais loin d'en conce-
» voir de l'ombrage !.... Le Perfide

» mes Amies, ôsa profaner le titre
» sacré que lui donnais, et fesant suc-
» céder l'emportement à l'adresse, il
» s'efforça de me rendre véritable-
» ment indigne de Valincourt!....

» Je resistai avec courage, et l'Hy-
„ pocrite outré se retira : Une heure
„ après son départ, je reçus le Billet
„ que voici :

» *Puisque l'Infâme qui vous a des-*
» *honorée, est le seul coupable, je vais*
» *vous venger. Mademoiselle Vivez,*
» *chère et malheureuse Victime du*
» *plus odieus des attentats, et n'ou-*
» *bliez jamais* VALINCOURT.

» J'ai su depuis que l'hypocrité
» Apatéon, en me quittant, avait été
» trouver M. Valincourt ; que d'un air
» patelin, il avait feint de vouloir
» me justifier auprès de lui, mais
» en le confirmant dans l'idée que j'é-
» tais souillée.

» Je fus au-desespoir, comme si
« je n'eusse perdu mon Amant que
» de cet instant ; je m'arrachai les
» cheveux, et me meurtris le visage.
» Mes larmes coulaient de mes yeux
» comme de deux fontaines. J'étais
» encore dans cet état affreus, lors-

» qu'Apatéon rentra auprès de moi : » il eut l'impudence de renouveler » les propositions d'entretenir avec » lui un commerce criminel. Je lui » répondis avec toute l'indignation » qu'il méritait. Ce Scélérat alors m'a- » prit que Valincourt avait poignardé » le Laquais, et qu'ayant été arrêté » sur-le-champ, on venait de le jeter » dans un cachot : puis se démasquant » tout-à-fait, il employa la menace » et jura de me perdre. Il n'a que trop ,, bien tenu le serment.

,, Voyant que je lui avais ôté toute ,, espérance de me séduire, il fit en- ,, tendre à ma Mère, que deux Filles ,, diminueraient trop la fortune de ,, son Fils (47), et qu'il serait à- ,, propos d'en faire une Religieuse. ,, Il connaissait ma répugnance pour ,, cet état malheureus ; il ne doutait ,, pas non-plûs que le chois ne tom- ,, bât sur moi. En-effet, ma Mère, ,, aigrie par le malheur de Valincourt, ,, et par ses craintes pour sa chère ,, Fille, (qui pourtant étaient vaines), ,, en parut plus cruelle à mon égard. ,, Elle me signifia sur-le-champ, que ,, je rentrerais au couvent dans huit ,, jours, pour y prendre l'habit. J'em-

„ ployai vainement les prières et » les larmes; elle fut inexorable „ (48). La veille de mon entrée, » Apatéon vint faire de nouvelles » tentatives. — *Vous alez vous rendre* » *malheureuse*, me dit-il: *cependant* » *un mot, et votre sort est changé*.... » *Je puis tout*, continua-t-il (voyant » que je ne répondais rien). *Venez* » *règner sur mon cœur, et nager* » *dans les plaisirs : J'ai la science* » *assés ordinaire de les faire naître*; » *l'art plus difficile de les varier; et* » *le secret bien rare de prévenir le* » *dégout*-. Un silence dédaigneus fut » ma réponse. Il ne se rebuta pas. » Je lui dis alors avec fermeté, en » lui lançant un regard accâblant, » que non-seulement le Couvent, » mais la mort m'inspirerait moins » d'horreur, que l'insuportable pensée » qu'il pouvait disposer de mon » sort.

» J'entrai dans cette maison, mes » jeunes Amies; une année de novi„ ciat et deux de profession s'y sont „ écoulées dans la douleur...... Je „ ne trouvai plus, après m'être en„ gagée, dans ce séjour qui me pa„ raissait autrefois si paisible, que

„ le pénible ennui de mon existance,
„ l'odieuse privation des plaisirs les
„ plus innocens, une triste prison,
„ la desunion parmi les malheureuses
„ Victimes qui la remplissent, les
„ petites intrigues, l'esprit curieus,
„ étrait, remuant, dédaigneus.....
„ Je ne suis pas injuste; je ne fais
„ pas à mes Compagnes un crime
„ de leurs défauts; c'est le vice insé-
„ parable d'un état que réprouve la
„ la raison... O Vous, qui jouissez
» encore du bien que j'ai perdu pour
» toujours, Filles aimables, voyez
» mes regrets, et qu'ils vous rendent
» votre liberté plus précieuse. Croyez-
» en ma fatale expérience; il serait
» trop tard, lorsque vous vous seriez
» instruites par la vôtre (49).....
» Le Ciel punit une Mère injuste:
» j'avais à peine prononcé mes vœus,
» que la petiteverole enleva Bibi. Ma
» Mère avait fait tenter sur moi l'es-
» sai d'une pratique nouvelle, et qui
» par cette raison même doit avoir
» les Sots pour Contradicteurs: l'ef-
» fet répondit aux vues de l'habile
» Praticien qui prenait s[illegible] de moi:
» mais durant quelques jours, l'on me
» crut en danger: c'en fut assés pour

» que ma Mère ne voulût plus entendre parler de faire inoculer ma Sœur. Cette tendresse pusillanime pour Bibi, lui fut fatale, la petite-vérole naturelle l'ayant surprise à l'improviste, deux ans après (50). Ma Mère ne put survivre à cette Idole de son cœur....

„ Il me restait un Frère; son amitié, sa tendresse, de fréquentes visites qu'il me fesait, me consolaient : et depuis quelques semaines je ne le vois plus! Son Gouverneur vint hier : il paraissait avoir quelque grand chagrin. Je tremble que ce Frère chéri ne soit, à son tour, la victime de malheurs, que je redoute, et que je ne connnais pas „!

CHAPITRE XL.

Où l'on ne trouve rien de ce que l'on attend.

FANCHÈTE et sa jolie Compagne remercièrent la jeune Religieuse de ses avis, en promettant d'en profiter : Elles lui firent à leur tour le récit des

nouvelles noirceurs d'Apatéon. Elles lui racontèrent, avec les reticences que la pudeur commandait à de Jeunes-personnes aussi vertueuses, une partie de ce qu'il avait osé contr'elles. *Rose* n'en fut pas surprise; mais son horreur pour Apatéon en redoubla. Elles auraient encore longtemps causé là-dessus : Mais tandis qu'elles s'entretenaient, on vint avertir Fanchète qu'un Jeune-homme et Néné la demandaient au parloir.

—Tout est prêt, ma chère Fille, dit la Gouvernante : Nous avons des consentemens, des dispenses : je me suis dite votre tutrice; on ne connaît pas M. Apatéon; on a seulement parlé de votre Oncle. Venez, je n'aurai pas de repos, que je ne vous voye la Femme de cet aimable Jeune-homme Satinbourg prit la parole :—Je touche à mon bonheur, si vous le voulez, Mademoiselle : daignez l'assurer; j'ose vous en presser pour la premiere-fois... Je serais cependant au desespoir que vous vous contraignissiez ! Belle Florangis ! s'il vous parait plus convenable d'attendre quelques jours encore, je souscris à tout, plutôt que de vous paraître indiscret. Content de vous

voir en sûreté, dans cette maison, le premier de mes desirs est rempli ? — Ma Bonne (dit Fanchète attendrie), je voudrais entretenir un moment M. Satinbourg en-particulier-? Agathe et Néné s'éloignèrent, et se mirent à causer avec Sœur *Rose*. La conversation roûla sur M. Apatéon.

— Quoi ! Madame, vous le connaissez aussi ? (dit la Gouvernante à la jeune Religieuse). Crairiez-vous qu'il a su m'en imposer, jusqu'au moment où Mlle Florangis a demeurés chez lui ? Cet Homme a deux faces qui lui sont également naturelles : Avec les Persones qu'il n'a aucun intérêt à duper, il est constamment honnête, parce qu'alors la vertu est plus avantageuse à ses projets, en ce qu'elle assure sa réputation, sans qu'il fasse aucun sacrifice : La décence et la dévotion sont alors un plaisir pour lui, et il les porte jusqu'au plus minucieux scrupule : Avec les jeunes Persones qu'il veut faire tomber dans ses filets, il se montre d'abord pur, et change ensuite plus imperceptiblement que ne marche l'aiguille d'un cadran. Avant que l'Innocente songe à s'en défier, il a su lui faire trouver blanc, ce que

d'abord elle trouvait noir. Il a l'art de l'aveugler; il l'empêche de s'apercevoir, qu'il s'est fait un changement dans ses idées. Pour moi, qui fus sa dupe de la première façon, parce que mon âge me met dans le cas de ne pas l'être de la seconde, je me disais bien quelquefois, que pour un Dévôt il mangeait des morceaux trop délicats, avait des meubles trop-voluptueux, dormait trop tard, alliait quelquefois la Comédie, à l'Opéra, les parties fines, avec les sermons: Mais lorsque ces pensées m'occupaient à un certain point, je m'efforçais de de les éloigner, en me rappelant, qu'on ne doit pas critiquer légèrement la conduite de ses Supérieurs, parcequ'elle peut avoir des motifs qui la rendent innocente. — Hé a (dit Sœur Rose), il a tenu la première conduite avec vous, et la seconde avec moi! J'ai conçu. lorsqu'il n'en était plus temps, tout ce que vous venez de dire! Auparavant j'étais trop ignorante: Elevée dans un monastère, je ne connaissais le vice et la vertu que de nom. Il lut au fond de mon cœur: il n'y trouva pas même de préjugés à combatre!...

Il profita de cette découverte, pour me débiter une morale.... qu'il me dit être celle de la nature. Un Amant que j'adorais, ne trouva pas, avec moi, les difficultés qui enflâment l'amour!... Apatéon n'en était pas jaloux: peu délicat, il osa me dire, que *peu lui importait qui fît la brêche, pourvu qu'à son tour il entrât dans la place.* Cependant il échoua.... Si j'avais connu ce qu'une Fille doit craindre des attentats des Hommes, mon Amant.... n'aurait pas eu les cruels soupçons... que lui donna ma facilité; l'avanture.... imprudente.. qui nous a séparés, n'eût pas été possible..... Apatéon n'aurait pas osé... —Ils ne me tromperont jamais! (interrompit la jeune Agathe); et j'aurai tiré ce fruit de la méchanceté d'Apatéon, qu'elle m'inspire de la défiance envers tous les Hommes-!

L'entretien de Mlle Florangis et de Satinbourg venait de finir. On observa que ce Dernier était rêveur, pensif, indecis; que ses regards se fixaient sur Agathe; que le teint de Fanchette était animé, mais qu'il règnait enfin sur son visage, une sorte de satisfaction, qui paraissait tempérer

la tristesse dont elle était accablée, depuis la perte de M. De-Lussanville. ---Tout est décidé entre nous, ma Bonne (dit-elle à la Gouvernante): Monsieur vient de me donner la plûs grande preuve que je pusse desirer de son attachement : Demain, nous terminerons-. Néné ne pouvait contenir sa joie : Elle la témoignait à sa jolie Pupile par les expressions les plus tendres, lorsqu'on vint dire à Sœur Rose, que le Gouverneur de son Frère la demandait à un autre parloir.

Tandis qu'elle s'y rendait, Satinbourg, avant de prendre congé de Fanchette et de sa Compagne, leur aprit, qu'il venait d'aquerir le fond de M. Delaunage. En partant, ses yeux s'attachèrent sur la jeune Agathe... Il soupira. La Gouvernante le tira de sa rêverie, en lui disant qu'ils n'avaient pas de temps à perdre: Et tous-deux sortirent-

Dès que Fanchète fut seule avec Agathe, elle lui rendit compte de la conversation secrète qu'elle venait d'avoir avec le jeune Garson-marchand,

CHAPILRE XLI.

Où l'on trouve ce qu'on n'attend pas.

— Jouis du sort que je t'ai préparé, mon aimable Agathe (lui dit-elle), si tu veux diminuer ma douleur! J'ai perdu mon Amant: Que le généreux Jeune-home, qui veut me rendre le bonheur, que je ne puis ni ne veux goûter trouve avec toi, ce qu'il attendait d'une Fille.. qui ne saurait plus aimer!.... Chère Petite! Satinbourg et toi, vous êtes dignes l'Un de l'Autre; tu le rendras heureux par l'amour: Avec moi, il ne le serait pas (51)! Tu seras toi-même heureuse, par ton inclination pour ce vertueux Jeune-homme; car je ne m'aveugle pas sur son mérite: Il en a beaucoup! et je lui rens autant de justice que toi-même: Mais quand il m'offrit ses vœux, j'aimais M- De-Lussanville-.. C'est ainsi que Fanchette débuta, quand elle eut quitté le parloir, et qu'elle fut de retour dans sa chambre avec la jeune Agathe.

—Je vais t'apprendre, ma chère poupone (continua-t-elle, lorsqu'elles se furent assises), ce qui vient de se passer entre M. Satinbourg et moi. Tu sais comme est ma Bonne? Cette Femme estimable m'aime avec excès; elle ne tremble que pour moi, et ne songe pas seulement aux dangers qu'elle court, en me servant. Elle voulait me voir en sureté: Je m'y crois ici: Mais j'ai formé le dessein de me délivrer d'un seul coup, de ses obligeantes, mais ennuyeuses persécutions, et de faire ta félicité. Lorsque je me suis aperçue vous ne pouviez plus nous entendre, j'ai donné à l'entretien que j'avais avec M. Satinbourg, une tournure différente. —Vous voulez que je sois heureuse, Monsieur, je le sais: j'en ai la plus vive reconnaissance; car je desire autant votre bonheur, que vous pouvez souhaiter le mien. Quel moyen pensez-vous, qui soit le plus sûr d'assurer votre bonheur et le mien-?... Il m'a regardée tout interdit. Je l'ai pressé de me répondre? —Vous obtenir pour femme (m'a-t-il dit enfin), vous aimer, vous adorer. ---Monsieur (ai-je repris), vous m'êtes cher; je vous fais cet aveu sincère

avec plaisir. Ce que je vais vous dire, vous paraîtra bizarre; mais je vous proteste d'avance, que l'amitié la plus tendre, une parfaite estime, et tous les sentimens que vous devez souhaiter de ma part me l'ont dicté. Vous vous abuséz, si vous croyéz arriver au bonheur en m'épousant. N'est-il pas vrai que dans votre Femme l'amour seul, mais un amour vif, sans partage, tel que le vôtre enfin, est capable de remplir votre vœu?... Repondéz-moi? ---J'en conviens, Mademoiselle. ---Hé-bien, je puis vous accorder tous les sentimens du cœur, hors cet amour que vous meritéz. Mais je sais une Jeune persone charmante, vertueuse, tendre, qui ne connaît que vous au monde digne de son attachement. Tels sont les sentique vous inspiréz à Mlle Agathe, ma Compagne. Elle m'est bien chère, vous le savéz? Si vous le voulés, vous pouvéz la rendre heureuse; et je vous jure de l'être autant qu'elle, par vous. Une âme aussi généreuse que la vôtre, Monsieur, ne sera pas insensible à ces motifs. Agathe vous aime: Je ne puis jamais avoir d'amour pour persone: Son bonheur et le vôtre me sont aussi

précieux que ma tranquilité même. Voilà tout.... ---Ha! Mademoiselle! qui s'y serait attendu?.... Pouvéz-vous..... ---J'espère de vous bien davantage, (ai-je ajouté); c'est que vous ne parlerez de rien à ma Bonne, que vous ne soyiez le mari d'Agathe; afin de nous épargner à toutes-deux mille petites tracasseries-? Que te dirai-je, ma jeune Amie? Il a fait quelques difficultés: Je les ai combatues: Jai dit que j'exigeais cette marque de son attachement pour moi? J'ai tout obtenu, et M. Satinbourg, en ce moment, instruit Néné de ce projet. Tu ne doutes pas qu'il n'en soit goûté: Elle estime ce Jeune-home; elle sera ravie!... Quel bonheur pour moi, chère Agathe! Je ne formerai plusde voeux, lorsque je te verrai la Compagne chérie de ton Amant, et je pourrai vraiment me dire à moi-même, que je rens ta Mère, un Fils, aulieu de ton Cousin Dolsans-! La jeune Agathe, émue, pénétrée, était pendant ce discours dans les bras de Fanchette. Elle ouvrit sur elle ses yeux chargés de larmes délicieuses: Elle alait lui répondre, lorsque Sœur Rose arriva dans la chambre de Mlle Florangis,

en donnant les signes de la joie la plus vive.

—Mon Frère (leur dit-elle).... ce Frère chéri... —Hé bien? (dit Fanchètte). ---Echappé à mille périls.... Je le verrai, ce soir.....ou demain... Concevez-vous, mes Amies, quelle perte c'était, que celle d'un Frère, l'unique persone au monde qui puisse s'intéresser au sort d'une Infortunée?... On a voulu me cacher le danger, auquel ses jours viennent d'être exposés, tant qu'on n'a pas été sûr de pouvoir l'en délivrer... On avait raison. J'aurais succombé sous ce dernier coup du sort. Aulieu que ne l'apprenant qu'aujourd'hui, tout, jusqu'à ses malheurs, augmente la joie de savoir, qu'il va m'être rendu.... Ha! partagez-la, mes Amies! Mon Frère est digne d'intéresser toutes les Femmes! C'est l'amant le plûs fidèle et le plus tendre. Il joint au grâces de la figure, tous les talens, toutes les vertus! Quel bonheur, pour Celle qu'il aime! C'est pour elle qu'il vient de souffrir; et c'est elle qui sera sa recompense!... Que j'envie un sort si beau! —Et Celle qu'il aime, en est-elle digne? (demanda la jeune Agathe).

the). ---Je ne la connais pas (repondit Sœur Rose) : mais le Gouverneur de mon Frère dit, qu'elle est belle et sage-.

L'office du soir sona. Sœur Rose quitta les deux Amies, qui continuèrent à s'entretenir. ---Je ne sais (dit Fanchette); mais cette jeune Sœur m'intéresse vivement. Je lui trouve des traits.... Je me trompe sans-doute, Une illusion trop chère me montre des ressemblances, qui.... n'existent que dans mon imagination préoccupée !... Parlons de toi, ma Fille? ---Mon Amie (repondit Agathe), recevez l'homage d'un cœur que vous venez de remplir d'un sentiment délicieux !... Je le sens palpiter, avec un trouble... un plaisir... Je m'égare, ma Chère ! mais dans cet écart de ma raison, voyez ma reconnaissance-!

Mais, plus d'un Lecteur me reprochera peut-être ici, que depuis longtemps j'ai perdu-de-vue le Héros de cette histoire. Que le Piéd de Fanchète demeure dans l'inaction, je pourrais dire, que ce n'est pas sa faute, s'il ne fait plus de Conquêtes; cloîtré qu'il est dans un couvent de Nonettes : Mais on verra bientôt que

le cloître et la retraite ne l'empêchent pas de jouer son rôle. Quant à présent, je vais dire un mot du Vieillard Kathegètes, gouverneur de Lussanville, que nous avons laissé à Bayonne, où il attendit en vain, pendant un mois, des nouvelles de son Elève. Il s'ennuya d'un si long silence, et vint à Paris. On se rappele encore, que l'Asiatique a été reçu dans la maison du Marquis de-Chambonas, la même où il s'était proposé de retenir Fanchète, où il s'était battu avec Lussanville. Tout cela ne sera pas inutile, pour entendre le Chapitre suivant.

CHAPITRE XLII.

Qui doit instruire de bien des choses.

—OU SUIS-JE, et quelle voix frape mon oreille? Mes entrâilles en sont encore émues!... Ciel! des cris!... le cliquetis des épées—!.... C'est ainsi qu'un matin fut éveillé l'Asiatique, logé dans la maison du Marquis de-Chambonas.... Il s'élance

hors du lit, et ne sait plus ce qu'il doit penser du Jeune-homme, dont l'accueil flateur l'a séduit!... Il voulut sortir, et s'apercevant qu'il était inutile de le tenter, son trouble en augmenta.... Mais tandis qu'agité de mille pensées, il s'accusait lui-même d'imprudence, son étonnement redoubla encore! Il entendit prononcer distinctement ces mots:

— Redoutez le châtiment que vous méritez, infâmes! Rendez-le moi, ou je ne ménage plus rien! Je n'ai qu'à dire un mot, et vous êtes perdus-!... Après un moment de silence et d'agitation, la même voix continua: =O mon Fils! le Ciel permet que je vous revoye!... Hé! quoi! M Valincourt est avec vous-?

Au nom de ce Jeune-homme, l'Asiatique tressaillit!... Son Ami, celui qui revenait avec lui d'Asie, qui l'accompagnait, lorsqu'ils rencontrèrent Fanchète pour la premiere-fois, c'était M. Valincourt-père. Depuis son arrivée, ce Vieillard n'avait pas vu son Frère, parce que l'Amant d'Adélaïde étant échapé de prison, avait érré sous un nom supposé.... L'Asiatique se hâta de s'habiller...

Mais pendant ce temps là, le Vieillard Kathegètes, après avoir accâblé de reproches le Marquis de-Chambonas et le Comte d'Antichamp (qui toujours avaient agi de-concert) se hâtait d'enmener son Eleve et Valincourt. Or c'était le matin du jour où la Bonne Néné crayait que Fanchète deviendrait la femme de Satinbourg; où ce Jeune-homme devait épouser Agathe ; où Sœur Rose attendait son Frère. Lussanville, dès qu'il fut en liberté, se précipita dans les bras de son Gouverneur, en lui disant : ---Ha ! Monsieur ! qu'est devenue mon adorable Florangis ?... Laissons à leurs remords et le Marquis, et le Comte, ces vils Nobles, dont le premier privilège est l'impunité du crime, et parlons de mon Amante ? =Venez (repondit le Vieillard) : nous en aurons bientôt des nouvelles---!

---Comment-avez-vous pu me découvrir ? (disait en chemin Lussanville à son Instituteur. ---Le Ciel, (reprit le Vieillard), se sert de tous les moyens, pour sauver l'Innocence et punir le Coupable. Lorsque je vous eu long-temps attendu à Bayonne, surpris de ne point recevoir

de vos lettres, je repris la route de Paris. En arrivant, les premiers Objets qui frappèrent ma vue, ce fut, le croiriez-vous!... votre Père lui-même, et celui de M. Valincourt... Comme c'est votre Mère qui m'avait chargé de votre éducation, je ne crus pas devoir me montrer à M. Rosin, que je ne vous eusse retrouvé. Dailleurs, ce nom de *Lussanville*, que vous portez, n'a pu l'instruire de rien de ce qui vous regarde. J'allai chez la Marchande, où demeurait Mlle Fanchète. On m'apprit, en gros, ce qui était arrivé. Je fus étonné! mais je ne crus point votre mort. Je courus aussitôt solliciter les ordres pour faire arrêter votre Rival. Malgré tout son crédit, ils me furent expédiés. Mais tandis que je fesais agir les Amis de votre Famille, on m'apprit votre rencontre avec le Comte d'Autichamp. Je me vis dans un embarras étrange! Qu'étiez-vous devenue?... Durant quelques-jours mes recherches ont été inutiles, et mes inquiétudes se sont accrues.... J'avais toujours des soupçons sur le Marquis, quoique depuis l'enlèvement de Mlle Florangis, le Comte

et lui paraissent brouillés. Mais comme je retournai hier soir à la Ville, je vis qu'on fesait des embellissemens dans une maison voisine de celle du Marquis, la même d'où nous sortons. Je m'en aprochai, puis découvrant un jardin ouvert, et qui me parut agréable, j'y pénétrai. Une solitude absolue règnait partout. Je parvins à des bosquets charmans. Je m'introduisis dans des labyrinthes et des routes-couvertes; endroits délicieux, s'ils n'étaient souillés par la débauche!... J'entendis, dans l'éloignement parler d'un ton animé, Je marchai avec précaution, et lorsque je ne fus plus séparé de Ceux qui s'entretenaient que par une haie de lilas, je détournai quelques branches, et j'aperçus, avec surprise, M. Rosin votre Père, avec deux Inconus.

---Si l'on en peut juger par ce Portrait, et la petitesse de ce Soulier, c'est-elle-même (disait-il). ---Lorsque D'Autichamp montra ce Portrait chez la Baronne de-Viomesnil (interrompit un Jeune-homme), toutes les Femmes dirent, qu'il était d'imagination, et copié sur un des pastels de la rue *de l'Echelle*. Le Comte jurait

qu'il était au-dessous de l'Original, qu'il connaissait. Ce fut bien pis, quand il fit voir la chaussure de cette Jolie-persone! elle avait été mise; elle conservait l'empreinte du plus mignon, du plus souple des Pieds! Ce qui n'empêcha pas les Dames de s'écrier à l'imposture! Le Comte fesait des sermens qui n'étaient pas écoutés. Mais s'étant avisé de dire que la Marquise de Marigni avait le Pied assés petit pour chausser le Soulier qu'il leur présentait, toutes ces Folles changèrent subitement de langage: il ne s'en trouva pas Une, qui ne prétendit pouvoir s'en servir; et pas Une-seule n'osa prendre sur elle de l'essayer... Toutes, jusqu'à la Fille de la maison, jeune Agnès qui n'était sortie du Couvent, que depuis huit jours, s'en defendirent en rougissant.

Jugez de mon étonnement, et de l'espérance que je conçus, mon cher Lussanville, en me rappelant que, lors de notre voyage de Bayonne, vous aviez un jour entre les mains, un Soulier tout-semblable à celui qu'on admirait!... Je redoublai d'attention.

Tandis que le Jeune-home avait parlé, M. Rosin avait examiné curieusement le Portrait et la chaussure mignone.. --Hé: connaît-on bien les Parens de cette Jeune-persone ? (dit il). —La belle Fanchètte (repondit-on), est la nièce d'une Marchande-de-modes --Fanchette! (j'ai cru le voir pâlir). --Oui (reprit le Jeune-home), elle se nome Fanchette, et elle a été élevée par Celle que je vous dis-. l'Inconnu a considéré de-nouveau le Portrait : —Nièce de la Marchande-de-modes ? (a-t-il repris). ---Et c'est Apatéon qui est son Tuteur. ---Qu'entens-je ? Pupile de M. Apatéon ! ---Hâ ! qu'est-elle devenue ? ---Nous le saurons bientôt. Mais nous l'ignorons à présent... Vous y prenez beaucoup d'intérêt ? ---Une jeune-Persone, telle que l'Original de ce Portrait, et dont cette mule (il montre celle qu'il avoit prise à Fanchètte), quitta le Piéd, dans une singulière avanture, serait-elle cette Infortunée... --Mais, oui ! cette mule est à elle.... Vous la vîtes? --Au faubourg Saint-Germain. ---C'est où demeure son Amant, un jeune Langoureux, que nous retenons chez moi, jusqu'à ce que son cœur, ou son cerveau soient guéris.
---Et

---Et quel est votre but? ---De lui souffler sa Maîtresse. D'honneur, c'est-là tout. Il sortira de nos mains, quand il sera temps. ---Mais de quel droit... ---Bon! ce n'est que le Fils d'un Marchand de Pondichéri (52) ---J'entens. ---Sa jolie Maitresse est un peu revêche: Nous la lui rendrons souple, aguerrie... Si pourtant c'était la *vôtre*, on pourrait-... Et il fit entendre, par un geste, ce qu'il voulait dire.

M. Rosin a paru indigné. Il s'est levé, sans repliquer, et s'est retourné vers M. Valincourt-père, qui n'avait pas encore ouvert la bouche. Ils se sont aprochés l'Un de l'Autre, et se sont dit quelques mots, que le Jeune-home n'a pas entendus.

La chaussure de votre Amante, qui avait été entre vos mains, et qui se trouvait dans celles du Jeune-home, me fit comprendre que c'était le Marquis De-Chambonas, et je conjecturai que vous pouviez encore être chéz lui. Je me hâtai de me retirer. M. Rosin, M. Valincourt-père, et le Marquis regâgnèrent la maison de ce Dernier, qui conservait encore l'air de solitude qu'il lui avait donné, lorsqu'il vous eut fait disparaître.

Arrivé à Paris, je me fis escorter, en-vertu des ordres que j'avais obtenus, et sans perdre un moment, je me suis rendu ici. Je vous y ai trouvé: Le reste vous est conu. Mais vous, Monsieur, apprenez-moi par quelle étrange avanture vous avez été retenu chés le Marquis avec le jeune Valincourt? C'est une chose si extraordinaire, qu'elle ressemble au merveilleus des Romans?

—Vous vous rapelez (dit l'Amant de la belle Florangis), que De-Chambonas m'ayant provoqué au combat, je le suivais. En traversant une petite cour, je voulus mettre l'épée à la main. Tout-à-coup je chancelle: un coup de pistolet part, et nous tombons tous-deuxcouverts d'une pluie de sang!.... Parce que nous étions sur une trape, recouverte de gazon, et qu'on voulait persuader que nous étions blessés.... Je fus conduit dans une salle-basse, où l'on distinguait à peine les Objets, à la triste lueur d'une lampe sépulcrale.... Pendant quelques jours, je ne savais ce qu'était devenu De-Chambonas. Enfin, il reparut. —Ton Amante a péri, malheureux! (me dit-il) (53). Un coup-de-poignard

eût été moins cruel ! Je poussai un cri-de-fureur ou de desespoir, auquel le Marquis repondit par un souris amèr. Mais auparavant, (continua-t-il), le Comte d'Autichamp et moi, nous en avons passé notre fantaisie... Vis avec cette assurance. Rien ne peut t'arracher d'ici : Mes précautions sont prises, pour qu'on ne t'y découvre jamais ! — Et la foudre ne t'écrase pas ! (m'écriai-je)? Elle ne renverse pas ces lieux abominables, où tu me retiens, où la vengeance m'est impossible ! De-Chambonas répondit. — Sans ton impuissante rage, et ton divertissant desespoir, je ne serais vengé qu'à-demi. Il me quitta. Une Jeune-fille dressée à tout le manége de la débauche, fut introduite par ses ordres, auprès de moi.

La conduite du Marquis était bizarre : Il s'efforçait de me reduire au desespoir, en m'annonçant des horreurs, la mort de Mlle Florangis ; et cependant ma table était servie avec profusion et délicatesse ; il alait jusqu'à vouloir me procurer ces plaisirs licencieux, si fort de son goût !... La dangereuse Sirêne qu'il avait mise auprès de moi, ne m'en imposa pas !

Je la reconnus pour la Fille-de-modes qui avait trahi Mlle Florangis, et qu'on avait renvoyée. Je lui fis les plus sanglans reproches. Elle ala s'en plaindre. Mais tout ce qui en resulta, c'est qu'ayant vainement épuisé auprès de moi le carquois de ses agaceries, elle fut remplacée par Une autre, plus jeune, plus belle, plus retenue... Dans d'autres circonstances, nouveau *Tom-Johnes*, je n'aurais pas repondu de moi : mais je pleurais une Amante adorée; mon cœur resta fermé aux plus douces amorces de la volupté... Je pris néanmoins du goût à l'entretien de la Jeune-fille, à laquelle j'inspirais les sentimens qu'elle demandait de moi. Mais il faut craindre jusqu'aux dons d'un Ennemi (54)! Cette reflexion me fut utile, pour affermir ma constance.

La passion que j'excitai dans cette âme avilie, lui donna du ressort, et la rendit capable de générosité. Elle me dit un-jour : — Je suis heureuse avec-vous dans cette prison : Mais vous ne l'êtes pas ! ainsi, je consens à me priver de votre présence. Vous alez me devoir votre liberté, des nouvelles de votre Maîtresse, et l'occasion de la

sauver... Elle respire encore. Un certain Apatéon l'a enlevée : le Comte d'Antichamp et le Marquis de-Chambonas la lui doivent arracher : ce soir, elle arrive ici. La maison de cet Apatéon est sur la route de Bourgogne, à quelques lieues de celle-ci. Courez à son secours... Pour toute reconnaissance, un-jour, souvenez-vous... de l'Infortunée, qui vous réunit tous-deux-? J'étais hors de moi pendant ce discours ! J'embrassai la petite Lolote, et dans l'excès de ma gratitude.... Mais sans-doute, je suis excusable..,. Lolote troublée, m'ouvrit, sans perdre de temps, une porte-dérobée. Je me trouvai dans le jardin dont je franchis les murs, pour me rendre à Paris. Je comptais bien vous y rencontrer. Mais vous étiez occupé à me servir ailleurs. Je me fis accompagner de tous les Gens de la maison, et de quelques Homes qu'ils engagèrent à me suivre. J'attendis le Comte d'Antichamp dans un lieu par où nécessairement il devait passer, pour revenir à la petite-maison du Marquis. Nous tinmes ce poste toute la nuit. Le jour devenait grand, et nous comencions à desespérer, lorsque je décou-

vris le Comte d'Autichamp, qui était aux mains avec un Jeune-home. Je pensai que cet Inconnu devait être estimable, puisqu'il se montrait ennemi du Comte. Suivi de mon escorte, je fondis sur le plus méprisable des Homes, après le Marquis. J'avais aperçu ma charmante Maîtresse; mais je voulais la venger, avant que de lui montrer Celui dont elle est adorée. Valincourt était parmi les Gens du Comte, il me reconut, malgré le desordre où j'étais : il vint à moi, et se rangea de notre côté. Le combat s'engagea, la desertion de mon Ami effraya les Ravisseurs, qui abandonèrent lâchement leur Maître. Je mis le pistolet sous la gorge du Comte d'Autichamp : mais je l'épargnai, parceque j'étais le plus fort.

Cependant le Jeune-home que j'avais délivré, et que je reconus pour Satinbourg, s'éloignait avec Fanchette et la Bonne. Le perfide Comte feignant d'être touché de ma générosité, me tendit la main : Valincourt se joignit à lui, èt m'aprit qu'il devait au Comte sa grâce et sa liberté. Il ajouta, que m'ayant reconu, il n'avait pu servir son Libérateur contre le meilleur de ses Amis. Je vis sans défiance

revenir les gens du Comte. Ils étaient en beaucoup plus grand nombre, et le Marquis, que je ne remarquai pas, était parmi eux. Dès qu'ils se furent aprochés, on se jetta sur moi; on saisit Valincourt lui-même, on nous desarma, et nos Gens furent dispersés. Nous fumes tous-deux renfermés dans la prison où j'avais déjà langui.

Je ne trouvai plus l'obligeante Lolote, et tous nos efforts pour nous procurer la liberté, furent inutiles. Cependant mon sort était bien moins affreux que pendant ma première détention. J'étais avec mon Ami; je savais que Mlle Florangis était libre, et qu'elle conaissait leurs desseins: Je me flatai qu'elle pourrait s'en garantir.

Valincourt me fit alors un récit, que je souhaiterais de pouvoir oublier! Il me raconta des malheurs et des crimes.... J'en frémis encore!..., O Fille infortunée!... Et vous, mon Père, en quel état alez-vous retrouver votre triste Famille?

On entrait dans Paris, lorsque Lussanville cessa de parler... Mais tandis qu'il courait chéz la Marchande, pour revoir sa chère Florangis, ou tout

au-moins pour s'informer des lieux qu'elle habitait; que lè Marquis humilié rougissait devant l'Asiatique de l'affront qu'il venait de recevoir, et de la générosité de l'Amant de Fanchette; et que M. Valincourt-père, sans savoir combien il y était intéressé, aplaudissait tout-bas au gouvernement sage, qui protége (disait l'adulation) également la Noblesse et la Roture; retournons au Couvent de Fanchette, où se passent de nouvelles scènes.

CHAPITRE XLIII.

Où le Soulier couleur-de-rose fait un beau rôle.

ZÉLÉE comme elle l'était pour sa Pupile, la bonne Néné souffrit beaucoup de ne pouvoir quitter M. Apatéon qu'à neuf heures. L'émotion de toutes les passions, et surtout la frayeur que causait au dévôt Personnage le retour inatendu de Rosin et de Valincourt, l'avait rendu sérieusement malade: il gardait le lit, et tous les soins de ses autres Do-

mestiques, n'aprochaient pas de ceux que par habitude la Gouvernante prenait de ce vieux Célibataire, il ne pouvait se passer d'elle. Mais dès que Néné fut libre, elle accourut auprès de sa chére Fanchète. Son cœur batait d'avance: Je vais la voir mariée! (se disait-elle tout-bas); ma chère Fille n'aura plus rien à redouter dans les bras d'un Honête-homme! Je vais quitter ce vilain Apatéon, demeurer avec elle: Ce sera moi qui prendrai soin de ses Enfans!... Et déja peut-être son imagination, qui s'échauffait, représentait à la Bonne ces jolis Enfans potelés comme de petits Amours, et bondissant autour d'elle... Elle arrive et sone, au moment où Sœur Rose sortant du cœur, revenait auprès des deux jeunes Pensionaires.

— C'est aujourd'hui, mes bonnes Amies (leur dit en entrant l'aimable Religieuse), que je dois voir mon Frère! Que cet heureux instant tarde, au gré de mes desirs.... Mais je vais vous perdre! (ajouta-t-elle, en contraignant ses larmes).... Je n'ai trouvé que vous, dans cette maison, depuis trois ans, que je puisse aimer: J'y serais morte d'ennui, si mon Frère ne m'était pas

rendu-!... On vint demander Fanchette et sa Compagne, de la part de la Gouvernante. Elles coururent au parloir.

—M. Satinbourg n'est pas encore ici? (s'écria Néné). --Non, ma Bonne. —Non!... Mais vous, comme vous voilà! une robe commune!... des mules (55)!... Hé! ma Fille! de grace! alez donc vous mettre à votre toilette!... Un jour comme aujourd'hui. C'est bien asséz que l'on n'ait pu faire de préparatifs! il faut aumoins profiter de ce qu'on a?.... Voyez Mlle Agathe, comme elle est parée?... Et c'est pour vous-seule, cependant-! Fanchette sourit, et la Bonne ne comprit rien à ce sourire... Heureusement Satinbourg arriva.

Il est bon de prévenir que le matin, le Jeune-marchand était venu, avec sa Mère, chéz celle d'Agathe, et qu'il y avait apris le retour de l'Amant de Fanchette. Dans la conjoncture où il se trouvait, cet événement lui fit un double plaisir. Il cédait Fanchette; mais il alait la voir heureuse: Par Un-autre, à-la-vérité; mais qui la méritait à tous les titres. Joignez à cela, qu'une Amante, dont le cœur

avait prévenu le sien, adoucissait bien le sacrifice !... Il sortit, sans rien dire, afin de précéder Lussanville au Couvent de sa Maîtresse, et d'engager la Bonne et sa Pupile, à partir, avant que cet Amant parût. Son but était de la lui rendre encore plus chère, par la crainte instante où il serait de la perdre, en aprenant qu'elle n'était sortie de-là, que pour aler à l'autel. Satinbourg, après avoir essuyé quelques petits reproches, et reçu beaucoup de caresses de la bonne Gouvernante, pria qu'on le laissât un moment seul avec Mlle Florangis.

=Je dois vous instruire de ce que j'ai fait, Mademoiselle (lui dit-il): Hier, dès que je vous ai eu quittée, l'envie de vous obliger (que de nouveaux motifs viennent de redoubler encore), m'a fait tout mettre en œuvre, pour devenir aujourd'hui l'époux de Mlle Agathe. J'ai été trouver sa Mère; je lui ai fait-part de notre conversation, et j'ai obtenu son aveu. J'ai gagné la mienne-un-peu plus difficilement : Elle vous est attachée: vous devez le jour à sa premiere Amie. Elle avait mis son bonheur à vous nommer sa Fille, et elle n'y renonce,

que pour ne pas vous desobliger vous-même... En quittant ma Mère, j'ai été chez mon Curé : Le Bon-home ne vous a jamais vue, non-plus que Mlle Agathe-. Florangis : Par une petite finesse, que la bonté du motif rend excusable, j'ai fait substituer à votre nom, celui d'*Agathe* (56). Le Notaire, ce matin, a dressé le contrat civil ; il n'y manque plus que la signature de votre Amie : Sortons : rendons-nous chéz sa Mère, pour que l'aimable Epouse que je recois de votre main remplisse cette formalité. Delà, nous irons à l'autel... Je sens, Mademoiselle, dans ce moment mieux que jamais, que vous ne pouviez être à moi : Je vous jure, en-même temps, qu'après vous, il n'est point de Femme qui me puisse être chère, que votre jeune Amie-! Fanchette témoigna sa reconnaissance dans les termes les plus flateurs, que la Bonne entendit ! La belle Florangis ne demanda qu'un moment, et courut avec Agathe, avertir Sœur Rose de leur départ.

La jeune Religieuse, en recevant les adieux d'Agathe, sentit renouveler ses douleurs : Elle ne pouvait quitter les deux Amies, et elle suivit Fan-

chette, qui ala changer de chaussure. La tendre Florangis prit le joli Soulier-couleur-de-rose, présent de son cher Lussanville; il lui semblait que portée par ce bijou, elle était encore plus tendre, plusconstante; et tout enle mettant, elle disait à Rose: —Hélas! ma Sœur! toutes-deux nous perdons cette chère Agathe! car, pour moi, dès aujourd'hui, je dois revenir avec vous-. Sœur Rose, immobile, la regardait, sans lui repondre; ses yeux parcouraient toute sa persone?... ---Ciel! (s'écria-t-elle tout-à-coup), se pourrait-il!... Mademoiselle? souffrez... Oui! je les reconaïs... cette broderie est mon ouvrage... et c'est à mon Frère que je les donnai... Il m'a dit depuis, que c'était... Ma Chère, de quî tenez-vous ce Soulier-?... Fanchette troublée, lui répondit en rougissant. ==De mon Amant... de m. De-Lussan-..... Précipitée dans ses bras, Rose pressait de ses lèvres la bouche mignone de Fanchette, avant que Celle-ci eût achevé de prononcer le nom d'un Homme si cher à toutes-deux. ---Hé! c'est mon Frère! (s'écria Rose)... c'est ton Amant, ma Florangis!... Il vit! il vit pour toi!... Il va paraitre...

t'épouser-!... L'aimable Fanchète, rendue à l'espérance, transportée de joie, nageant dans une mër de délices, respirant-à-peine, leva vers le ciel ses beau ïeus chargés de larmes, et dit —Lussanville! unique et cher objet de la plus vive tendresse! Ha! Dieu!... Non, je ne me plaindrai plus du sort! je vais revoir M. De-Lussanville! je serai trop heureuse! —-Mon Amie! (repondit Agathe), tout le monde va donc être content?

CHAPITRE XLIV.

Scènes frapantes!

QU'ELLES tardent longtemps! (disait la Gouvernante à Satinbourg): voila près d'un grand quart-d'heure!... Enfin, je crois les entendre-... Elle ne se trompait pas.

Cependant Lussanville, son Gouverneur, et Valincourt, étaient chéz la Mère d'Agathe. L'honnête Marchande ne croyait pas aux Revenans; l'on était en plein jour; vingt Jeunes-filles, parées pour la noce, l'entou-

raient : néanmoins, elle fit un cri perçant, à l'aspect de l'ombre de Lussanville.... ---Hé! quoi, Madame, je vous effraie ?... De grâce ! remettez-vous !... Dites-moi... conduisez-moi... sur-le-champ... auprès de Mlle Florangis !... —Hâ ! Monsieur ! est-ce bien vous ?... ---On vous a cru mort (dit le Gouverneur); voilà ce qui cause l'effroi qui vous surprend. ---Hé ! rassurez-vous, Madame ! ce ne sont point mes mânes que vous voyez ! c'est moi... moi-même... qui me meurs d'impatience de revoir Celle... ---Moderez-vous, (reprit M. Kathegètes). ---Hé ! que voulez-vous que je dise, que je fasse ?... Je ne puis... je ne sens rien, que le desir de la revoir (57).... La Marchande, pendant ce dialogue, revint de sa première surprise : mais elle était encore trop émue, pour qu'il lui fût possible de parler. Dans un même moment elle se représentait, et le bonheur d'Agathe, que cet évènement assurait ; et celui de Fanchète, qu'elle aimait presqu'autant que sa Fille; et le panchant de Satinbourg qui cesseroit; et la joie de la bonne Néné ; et mille autres choses. Enfin, il lui fut possible de s'expliquer. ---Made-

moiselle Fanchète n'est pas ici.... —Ciel!... – Attendez-donc... Elle est avec ma Fille dans un Couvent, où toutes-deux n'ont rien à craindre des Financiers, des Libertins, et des Dévots-. Et tout de suite, elle nomma les *Bernardines* du *Précieux-Sang*. Lussanville était hors de lui. —Ma Florangis, ma charmante Amie, répéta-t-il mille-fois... Alons : volons-, Il n'écouta pas la Marchande, qui sans-doute alait lui faire part du mariage de sa Fille, et de tout le reste. Il fesait prendre le chemin du Couvent. —Un-moment! lui dit le Gouverneur : passons dumoins chés vous; pour changer d'habits et de linge, car vous pourriez effrayer tout le monde, et votre Maîtresse elle-même, comme vous venez de faire ici la Mère d'Agathe.

=Mon cher Valincour, disait Lussanville en s'en-alant, admires-tu que mon Amante est dans le Couvent de ma Sœur? Peut-être déja se connaissent-elles: les Belles se recherchent; les âmes tendres aiment à s'épancher l'une dans l'autre : Si nous alions les trouver amies!... Avez-vous travaillé, dit-il à M. Kathégètes, à ce que nous avions projeté dès le moment où j'eus

perdu

perdu ma Mère ? —Oui, Monsieur, et votre sœur sera bientôt libre. —Que dites-vous, interrompit Valincour ?-- O mon chèr, reprit Lussanville, si tu connaissais tout le prix de son cœur! Mais tu le connaîtras ; on te prouvera qu'elle ne fut pas souillée ; que c'était un tour cruel joué pour vous séparer: croi qu'on te le prouvera —... Et l'on arriva au logis de Lussanville. Les deux Amis se mirent à leur toilette; ils en sortirent parés : et l'Amour même leur eût, en ce moment, cédé son bandeau, son arc, ses flèches, et peut-être sa *Psiché*. Un élégant cabriolet les attendait : ils partirent : et dans les rues, pas une Femme qu'ils ne tentassent ; pas un Jeune-homme qui ne leur portât envie ; pas une Jeune-fille qu'ils ne fissent soupirer. Tandis qu'ils volaient au couvent, le bon Kathégètes alait d'un autre côté.

Le Gouverneur sortait à-peine, qu'un Domestique du Financier, premier Ravisseur de Fanchète, l'aborda la larme à l'œil. --Voila dix fois que je viens, lui dit-il, sans vous trouver: et jamais rien ne fut si pressé que ma triste commission--. On verra bientôt ce que c'était.

Fanchète, Agathe et Rose étaient prêtes à se quitter : les deux jeunes Pensionnaires embrassèrent la Religieuse, et sortirent, sans achever de l'instruire de ce qui alait se passer : mais la Supérieure pensait qu'on alait marier Fanchète. En les voyant reparaître, la Bonne ne sut que dire, de ce que sa Pupile avait les mêmes habits, que lorsqu'elle l'avait quittée. ---Enfin, vous le voulez ainsi, ma chère Fille, lui dit-elle : c'est peu de chose : le mariage n'en sera pas moins bon-. Fanchète, dans ce moment, s'attendrit jusqu'aux larmes ; elle se jeta dans les bras de sa Bonne et la caressa tendrement ; elle voulait lui parler et l'instruire ; mais Néné ne pouvait souffrir de retardemens : elle remit sa Pupile à Satinbourg, monta dans une autre voiture : ---Partons-! s'écria-t-elle. Et l'on partit.

Déja l'on était au piéd des autels, et le Ministre commençait la cérémonie : Satinbourg et la jeune Agathe s'étaient aprochés l'un de l'autre ; et Fanchéte se tenait à-côté de son Amie. ---Miséricorde ! dit Néné, va-t-il donc en épouser deux--! Après une courte exhortation, le serment qui de Deux ne

fait plus qu'Un, alait se prononcer, lorsquon entendit un grand bruit. Deux Jeunes-gens percent la foule, et l'écartent avec violence: ---Que faites-vous! s'écrie l'Un deux... arrêtez-!... Il se précipite aux genous de Fanchéte, et lui dit: ---Eh quoi! vous avez pu m'oublier-! Tout fut d'abord suspendu. Ensuite il se fit un bourdonnement semblable au murmure des flots de la mer agitée. — Que risque-t-elle, se disoit un Essaim de Filles aimables, en comparant les trois Jeunes-hommes! elle ne peut que bien tomber-? Néné se frotant les yeus, reconnut De-Lussanville: elle courut à lui, et mit la belle Florangis dans ses bras, en s'écriant: ---Et c'était moi qui vous séparais! --Le mal n'est pas si grand que vous le croyez, Madame, dit Satinbourg en souriant: remettez-vous; et voyez jusqu'à la fin-? Il se raprocha du Ministre avec Agathe. --Continuez, Monsieur, lui dit il; tout ceci n'est qu'un mal-entendu--. La cérémonie s'acheva. La Mère de Satinbourg et la Marchande riaient sous cap; quant à la bonne Néné, elle n'y comprit pas davantage, que les Romains aux

oracles des *Sybiles*, les Scandinaves à l'*Edda*; les Turcs à leur *Alcoran*, et nos petits Vieillards politiques de l'Arbre-de-Cracovie, aux affaires-d'Etat.

CHAPITRE XLV.

Qui pouvait mener loin.

Beaucoup de Lecteurs pourraient ne pas se rappeler tout d'un coup. qu'Apatéon était instruit de la part qu'avait eue la Gouvernante à la première évasion de Fanchète, et qu'il avait dissimulé. Depuis qu'il était de retour à Paris, il fesait éclairer toutes ses démarches. Cependant il n'avait encore pu rien découvrir qui eût quelque raport à sa jolie Pupile, si ce n'est le matin où Satinbourg épousait Agathe. Ce jour-là ? Néné s'observa moins ; elle ne prit point de détours, et courut droit au Couvent : mais l'Espion du Dévot ne surprit que le secret de la Bonne : comme elle, il pensa que le jeune Marchand alait devenir le mari de Fanchète : il se

hâta de porter cette nouvelle à son Maître.

Un évènement si peu attendu surprit étrangement Apatéon, et dissipa sa langueur! Il se fit habiller, suivre de ses Gens, accompagner des Satellites qui lui avaient déjà servi pour enlever Fanchète, et se rendit à la Paroisse. Il y arriva comme les Nouveaus épous en sortaient. Sa présence pétrifia Néné: Apatéon fut pétrifié de celle de Valincour et de Lussanville: la vue d'une foule de Gens bien resolus, rangés autour de Fanchète, pétrifia les lâches Satellites. A l'aspect du Monstre humble, furieus et modeste, Valincourt, brûlé de la soif de la vengeance, s'ecria: —Tu ne m'échaperas pas-! En-même-temps il voulut le saisir. Un mauvais carosse et deux bons chevaux sauvèrent Apatéon: Les Satellites et les Domestiques du Tartufe, malheureus piétons, ne couraient pas si vite; ils reçurent en quelques minutes, autant de coups de canne, qu'on en délivre par an à vingt Régimens de Troupes Allemandes.

Enfin le tendre De-Lussanville vit Fanchète en sureté. Ils montèrent dans

la voiture des Nouveaus-épous. Ce fut-là que cet heureus Amant aprit combien il était aimé, et que la constance de sa belle Maîtresse ne s'était pas un instant démentie, même depuis qu'elle avait cru son trépas : Il connut tout ce qu'il devait au généreux Satinbourg, ainsi qu'à la jeune Agathe, dont la vive amitié pour Mlle Florangis avait rendu suportable à cette vertueuse Fille des épreuves bien rigoureuses ! Fanchète, embellie par la présence de ce qu'elle aime, ne fut jamais si séduisante : Lussanville était ivre d'amour et de plaisir ; et tous-deux, oubliant l'Univers, ne sentaient que le bonheur d'ètre réunis, lorsque la Nouvelle-épouse de Satinbourg, qui crayait retourner chés sa Mère, et qui commençait à s'enuier de la longueur du chemin, interrompit leur douce extase, en s'écriant ! —Mais ! nous sommes à la porte de notre Couvent ! --Monsieur dit Fanchéte à Lussanville, vous devez cette visite que je vous fais rendre : c'est l'aimable Adelaïde, votre sœur et mon amie, qui m'a ce matin annoncé la premiere votre retour et mon bonheur. —Ma Sœur !.. vous la connaissez !.. vous vous

aimez!... Eh ! voila ce que je brûlais d'envie qui arrivât, lorsque j'ai su que vous étiez dans son monastere-. L'on entrera au parloir, sœur Rose vint, et l'on n'entendit plus que des cris de surprise et de joie. --Pourquoi, dit Lussanville, Valincour nous a-t-il quittés! Où est-il donc-? A ce nom, si chèr, l'aimable Religieuse poussa un profond soupir, en disant : ---Il respire--!.. ---Hélas ! dit Fanchète quel malheur d'aimer, lorsqu'on est séparé par déternels obstacles-! Lussanville répondit, --Nous saurons peut-être les faire cesser-. Ce discours remit un peu la sensible Rose : ensuite Fanchète la quitta, en lui promettant d'être de retour dans quelques heures.

On se rendit chés la Mere d'Agathe, d'où l'on partit pour l'endrait ou le festin était préparé : Mais à-peine l'on commençait à se livrer à ces divertissemens, que les Grands laissent au Peuple, parce qu'ils rougiraient d'avoir encore quelque chose de commun avec lui, et d'être heureus à sa manière : (car ces fiers Dominateurs du Genre-humain ont bien d'autres amusemens : corrompre les Mères-de-famille ; séduire les Filles et les préci-

piler dans le desordre; tandis que l'on contracte d'un air triste et morne le plus saint, le plus doux des engagemens; qu'on en abolit les solemnités, pour s'en cacher à soi-même, autant qu'il est possible, tous les devoirs, voila nos mœurs!... O Peuple! tu serais perdu, s'ils passaient jusqu'à toi! danse, folâtre dans tes mariages; que tes Jeunes-filles aprennent que c'est à ces fêtes seulement qu'il leur est permis de souffrir que la main d'un Jeune-homme presse leur main délicate... Méprise et le Dévot atrabilaire, caffard, hypocrite, intolérant, jalous; et le Libertin dédaigneus; sois Peuple... Mais, où m'égarai-je?....) Je disais qu'à-peine on commençait à se divertir, quand la fête fut troublée: Dans le moment où Agathe et Satinbourg, Fanchète et Lussanville quittaient la table, et où la Mariée alait danser un menuet, on vit entrer Un de ces Hommes préposés pour faire règner le bon-ordre parmi les Citoyens. Tout le monde se troubla: les Tapageurs de la noce coururent à leurs épées; et leurs Mères, leurs Femmes, leurs Sœurs, leurs Maîtresses se levèrent pour les retenir: Mais

Mais le Nouvel-époux, ainsi que Lussanville, Valincourt alèrent à l'Officier public, et le reçurent avec considération.

CHAPITRE XLVI.

Comme se venge un Tartufe.

—Ne craignez pas qu'on vous manque, Monsieur, dit Lussanville; faites retirer vos Gardes: nous respectons en vous et le Magistrat dont vous tenez votre pouvoir, et le Pouvoir-public, dont il est l'organe: parlez; nous irons avec confiance rendre-compte de notre conduite aux Ministres des lois.

—Vous êtes, Messieurs, reprit l'Homme-*noir*, tels que j'espérais de vous trouver. Le Magistrat fatigué par un certain M. Apatéon, lui fit expédier, il y a quelques années, un ordre pour arrêter un Jeune-homme, qu'il accusa de meurtre, et de *méditer* des *adultères* et des *séductions*, chés d'Honnêtes-gens dont il s'est dit l'ami. Il ajoutait, que ne cherchant que le bien de ce Jeune-homme, il le retien-

drait en chartre privée, jusqu'à ce qu'il eût instruit ses Parens, et pris leurs ordres. Dernièrement, il a sollicité pour faire revenir auprès de lui sa Pupile, que de mauvais conseils, insinuait-il, avaient aliénée. La manière dont tout cela s'est exécuté, a paru mériter quelqu'atension. Aujourd'hui c'est une plainte beaucoup plus grave : la Pièce est singulière ; ces Dames, et vous, Messieurs, voudrez bien en entendre la lectere :

A MONSEIGNEUR, etc.

SUPLIE très-humblement Philotès-Philogynes Théophile-Binigne-Job-Bonaventure-Théodore-Dieudonné-Clément-Simplicien-Boniface-Nicaise-Nicodème-Bon-Gilles-Blaise-Nabuchodonosor APATÉON, bourgeois de Paris, ancien marguiller de sa Paroisse, des Confrèries du Saint Sacrement, du Rosaire,.... etc. etc. etc.

DISANT : Que s'étant par-ci-devant muni de vos ordres, pour ramener dans la droite voie une Fille, pauvre Orfeline, qui lui fut confiée par le Père d'icelle, avant

d'aler rendre compte devant le grand Juge, il aurait effectivement de-nouveau reçu ce petit Serpent dans son sein : Qu'il l'aurait même conduite dans une solitude, distante de quelques lieues de cette Capitale, afin de couper tout-d'un-coup racine, par cette salutaire retraite, aux mauvaises habitudes et fréquentations de la susdite pauvre Orfeline : Qu'il y aurait été durant plusieurs jours avec elle : que par pure bonté et desir de la gâgner à Dieu, il aurait souffert qu'une de ses Compagnes, trop jeunes pour être dangereuse, l'accompagnât dans ladite solitude : Que malgré cette indulgence, et d'autres bontés, capables de toucher le cœur le plus endurci, cette petite Imprudente ayant apparenment trouvé le moyen de faire parvenir de ses nouvelles aux jeunes Libertins, que peut-être elle avait favorisés (ce que la charité chrétienne empeche seule d'assurer) il se serait vu subitement attaquer au-milieu de la nuit, par une troupe de Gens armés, qui non contens d'enfoncer ses portes, piller sa maison, enlever la susdite pauvre Orfeline et

sa jeune compagne, auraient de-plûs si grièvement maltraité lui, susdit Philotès-Philogynès-etc. APATÉON, *qu'il en serait encore retenu dans dans son lit : Que par un effet de la plus noire perfidie et monstrueuse ingratitude, il aurait entendu la susdite pauvre Orfeline, lors de son enlèvement, exciter ses Ravisseurs à l'enmener aussi, lui* APATÉON; *ce qu'il soupçonerait avoir été dit dans l'intension de l'exposer à des suplices cruels, et peut-être de le tuer, s'il n'était retenu par la maxime sainte, qui ordonne de craire le bien, et jamais le mal : Qu'heureusement pour lui, vieillard infirme, homme considéré dans son quartier, et qualifié comme dessus, il se serait trouvé, par-hazard, que monsieur le Comte d'Autichamp, passant auprès de sa maison, et ayant entendu l'horrible tumulte qu'on y fesait, serait entré, dans le dessein de le secourir; mais que ce Seigneur ne se trouvant pas assés fort pour résister à une troupe de Scélérats, il se serait retranché seulement à obtenir, par ses remontrances, qu'on laisserait chés lui le Supliant : Qu'il*

aurait apris qu'à un certaine distance, ledit sieur Comte d'Autichamp ayant rejoint ses Gens, qui l'avaient devancé, il avait entrepris de donnér la chasse aux susdits Ravisseurs; que l'Un d'eux, qu'il ne connait pas, aurait profite du désordre que causait l'attaque, pour faire disparaître la susdite pauvre Orfeline et sa Compagne: Que le meme Comte d'Autichamp s'étant emparé de quelques-uns des Ravisseurs, les aurait fait conduire dans ne maison apartenate à M. le Marquis de-Chambonas, afin de tirer d'eux les lumières nécessaires sur leur forfait, ainsi que le nom de leurs Complices: Que Ceux qui avaient employé ces Gens, ayant apris leur détension, auraient surpris un ordre pour les delivrer, et que par-la le Supliant se serait vu privé des éclaircissemeas qu'il attendait: Que le Supliant commençait à desespérer de jamais rien aprendre de sa dite Pupile, lorsque le matin de cejourd'hui, Dieu qui ne permet pas que le crime triomphe, avait voulu qu'il découvrît que la susdite pauvre Orfeline contractait un mariage clandestin, avec

*un Quidam, à lui Philotes-Philogynes-etc.-*APATÉON, *parfaitement inconnu: Q'étant chargé par le Père de la susdite pauvre Orfeline, de la pourvoir, et le voulant faire par amour de Dieu, comme aussi en mémoire du Défunt son ami, malgré les fréquentes incartades (si ce terme suffit) de la susdite pauvre Orfeline, il se serait, dans son état de faiblesse et de maladie, transporté, pour former l'oposition légale à la célébration, laquelle se serait trouvée parachevée: Que sa présence ayant épouvanté la susdite pauvre Orfeline, elle aurait probablement excité trois Quidam à l'injurier et menacer, à telle outrance, que lui Supliant, ancien marguilier etc., aurait été contraint de chercher son salut dans une prompte fuite.*

De tous lesquels faits le Supliant offre la preuve; vous requérant droit et justice, Monseigneur; et demande que provisoirement la susdite pauvre Orfeline, comme ayant contracté mariage illégalement, et clandestinement à l'égard de son Tuteur, soit conduite ès salutaires Retraites con-

veuables à Celles qui doivent pleurer toute leur vie d'avoir forfait à leur vertu. Et vous ferez bien.

Signé *Philotès-Philogynes-etc-*

Apatéon.

A tant d'hypocrisie, de noirceur et de calomnies, un mélange d'horreur et d'indignation se pengnit sur tous les visages. —Je ne veus point troubler votre joie, continua l'Officier de justice. Dictez-moi seulement vos principaus moyens de défense; je les présenterai au Magistrat, qui déjà s'est fait instruire, et devant lequel il suffira que vous paraissiez demain. C'est vous en dire assés.

Ce fut alors que, malgré Fanchète, Lussanville et Valincour, assés généreux pour avoir formé le dessein de ne jamais reclamer la protection des lois contre les attentats du Marquis de-Chambonas, du Comte d'Autichamp, et de l'indigne Apatéon, firent un detail complet de toutes les indignités dont ces trois Hommes s'étaient rendus coupables. L'Officier souriait en écrivant leurs dépositions. Lorsquils eurent achevé, la bonne Néré voulut aussi dicter à son tour qu'elque chose; mais elle demanda que l'article de-

meurât secret. Elle avait raison ; sa convention avec le Comte d'Autichamp, quoiqu'extorquée, est une tache à son histoire, dont elle aura toujours à rougir. L'Officier montra beaucoup d'étonnement, lorqu'il sut que Mlle Florangis n'était pas celle qui venait de s'unir à Satinbourg, et que c'était M. De-Lussanville qu'elle devait épouser ! il ajouta cette circonstance, et se retira.

Tout le monde continua de se réjouir : Et sur le soir, Fanchète, accompagnée de Lussanville, des Nouveaus-épous, de Valincour lui-même qu'on entraîna, s'en retourna dans son Couvent, où Rose devait attendre impatiemment son Amie.

CHAPITRE XLVII.

Qui sera plaisir.

TOUTE cette aimable Jeunesse était au parloir, lorsque sœur Rose parut. Valincour se tenait derrière les autres. ---Levez ce voile, mon Amie, dit la jeune Agathe : mon Mari et Monsieur

(en montrant Valincourt) sont des frères aussi tendres pour vous, que M. De-Lussanville-. Sœur Rose, qu'on ne nommera plus qu'Adélaïde, crut devoir se prêter aux desirs de la jeune Satinbourg; et le premier Objet qui s'offrit à ses regards, ce fut son Amant. Elle pâlit, et sentant que ses genous se dérobaient sous elle, elle s'assit. Le cœur de Valincourt fut vivement ému : il s'approcha, mais tous-deux interdits, retenus par les motifs les plus puissans, ils n'ôsérent prononcer un seul mot : s'ils s'interrogérent et se répondirent, ce ne fut que par des soupirs. Lussanville les regardait, et pressant dans les siennes les mains de Fanchète, il l'entretenait tout-bas, lorsque le vieillard Kathégètes arriva.

—J'ai d'heureuses nouvelles à vous communiquer, dit-il en prenant à part son Eleve: Le Financier, qui avait un jour enlevé Mlle Fanchète, en retournant hier à la nuit d'un vide-bouteille à-demi lieue de la ville, a été attaqué par un Homme dont il venait de débaucher la Femme: Il a reçu deux coups mortels : On l'a raporté chés lui baigné dans son sang.

A-force de soins, il a recouvré pour

quelques momens la connaissance. Il s'est rapelé ses égaremens, sur-tout ceux dont votre maison a souffert, et il a cru les réparer en lui laissant une partie de ses biens. Mais comme il vous crayait perdu, il a disposé en faveur de votre Sœur; et pour rendre son testament valable, il y a joint un codicile, dont votre Mère l'avait fait dépositaire en mourant, où elle déclare, *que les vœus de sa Fille n'avaient pas été libres*; *qu'elle â toujours eu des remords de l'avoir contrainte*; *qu'elle ne desirait de vivre, que pour réparer son crime, et qu'elle prie les Juges Ecclésiastiques et Séculiers d'avoir égard au témoignage d'une Mourante, qui ne le rendait qu'à la vérité.* On est venu ce matin m'annoncer tout-cela, un instant après que je vous ai eu quitté. Comme on devait juger l'affaire de la cassation des vœus de votre Sœur dans la matinée, j'ai couru chés son Défenseur, à qui j'ai communiqué le codicile. Jamais rien ne pouvait se trouver plus à-propos : votre tendresse pour Mlle Adelaïde, votre desinséressement, que l'Avocat a fait valoir, joint à ce témoignage de votre Mère, ont excité

l'admiration de vos Juges, et les ont attendris : votre Sœur est libre : lisez ; voila le *prononcé* que l'on vient de me remettre-.

Lussanville, quoique ce trait renouvelât ses regrets sur la triste fin de sa Mère, ne pouvait contenir sa joie de voir les liens de sa Sœur brisés : Ainsi lorsqu'on se fut assuré qu'on ne pouvait être entendu de Persone du Monastère, il tint ce discours à Adelaïde. —Chère Sœur, tu sais quels ont toujours été mes sentimens pour toi : ce fut avec un sensible regret que je te vis faire le sacrifice de ta liberté, et t'enchaîner par des sermens que ton cœur n'avouait pas. Mais, que pouvais-je oposer ?... Le Ciel nous a privés de notre Mère : je dois chérir son souvenir, elle m'aima... trop, peut-être, et ne fut pour toi qu'ne marâtre... tu te rapelles que le lendemain du jour où nous l'avons perdue je feignis d'avoir besoin de ta signature : je te priai de mettre ton nom sur plusieurs feuilles de papier blanc. Muni de ces choses nécessaires, mon Gouverneur et moi, nous agîmes en ton nom, avec tant de bonheur et de secret, que nous avons fait casser tes vœus

par un Arrêt authentique, sans que persōne s'en doute encore dans cette Maison (58). —Ciel! quel bonheur! s'écrièrent à-la-fois Fanchète, Agathe et Saintbourg-. Lussanville continua: —Dans cette affaire, je pouvais seul être ta partie; et je n'ai pris que la qualité de témoin en ta faveur: tes blancs-signés son devenus entre mes mains et celles de M. Kathégètes, des Reclamations, des Requêtes aux Supérieurs Ecclesiastiques, et aux Cours souveraines. Tout a réussi, notre Mère elle-même a contribué, dans ses derniers momens, à ta liberté; elle a fait, dans un codicile que M. Kathégètes vient de découvir, l'aveu de la contrainte qu'elle avait exercée. J'ôse entrevoir pour toi une perspective heureuse. Cette Fille charmante, qui veut bien consentir à ma félicité, va rentrer auprès de toi: tout se prépare pour notre union; et le jour que j'épouserai mon Amante, nous ferons signifier l'Arrêt: vous sortirez toutes-deux en-même-temps, et nous serons inséparables-.

Ce ne fut pendant longtemps que des félicitations à Adelaïde, qui cherchait à lire son sort dans les yeus de

Valincourt. Le malheureus Jeune-homme était dans un état pénible, qui ne devait pas finir encore. Il se fesait tard ; on se sépara. Fanchète, au grand regret d'Agathe, rentra dans son Couvent ; et Lussanville, suivi de son Gouverneur et de Valincourt, retourna chés lui ; tandis que les Nouveaus-épous, portés sur les aîles des desirs, alaient goûter les faveurs de l'amour et de l'hymen. Quant à la bonne Néné, elle se garda bien de rentrer chés Apatéon ! ce fut chés la Mère d'Agathe qu'elle se retira, dans la vue d'être plus à-portée de servir sa Pupile.

CHAPITRE XLVIII.

Ou les atrocités retombent sur leurs Auteurs.

LE jour suivant, Lussanville et tous ses Amis se levèrent de grand matin, sans en excepter Satinbourg lui-même. Cet heureus Épous de la jeune Agathe, que l'amour venait d'enivrer de ses plaisirs, ne comprenait rien à la froideur de Valincourt. — Vous êtes surpris, lui dit sa jolie Compagne : mais vous ne savez pas tout : Il crait

qu'Apatéon, et ce Laquais qu'il a puni.. ---Comment! --Mondieu oui! --Serait-il possible! ---Malheureusement! --Si mon Lecteur n'était déja instruit, cette conversation ne serait pas des plus claires : mais c'est ainsi que s'expliquent les Nouvelles-mariées; elles sont laconiques: la matière leur est présente; elles craient que tout le monde doit entendre à-demi-mot.

Bientôt on se rasssembla : on devait aler se présenter devant le Magistrat; on ala prendre Fanchète à son Couvent. On la trouva parée des mains d'Adélaïde. Et jamais elle ne fut si touchante. Ses beaus cheveus, qui recevaient d'une frisure assortissante les plus gracieus contours n'étaient pas déguisés par des poudres rousses: on les voyait tels qu'ils étaient, parsemés de fleurs, retenus par l'ivoire et le diamans, formant de longues tresses, qui recouvraient son chignon : Sur un corset qui pince la taille la plus fine, elle avait une robe, dont le tissu argent et soie, éblouissait la vue, élégament garnie, et de la meilleur Fescuse: Son joli piéd était chaussé d'un soulier rose à talon vert, brodé en or, qu'attachait une boucle

brillante en lacs-d'amour du dernier goût.

---Et d'où Fanchète avait-elle cette parure ? —Lussanville, avant son voyage de Bayone, l'avait commandée, de-concert avec Néné : à son retour tout cela se trouva fait, et dès l'instant qu'il fut libre, il fit porter ces belles choses au Couvent de Fanchète. —Et pourquoi se parait-elle?...—Chèr et curieus Lecteur, les Mémoires où j'ai puisés ne disent rien de ses motifs. Mais, si vous le voulez, je ferai comme les autres Historiens mes Confrères, je vous donnerai mes conjectures pour des réalités : et je vous dirai, Que toutes les Femmes, même les plus honnêtes et les plus sages, étant un-peu coquètes, Fanchète ne voulait paraître devant le Magistrat qu'avec tous ses avantages : *Ou* qu'indignée contre De-Chambonas et D'Autichamp, qui n'avaient jamais eu de vues légitimes, elle voulait montrer qu'ils auraient pu s'honorer d'un si beaus choix : *Ou*, qu'elle se parait pour faire mourir de rage M. Apatéon, qu'elle alait braver : *Ou*, pour faire envier à tout le monde le sort d'un Amant qu'elle adorait : *Ou*....

Chèr Lecteur, imaginez à votre tour des motifs; je vous donne carrière.

On ne pouvait se lasser d'admirer la belle Florangis: Agathe, avec des transports plus vifs, un air plus mignard, plus fin, plus tendre que la vieille, lui donnant mille baisers; Lussanville tressaillit; la bonne Néné balbucia entre ses deuts: *Je me poignarderais à présent, si le Comte...* Lo'n partit. En chemin, Satinbourg disait à l'Amant d'Adélaïde: ---Non, je n'hésiterais pas: vous êtes sûr d'être aimé: la faute n'est rien-moins que prouvée, et d'ailleurs, elle serait involontaire: l'audacieuse entreprise d'un Scélérat doit-elle donc rendre malheureux deux jeunes Amans faits l'un pour l'autre?... Elle est innocente; vous n'en pouvez douter-? Valincourt, sans répondre, baissait les yeus. Mes Lecteurs sauront bientôt le dènoûment de son avanture.

Arrivés chés le Magistrat, Lussanville et Fanchète entrèrent les premiers; Agathe et Satinbourg les suivaient; le Gouverneur et la bonne Néné; la Marchande avec une douzaine de ses Filles; Valincourt, l'air agité, morne, les yeus baissés, la

rougeur

rougeur sur le front terminait la marche. Le Magistrat les reçut avec cette affabilité qui ne doit jamais abandonner ses Pareils. Il avait à-la main l'acte de la veille, redigé par l'Officier-public, et dont il venait d'achever la lecture. Il fit de nouvelles questions à tout le monde, à l'exception de la belle Florangis, à laquelle il n'adressa que des complimens flateurs, sans lui dire un mot de l'affaire que l'on traitait. Malgré lui, ses regards alèrent chercher ce Pièd charmant, que ses conquête avaient rendu célèbre : il sourit. Ensuite, il tint ce discours :

---Vos Adversaires vont paraître : Croyez que sous le gouvernement sage qui nous régit, il est impossible au crime de se cacher longtemps. J'étais parfaitement instruit, avant même que M. Apatéon me présentât sa dernière Requête ; et l'on me rendait un compte exact de toute ses démarches, depuis que la première m'avait fait concevoir quelques soupçons.... Vous, dit-il à Néné, montrez-moi le pouvoir que vous avez du Père de Mademoiselle Florangis-. Et la Bonne le présenta. ---Cet acte auto-

rise, continua-t-il, tout ce que vous avez fait; je loue vos soins. Et vous dit-il à M. Kathégètes, d'où vient que vous ne vous adressates-vous pas à moi, dès la première-fois que votre Élève disparut? les Magistrats sont les pères, et les defenseurs-nés de tous ceux que l'on oprime. ---J'étais absent, répondit le Vieillard. ---Vous, M. De-Lussanville, vous avez commis des imprudences, qui seraient punissables, si vos Adversaires n'avaient toujours été les agresseurs; ou si même vous n'aviez été trop grièvement outragé, pour que vous ayiez pu règler vos démarches suivant les règles de la modération: Desormais, évitez les Méchans: la vertu la plus pure se ternit avec eux, et l'on doit plutôt les fuir, que de les combatre. Pour M Valincourt, son affaire est embrouillée: mais je sais combien les circonstances où il s'est trouvé sont malheureuses. Le Magistrat parla de Dolsans à la Marchande; on vit qu'il n'ignorait absolument rien. Enfin il vint à Fanchète: il aprouva sa conduite en tout: --Vous serez, Mademoiselle, lui dit-il, un modèle pour votre sexe, et tous les

Parens doivent demander au Ciel des Filles qui vous ressemblent, par les grâces extérieures, comme par les vertus.

Ces mots étaient à peine achevés, que l'on annonça le Comte d'Autichamp, le Marquis de-Chambonas, et le *modeste* Apatéon. Leur étonnement ne fut pas médiocre, lorsqu'ils aperçurent, en entrant, la nombreuse Assemblée qui les attendait. Apatéon, voyait, avec confusion, dans chacune des Filles que la Marchande avait amenées, des témoins de la violence qu'il avait faite à la jeune Agathe. Le Magistrat entretint quelque temps en particulier les trois Coupables : on les vit rougir et pâlir tour-à-tour. Mais sur-tout rien n'égalait le comique de la rampante figure d'Apatéon, lorsqu'il vit toutes ses noirceurs dévoîlées, et prêtes à être exposées au grand jour : il avait les mains jointes, le corps panché, le regard éperdu ; il poussait de douloureus soupirs ; levait les yeus au ciel avec l'expression de la rage et du desespoir, les ramenait tristement sur Fanchète ; retenait ses larmes ; repondait en s'inclinant jusqu'à terre le plus benignement qu'il était possible : Mais toutes ses grima-

ces devenaient inutiles; il était démasqué.

Fanchète entendit avec autant de satisfaction que de surprise le Magistrat ordonner au Marquis de-Chambonas, de remettre à Lussanville le portrait, et l'autre présent qu'il avait ravi. Ces choses, montrées imprudenment à M. Rosin, avaient servi à donner des lumières au Magistrat luimême : il le fit entendre à la jeune Florangis, mais sans entrer dans aucun détail. L'étonnement de Fanchête augmenta bien d'avantage, lorsqu'elle entendit ses deux fiërs Ravisseurs la prier de choisir l'Un d'eux, et de recevoir sa main et sa foi. Ils n'avaient pu revoir ce Piéd enchanteur, et tous les attraits de Fanchète, ausquels sa parure donnait un éclat qui les éblouit, sans brûler de nouveaus feus. —Une pauvre Orfeline, leur répondit la Jeune-persone, ne porte pas ses vues si haut, Messieurs-. Et présentantla main à Lussanville: —Voila Celui qui m'a choisie le premier, et que je préfère à tout l'Univers : il m'aime, j'en suis sûre; il m'estime, et sur-tout il est vertueus-. Quaut au pauvre Philotès-Philogynes-Apatéon, il pleuraît à

chaudes larmes. — Qu'exigez - vous d'eux, Mademoiselle, dit le judicieus Magistrat? — Qu'ils m'oublient, Monsieur, répondit Fanchète : Je leur pardonne: puissent-ils changer ; choisir parmi leurs Égales une Compagne aimable, et vivre heureus avec elle ! Pour M. Apatéon, je me rapelerai toujours qu'il fut l'ami de mon Père, et qu'il eut des boutés pour moi. Quel est l'Homme qui peut dire, aubout d'une longue carière, que sa vertu ne s'est jamais démentie! Je me trouve heureuse, puisse-t-il l'être aussi-! Le Magistrat donna de-grandes louanges à des sentimens si généreus, et congédia la belle Florangis, Lussanville et leur Amis, après s'être fait donner encore certaines lumières sur ce qui concernait Valincourt.

CHAPITRE XLIX.

Fanchète recouvre sa mule *verte.*

On se rapelle sans-doute que M. Rosin était chés le Marquis, à-l'instant de la délivrance de Lussanville. A-

peine eut-il parfaitement connu que son Hôte et le Comte fiers de leur crédit et de leur naissance, ne respectaient rien, lorsqu'il s'agissait de satisfaire leurs passions effrénées, qu'il forma le dessein de rompre avec eux: Il vendit la petite-maison que son amitié naissante lui avait fait acquerir dans le voisinage de celle de M. De-Chambonas, et revint à Paris.

Occupé de Fanchète plus fortement que jamais, depuis qu'il avait lieu de soupçonner qu'elle était sa Nièce, desespéré de n'avoir pas retrouvé sa Famille où il l'avait laissée, il songeait avec quelque douceur, que le sort de cette jeune Beauté alait peut-être dépendre de lui, et qu'il ne serait point forcé d'éteindre un amour sans espérance. Telles étaient ses dispositions, lorsqu'il reçut en un même jour, de Pondicheri, la nouvelle impatiemment attendue, que le Gouverneur auprès duquel il avait été injustement accusé de faire un commerce illicite, et d'avoir entretenu avec le Commandant de Madrass une intelligence dangereuse, venait de reconnaitre son innocence, d'écrire en Cour des Lettres qui détruisaient les accusations portées

contre lui, de rétablir son honneur dans la Colonie, et de permettre l'embarquement de toutes ses richesses : de Lorient, l'avis que trois de ses vaisseaux richement chargés étaient entrés dans le port : de son Procureur à Paris, que l'assurance d'un entier paiement, qu'ils n'eussent ôsé demander, lui fesait des amis de tous ses anciens Créanciers. Tant de bonheur aurait été bien plus doux, s'il avait eu, pour le partager, son Fils et sa malheureuse Famille, ou dumoins cette jolie Fanchète, qu'elle fût sa Nièce, ou non : mais il ne laissa pas que de se réjouir beaucoup, avec M. Valincourt, fugitif comme lui, et justifié de-même, de l'heureuse tournure que prenaient leurs affaires.

Les raisons qui lui avaient fait publier sa mort, lors de son arrivée, se cacher de ses anciennes Connaissance, et changer son nom, venaient de cesser : il sortit dès le jour même pour se montrer à Ceux qui s'intéressaient à lui. Sa première visite fut chés M. Delaunage, ce Vieillard voisin du Père de Fanchète ; qui voulait la rendre maîtresse chés lui et la marier ; qui fit des présens qu'on renvoya ;

qui venait de vendre son fond à Satinbourg. La surprise du vieus Marchand fut extrême ! Dans le premier moment, il ne voulait en craire ni ses yeus, ni son Ami, Enfin convaincu qu'il voyait M. Rosin, il l'embrassa tendrement. --Votre Nièce a dû montrer bien de la joie de votre retour ? ---Ma Nièce ? pourriez-vous m'en donner des nouvelles ? ---Vous ne l'avez pas encore vue ! ---Et ne sais où la prendre. ---Ah ! quel plaisir pour tous-deux ! c'est une merveille que votre Nièce, une Fille... Si le jeune Satinbourg était ici... Il ne tarit pas sur son éloge ! Demain... ---Et si vous voulez m'obliger, que ce soit dès aujourd'hui ? ---Ainsi que vous, je ne sais plus où la prendre : on parle d'un Couvent... Satinbourg dira tout cela, et nous ne pouvons le voir que demain. Mais votre Nièce va vous offrir l'image vivante de votre Sœur, lorsque, dans son printemps, ses grâces, son éblouissante beauté lui soumettaient tout les cœurs. —Vous éloignez le moment de la voir, et vous augmentez l'envie que j'en ai ! Elle est, dites-vous, belle comme sa Mère ? —Je crais qu'elle la passe. ---Mais, dit Rosin, vous ne me parlez ni de
ma

ma Femme, ni de mes Enfans! --Laissons-là ce chapitre. ---Comment-donc! ---On ne vous instruira que trop-tôt là-dessus. —Mondieu, mon Ami, vous me faites trembler! s'il y a quelque malheur, de-grâce ne différez pas à m'en instruire? ---Votre Femme est morte. ---Je vous avoue qu'on me l'avait mandé; mais crairiez-vous qu'on joignit à cette nouvelle la plus affreuse des calomnies. ---Votre Fille est Religieuse. ---Et mon Fils? ---Il est perdu. ---Perdu! par ses mœurs, ou-bien.... ---Non, perdu; son Gouverneur n'a pu le retrouver: Père et mari infortuné! vous ne revoyez votre Patrie, que pour y devenir en quelque sorte témoin du malheur des vôtres! ---Vous me feriez entendre que ce qu'on m'a mandé au sujet de ma Femme était vrai? ---C'est-elle qui a forcé votre Fille à se faire Religieuse: elle avait donné toute sa tendresse à une Cadète.... ---Une Cadète! je n'ai qu'une Fille. ---Oui; mais votre Femme en avait deux: un certain Apatéon, qui fréquentait chés vous, pourrait vous instruire à ce sujet mieux que persone. Vous aviez changé de nom; votre Femme en changea aussi, et se fit

apeler Madame De-Lussanville. ---De-Lussanville ! et mon Fils.... portait ce nom-là ! Ciel ! et c'est lui que nous avons vu le lendemain de notre arrivée, M. Valincourt et moi ! ---Votre Fils est honnête-homme, on m'en a dit du bien, et quoique je ne le connaisse que par autrui, les sentimens n'étant point partagés sur son compte, je suis sûr que vous en seriez content, si... ---Si ? ---Si vous le retrouviez. Votre Femme quelle qu'ait été sa conduite, n'a point dissipé les fonds que vous lui avez fait passer; aucontraire, elle a plutôt amassé. Elle adorait son Fils, et lui cachait ses écarts. Demain, je vous donnerai des nouvelles de votre Nièce : Quant à vous, les raisons qui vous fesaient cacher votre retour étant cessées, informez-vous de votre Fils ? il vous dirait dans quel Couvent est sa Sœur, et vous verriez tout réussir ; car les vœus de votre Adelaïde ayant été forcés, rien de si aisé, à vous sur-tout, que del'en faire relever. ---A demain, Monsieur. Delaunage ? ---Dès le matin (reprit celui-ci), nous irons ensemble chés Satinbourg ; une jeune Epouse, je m'en souviens encore, fait dormir tar ; nous les sur-

prendrons au lit; vous vous ferez connaître.... --,Ce Satinbourg est marié? ---Il vient d'épouser l'Amie de votre Nièce. --A-la bonnne-heure-. Une visite survint au Vieillard, et son Ami transporté de joie, le quitta sur-le-champ.

Le lendemain, la nuit n'avait pas encore fait place au jour, que M. Rosin s'éveilla, s'habilla, prit la jolie mule verte à talon rose qu'il avait enlevée à Fanchète, et se rendit chés Delaunage. Le Marchand fut surpris de le voir si matin. ---Déja! lui dit-il en riant: voulez vous donc interrompre le service de l'Etat? --Comment, le service de l'Etat! --Oui, lorsque de jeunes Épous sont au lit, ils travaillent pour l'État: permettez qu'un bienfesant sommeil répare leurs forces épuisées Il n'est pas temps encore. Attendons. --Que voulez-vous? répondit Rosin: je brûle d'impatience: et puis, s'il faut vous le dire, ma Nièce pourrait bien me faire retrouver mon Fils: Cette Fille aimable, sage, au milieu des enlèvemens, si séduisante; en un mot, le vrai phénix, à qui apartient cette jolie chaussure... pourrait bien être ma Fanchète. --Ma foi! (dit le vieus

Marchand avec surprise) on jurerait que cette mule est à elle ! En tout cas vous verrez que Mlle Florangis ne le cède pas à votre Phénix pour cet attrait-là--...

Les deux Amis s'entretinrent durant quelque-temps de leurs affaires, de la fortune de Rosin, de ses avantures. --Vous ne donnâtes point de vos nouvelles à ce pauvre Florangis, dit Delaunage? --J'écrivis plusieurs-fois mais je ne reçus jamais de réponse : et ma Femme ne me parla d'eux, dans ses Lettres, que pour m'aprendre leur mort. --A quî vos Lettres étaient-elles adressées? A mon Epouse. —Oh-bien, elle n'en a remis aucune. Il me paraît que dans ces climats éloignés, vous avez bien fait vos affaires? ---Comme vous le savez, je quittai Paris avec quelques débris de ma première fortune : ce fut un crime aux yeus de mes Correspondans : on m'accusa de mauvaise-foi : on tâcha de flêtrir ma réputation : on fit des poursuites ; et tout le poids de la haîne tomba sur moi : je l'avais prévu et souhaité : Florangis était vertueus, mais pusillanime ; ma Sœur s'affectait trop ; j'aurais voulu, au prix de la moitié de mon sang, leur épar-

gner les maux qu'ils ont soufferts. Je plaçai avantageusement mes fonds, et un emploi d'Ecrivain sur le vaisseau qui me transportait. Arrivé à Pondicheri, je tins les Livres d'un fameus Négociant, et j'eus en-même-temps la liberté de trafiquer pour mon compte. Tout me réussit : je gâgnai la bienveillance de mon Commettant, par le bon-ordre que je mis dans ses affaires : les miennes florissaient : au-bout de quelques années, il m'associa avec lui. Tout n'en ala que mieux, parce que je devins plus hardi, et que le bonheur continuant de me seconder, notre fortune doubla en très-peu de temps. Mon Associé mourut : les Anglais prirent Pondicheri : j'avais rendu des services d'importance, avant la déclaration-de-guerre, à divers Commerçans de cette Nation ; ils m'en témoignèrent leur reconnaissance, dans la desolation publique, en me fesant rendre toutes mes richesses : je fus le seul à qui la guerre, pour le moment, ne fit point de tort. Mais cette faveur pensa causer ma perte dans la suite. Dès que la paix fut rétablie entre les deux Nations, les Envieus que mon bonheur m'avait faits, ne manquèrent

pas de me noircir auprès du nouveau Gouverneur. L'orage de-jour-en-jour grossissait sur ma tête : le danger devenait pressant : je songeai à mettre en sureté ma vie, avec un partie de mon bien ; ma fuite ne fit qu'envenimer la haîne de mes Ennemis ; de-sorte que pour m'y soustraire entièrement, je fis publier ma mort ; tout le monde la crut ; et sans-doute mon Fils s'est regardé comme maître de lui-même. Aujourd'hui tout a changé ; on me rend justice à Pondicheri ; et si je retrouvais mon Fils, ma Fille et ma Nièce, je n'aurais plus rien à desirer-.

Lorsque Rosin eut fini son récit, il était l'heure de se rendre chés Satinbourg ; il partit avec Delaunage. Mais les jeunes Époux était déja sortis : on nomma le Couvent de Fanchète, où ils venait de se rendre. Les deux Amis les y suivirent. Adélaïde parut seule, pour leur apprendre que Satinbourg et sa jeune Compagne n'avaient fait que passer. Dulaunage demanda Fanchète. La Religieuse crut la devoir celer. Rosin était vivement frapé des grâces de la charmante Sœur : son cœur, facile à s'enflâmer, s'intéressa pour elle : il l'entre-

tint quelques momens, et lui dit des douceurs. Adélaïde le considérait : quelques traits, un son de voix qu'elle crut reconnaître, fixait son attension. Rosin charmé, lui dit : ---Comment a-t-on pu se resoudre, Madame, à ensevelir tant d'attraits dans un cloître ? ---Ensevelie ! moi !... j'en serais au-desespoir. ---Vous n'êtes pas... ---Si, si. ---Et ? ---Dans deux jours... Vous connaissez M. Satinbourg ; dans deux jours vous saurez tout. --Ah ciel!.. quoi, Madame ! ce discours signifierait-il que vos liens seront brisés !... Quelqu'heureus Amant profitera t-il ?.. Un soupir fut la réponse d'Adélaïde. En arrivant ici (continua Rosin), je vis une Jeune personne charmante ; elle avait de vos traits : la position singulière où elle se trouvait, fut cause que cette petite mule quitta son Pièd, et me resta. ---Voyons ?... Mais... Je crais... ---Il faut me la rendre ? ---Non pas : vous viendrez la reprendre demain--. Rosin fut ravi que ce bijou lui fournît un prétexte de revoir la jolie Cloîtrée : il y consentit, et sortit avec le vieus Marchand.

Adéleïde, en voyant la mule mi-

guone, devina qu'elle ne pouvait apartenir qu'à Fanchète. Elle vola auprès de son Amie, qu'elle ne nommait plus que sœur : elle lui rendit-compte de ce qui venait de se passer, et lui présenta la mule. Fanchète la reconnut avec surprise ; raconta comment et dans quelle occasion elle l'avait perdue, chercha la semblable et la retrouva. Les deux Amies s'épuisèrent longtemps en conjectures, sur ce que pouvait être l'Inconnu, qui venait de la remettre, et le même sujet les occupait encore lorsqu'Agathe parut.

CHAPITRE. L.

Effet singulier de la mule verte.

--MA chère Florangis (dit la jeune Satinbourg), voici bien d'autres embaras ! Un Oncle à vous, dont jamais je ne vous avais entendu parler, tombe des nues, pour venir vous tourmenter... ---Que m'anonces-tu, ma chère Agathe ? ---Oui, votre Oncle, un M. Rosin : M. Delaunage, qui le quitte, et qui nous a rencontrées à deux pas

d'ici, vient de nous apprendre cette nouvelle. ---Quel bonheur inattendu! --Réjouissez-vous !.. ce n'est pas toutencore... --Ah ! que je le voie seulement! —Gardez-vous-en bien!. Aprenez ses desseins, et que sa venue, qui devrait nous causer à tous la joie la plus vive, ne nous aporte que de la tristesse. Votre Oncle brûle d'envie de vous revoir; il a tout pouvoir sur vous; il ne consentira jamais à votre union avec M. De-Lussanville... --Ah-dieu!... --Non : il a perdu sa Femme et son Fils; sa Fille est Religieuse, et il raporte des richesses immenses; il veut vous rendre maîtresse de toute sa fortune, en vous épousant. Tels sont ses desseins. ---Ce que je lui dirai le fera changer. --Ne vous en flatez pas! il vous a vue, nous ne savons comment; il vous aime sans vous connaître. Il n'est qu'un moyen de vous délivrer tout-d'un-coup de mille tracasseries: M. de Lussanville ignore tout-ceci : alons l'instruire : nous resterons chés lui tout le jour : cette nuit vous épouserez : demain nous irons voir votre Oncle, qui n'ayant pas publié son retour assés-tôt, n'aura rien à dire. Mais dépêchez-vous; car dans un instant il est

ici : M. Delaunage, dont je ne me défiais pas, va lui dire où vous êtes. Fanchète troublée, hésitait : Adélaïde se joignit à Madame Satinbourg, pour la déterminer.

Les deux Amies sortirent, pour se rendre chés la Marchande-de-modes, d'où l'on devait faire avertir Lussanville et la bonne Néné. A la porte du Convent, deux Hommes s'entretenaient avec une Jeune-fille ; celle-ci prononça le nom de Lussanville : Fanchète et l'Epouse de Satinbourg s'arrêterent, et fixèrent la Jeune-persone : elle leur parut une de ces Infortunées, qui se privent elles-mêmes du titre de Citoyennes, et font à-part une classe avilissante, exhalaison impure de la corruption des grandes Villes : Agathe et Fanchète détournèrent la vue, en rougissant. Cette Fille était la petite Lolote, qui venait de reconnaître Rosin, qu'elle avait vu de fort-près chés le Marquis de-Chambonas. Dans ce moment, les yeus du Père de Valincourt, qui accompagnait Rosin, tombèrent sur Fanchète. —Mafoi ! l'Ami, cria-t-il, voila ta Belle au Pièd mignon ! —Mais ! oui ! c'est elle-même, répondit Rosin : elle a cette

jolie mule que je viens de remettre à une Religieuse de ce Couvent. Je n'ai pas encore examiné ses traits avec autant d'attension : c'est le portrait de ma Sœur Florangis ! Si mon bonheur voulait.... Je ne laisserai pas échaper cette occasion de m'en éclaircir. — Ces dernières paroles frapèrent Fanchète : elle remit cet Inconnu pour Celui qui voulut un jōur la secourir ; elle se hâta de fermer la portière du carosse de place, et par cette précaution, elle se livra elle-même. Le Cocher, à qui Rosin eut le temps de dire un mot, suivit les ordres qu'il lui donna.

Le trajet fut court ; on arrêta bientôt : la portière s'ouvrit, et Rosin présenta la main à Fanchète ; qui se voyant dans une maison inconnue, fit un cri, et se jeta dans les bras d'Agathe.

CHAPITE LI.

Ou tout le monde se reconnaît.

— Pardonnez, Mademoiselle, dit Rosin, une petite tromperie, que l'impa-

tience de vous connaître a seule suggérée... Calmez cette frayeur qui m'est injurieuse, Mesdames : il n'est persone au-monde qui plûs que moi rende hommage à la vertu unie à la beauté --Fanchète se sentit rassurée par ce discours : l'Inconnu lui prit la main ; elle ne la retira pas : il lui semblait que cet Étranger occupait dans son cœur une place à côté de Lussanville : elle fut la premiere à presser Agathe de se rendre aux instances qu'il leur fesait d'entrer chés lui : la jeune Satinbourg ne pouvait revenir de son étonnement ; mais le nom de Valincour que Rosin donna à l'autre Inconnu, excita sa curiosité ; elle se rendit.

Rosin prit la main de Fanchète : --Si j'en crais mon cœur, lui dit-il avec attendrissement, vous êtes Celle que j'ai desespéré de revoir. Le sort ma privé d'une Sœur chérie, et je retrouve ses traits en vous. Elle se nommait Florangis, et je suis Rosin-. Au nom d'un Homme si longtemps souhaité, Fanchète se jetta dans les bras de son Oncle ; en disant : --C'est lui, chère Agathe, et mon cœur l'avait reconnu-! Elle portait toujours

avec elle la boîte qui renfermait le portrait de sa Mère, et la Lettre qu'en mourant elle avait écrite à son Frère. ---Voila (dit-elle à Rosin) le Portrait de celle à qui je dois le jour. --O ma Nièce! s'écria-t-il, ô ma chère Fanchète! ce n'est que de cet instant que le sort cesse de me persécuter! Il m'a ravi mon Fils, ou dumoins il n'a pas encore permis que je le retrouvassse; ma Fille a renoncé au monde; mais il te rend à mes vœus, et toi-seule pouvais me faire suporter deux pertes si grandes! ---J'ai donc enfin un Père! mon Agathe.. Ah! je vais l'adorer! ---Ma Fille!...... quel est ce papier que je vois avec le portrait de votre Mère? --C'est un Lettre pour vous. J'ai toujours respecté la défense de l'ouvrir, que vous voyez tracée de la main de mon Père-. Rosin baisa l'écrit de sa Sœur, rompit le cachet, et lut:

Dans quelqu'endrait du monde que tu respires, chèr Rosin, tu sais qu'il est un cœur qui t'aime, qui te desire, sur-tout en ce moment affreus, le dernier de ma vie. Je meurs, et c'est par le poison... Un Monstre que nous avons aimés tous-deux, et que

je n'ôse accuser, à cause de tes Enfans, a commis le crime.... L'Infame! elle m'a crue sa rivale... Dois-je m'expliquer!.. Oui; qui assacine la Sœur pourrait bien un-jour attenter sur le Frère. C'est de la main de ta Femme que je péris.. Elle est accouchée d'une Fille plus d'un an après ton départ et depuis ce moment, elle me craint et m'évite. Elle s'est plongée dans le desordre: ses galanteries l'ont rendue célébre et riche.. Quelle richesses! Je fus tendre, sensible; j'ai violé mon devoir, et j'en snis punie, mais jamais je ne me suis vendue....

Je meurs, et je laisse une Fille de dix ans, qui n'a pour tout soutien qu'un Père accablé des chagrins que je lui ai causés: Qui recuiellera ma Fille. Ô mon Frère! connois-tu toute l'horreur de la situation de la pauvre Fanchéte? Je frémis, quand je songe qu'elle est belle, que je la laisse, comme je fus laissée, au-milieu d'un monde corrompu, séducteur, et qu'elle perdra bientòt son Père, dont la santé chancelante s'affaiblit de-jour-en-jour... Mon chèr Rosin, si tu reviens jamais que ma Fille trou-

veun Père en toi : si tu le peus, fais son bonheur ; mais préserve la de ton Epouse... et de mes égaremens. Je fus insensée. Ah mon Ami ! un jour si ma Fille s'était écartée du devoir, ce serait ma faute : dans ce cas même, pardonne-lui, ramène-la : ni le vice, ni le crime ne doivent nous faire haïr nos Parens ou nos Amis : c'est le lâche prétexte des Cœurs durs, que de se prévaloir de leurs défauts, pour négliger Ceux qu'ils doivent aimer.... Mon Frère ! ô mon Frère ! cette âme immortelle, qui te fut attachée, que le poison n'atteindra pas, aura les yeus ouverts sur Fanchete et sur toi... elle lira dans ton cœur tes plus secretes pensées... Adieu : mes douleurs cessent ; une lumiere surnaturelle semble m'éclairer... Mes forces s'épuisent... Adieu... Fanchete......

Il était impossible de lire les caractères demi-formés qui suivaient. Fanchète et son Oncle fondaient en larmes. — O ma chère Fille, dit Rosin, que nous avons été malheureus ! Mais, mon Enfant, ton bonheur est tout ce que je veus : ma Sœur l'or-

donne, et je le ferai-. Fanchète garda durant quelques momens le silence. Ensuite levant timidement les yeus sur son Oncle : —Je dépens de vous, et je veus en dépendre: mais si vous connaissiez mon Amant... Vous avez perdu votre Fils: vous le retrouveriez dans m. De-Lussanville, que vous alez voir... --De-Lussanville! Ce nom éclaircit tout..... O Ciel! que de grâces j'ai à te rendre!... Ma chère Fille! ton Amant... est mon Fils-. Comment exprimer tout ce que ce mot fit sentir à Fanchète! Elle se jeta sur la main de son Oncle, qu'elle baisa, en lui disant: —Et l'aimable Adelaïde, à laquelle vous avez parlé ce matin, est votre Fille. Ses liens sont brisés; et elle aime m. Valincourt. Vous avez donné ce nom à votre Ami, lorsque nous sortions du Couvent; serait-il le Père de l'Amant de votre Fille? —Mon Fils existe; ma Fille est libre; son Amant est le Fils de mon meilleur Ami! et c'est Fanchète qui me l'aprend! Laisse moi respirer, ma Florangis.... Heureus Père! je vais revoir mon Fils, ma Fille, et j'embrasse l'image de ma Sœur bien-aimée; tout ce qui m'est cher, va donc être réuni-!

Rosin

Rosin achevait à peine ces mots, qu'on vit paraître Lussanville, Valincourt et le Mari d'Agathe.

—Ah! mon Cousin, s'écria Fanchète, en alant au-devant de Lussanville! votre Père... mon Oncle-... Le Père de Valincourt entrait : il aperçoit son Fils; il s'élance vers lui, et le reçoit dans ses bras. —O l'heureus jour, lui dit Rosin-!... Puis s'adressant à Lussanville : —Viens, mon Fils! mon cher Fils! c'est ta Cousine qui nous rassemble tous-.

Le jeune Valincourt alait instruire son Père de tout ce qui lui était arrivé, lui parler de la méchanceté d'Apatéon, de son amitié pour Lussanville, et peut-être d'Adélaïde : mais un coup-d'œil de Fanchète l'empêcha de comencer. Ensuite cette belle Fille demanda à Lussanville, Pourquoi sa Bonne n'était pas avec eux? — Je l'ignore, répondit le Jeune-homme : mais c'est elle qui m'a fait remettre le billet d'Agathe-. Fanchète ne fut pas rassurée par-là : elle voulait absolument la voir, et pria qu'on la fît chercher. Cependant l'Amant d'Adelaïde, pressé par son Père de s'expliquer au sujet de sa Maîtresse, n'était pas médiocrement

embarassé! Rosin, surpris de son trouble, interrogea sa Nièce; qui répondit, qu'il falait entendre sa Cousine. Et sur-le-champ l'on se rendit au Couvent.

En y arrivant, M. Kathégètes, que Lussanville avait prié de s'informer de Néné, vint dire qu'on n'avait pas pu la découvrir. Fanchète, à cette nouvelle, montra la plus vive inquiétude... Ah! quel prix la sensibilité donne à la beauté!... Rosin disait; —Comme elle aurait aimé sa Mère-! Lussanville: —Comme elle aimera son Epous-! Rien ne pouvait la consoler. Mais on n'avait garde de trouver la Gouvernante; qui, dans les lieux où elle était, ne s'occupait néanmoins que des intérêts de sa chère Florangis.

Adelaïde, qu'on avait demandée, parut en ce moment au parloir. Rosin qui l'avait déja vue le matin, et qui avait été frapé de sa beauté, tressaillit d'aise d'être Père de cette Fille charmante! --Ma chère, dit Fanchète à la jeune Religieuse, tu vas prendre part à mon bonheur: voila mon Oncle; et dans ce même Homme, je vois le Père de mon Amant et de mon Amie-! Adelaïde

ne répondit que par un cri de surprise et de joie; elle ne put articuler un mot: Rosin tendit la main à sa Fille, en lui disant: —Le Ciel me rend ma Famille, telle que je l'aurais choisie: Mes chers Enfans! nous alons tous être heureus! —A-présent, reprit Fanchète, il faut que ma Cousine et M. Valincourt-fils se disent un mot. Vous alez connaître, Monsieur, dit-elle à Celui-ci, que votre sort n'est pas aussi malheureus que vous l'avez cru-. Valincourt s'aprocha de la grille, et l'entretien qu'il eut avec Adelaïde le mit au-fait de l'infame tromperie qu'on avait brassée, par le moyen du Laquais: Ce Misérable n'était pas mort de la blessure que Valincourt lui avait faite: mais dans le danger où il s'était trouvé, il avait découvert toute la trame à des Persones respectables, et avait beaucoup chargé l'hypocrite Apatéon devant le Magistrat. Valincourt entendit tout-cela avec une satisfaction infinie, qui parut sur son visage lorsqu'il quitta Mlle Rosin. Mais il lui restait pourtant quelques doutes.

Après les éclaircissemens et les reconnaissances, Fanchete rentra au Couvent. Cependant l'instant aproche,

où les Personnages de cette véritable Histoire ne doivent plus rien avoir à desirer : Le voile va tomber, et déja le Scélerat est puni.

CHAPITRE DERNIER.

Plus heureux qu'on ne pense.

TROIS jours s'étaient écoulés depuis le triomphe de la belle Florangis chés le Magistrat. Ils se passerent comme on l'a vu ; et furent employés aux préparatifs du mariage de cette belle Personne avec Lussanville ; à tout disposer pour la sortie d'Adélaïde, et à tranquiliser Valincourt.

Enfin l'on vit paraître le quatrième (c'était celui de l'union desirée) : Rosin, Lussanville, Valincourt, suivis d'un nombreus Cortége, se présentèrent à la porte du Couvent. La Supérieuse amèna Fanchete richement parée, éblouissante comme le Soleil, et plus touchante, plus belle encore que brillante. Elle la remit entre les mains de son Oncle. L'aimable Lussanville au comble de ses vœus, donna quelques momens à

jouir de sa délicieuse situation. Ensuite se tournant vers la Supérieure : --Madame, lui dit-il, je vous prie de lire ceci (un Huissier présenta l'Arrêt), et de me rendre ma Sœur. Voila mon Père qui vous la redemande aussi. —Je laisse à votre maison, Madame (dit Rosin), tout ce qu'elle a apporté, lors de son entrée chés vous: je ne veus qu'elle—. La Supérieure ne pouvait revenir de son étonnement. Elle demanda du temps pour délibérer avec les Anciennes: Rosin était pressé, et Lussanville l'était davantage encore: Le Premier ajouta, que le jour même, il ferait remettre à la Supérieure le fond des 1000 liv. de pension dont Adélaïde devait jouir. La Supérieure se consulta ; l'article du fond de la pension toucha ces bonnes Filles ; on décida qu'Adélaïde sortirait sur-le-champ. Lorsqu'on fut l'avertir, elle avait déja repris les habits de son véritable état. Les Réligieuses l'accompagnèrent jusqu'à la porte, en lui fesant mille caresses. Il n'est pas d'expression pour rendre quelle fut la joie de Rosin, lorsqu'il se vit parfaitement réuni à toute sa Famille.

L'on ala chés Rosin, d'où l'on de-

vail se rendre à l'Église, pour la célébration du mariage. Cependant Fanchète ne cessait de demander sa Bonne, et montrait la plus-vive inquiétude: Mais au moment où l'on aloit partir, on entendit dans la cour le bruit d'une voiture, qui était celle de M. Apatéon, et l'on en vit descendre Néné: —Eh vite, mes chers Enfans! (dit-elle à Fanchète et à Lussanville), eh-vite! il n'y a pas un moment à perdre: venez être temoins des derniers instans d'un Malheureus, que les remords déchirent—. Et tout-de-suite elle leur aprit, que la veille, Apatéon l'avait envoyée chercher; qu'elle n'avait pu le voir sans être touchée jusqu'aux larmes. —Il est blessé mes Enfans, ajouta-elle: les Méchans ausquels il s'était associé pour vous persécuter, et qu'il voulait justifier à vos dépens, l'en ont puni: le Comte D'Autichamp et lui s'étaient fait des reproches devant le Magistrat: en sortant d'Autichamp et le Marquis de-Chambonnas se sont réunis contre un Homme, trop ami de son corps, pour s'être jamais batu, et qui refusait de mettre l'épée à la main; ces deux Misérables ont

eu la lâcheté d'assomer, à coups-decanne, un Poltron, qui demandait la vie à genous. Les Coupables sont arrêtés; il faudra tout leur crédit pour les tirer de là. J'ai passé la nuit à consoler le Moribond : il se reproche des crimes affreus, qu'il veut avouer devant vous: Courons-y, ma chère Fille : je lui crais des desseins favorables pour votre fortune: il vous demande.... L'aimable Florangis caressait sa Bonne dans ce moment; elle n'était sensible qu'au plaisir de la revoir. Ensuite elle s'attendrit sur le sort d'Apatéon, et donna deslarmes à son infâme Persécuteur. O vertu des cœurs tendres, précieuse sensibilité, une larme que tu fais répandre, est audessus des victoires des Héros (à-moins qu'ils ne défendent leur liberté, come les Français!.. Lussanville et Valincourt eux-mêmes furent fort émus : Rosin et Valincourt Père, que leurs Fils avaient instruits des forfaits du Dévot, bénirent le Ciel qui se chargeait de les venger. L'on partit aussitôt, et dans un instant l'on arriva.

Quel spectacle, grand Dieu! que celui qu'offre un Mourant dont la vie fut un tissu d'horreurs! qui n'a pas même, pour se rassurer contre

un avenir terrible, le triste avantage de l'incrédulité! auquel sa conscience ne présente que des jeunes Filles forcées, trompées, séduites, abandonnées au desordre ; des Innocens oprimés, et tous les crîmes de l'abus des richesses! Le découragement, l'effroi, le desespoir le tourmentent plûsque la maladie même : il souffre des maux infinis. Tel était Apatéon.

» Approchéz Fanchète (dit-il, d'une voix éteinte), » ô vous que j'ai tant
» offensée, et plus que vous ne le
» crayez encore... Quoi ! Adelaïde !
» Valincourt ! et M. Rosin !... Je bénis
» l'Être-suprême de ce que vous êtes
» tous ici :... ma confusion en sera
» plus grande... mais peut-elle égaler
» mes forfaits ?... Fanchète, et vous-
» même, Lussanville, venez... Je vous
» ai-fait prier de me rendre cette visite,
» pour vous demander pardon. Vous
» alez frémir... Mais voyez ma dou-
» leur, mes remords et mes larmes,
» et si quelque jour le vice se présen-
» tait à vos yeux sous une forme
» séduisante,... rapelez-vous ma fu-
» neste fin...... Je fus vertueus, tant
» qu'un Père sage guida mes premières
» années. Je le perdis. Hé que ne

le

» le suivis-je au tombeau (59)!...
» de faus Amis, de pernicieus con-
» seils me corrompirent: en peu d'an-
» nées je surpassai mes Maîtres... Mais
» comme mon extérieur avait toujours
» été règlé, je n'en changeai pas: j'en
» imposais aux Hommes; j'entrais
» ainsi dans d'honnêtes Familles, où
» je portais le desordre et ma corrup-
» tion... Que de Filles précipitées dans
» le crime, presque sous les yeus de
» leurs Mères! enlevées, entretenues
» dans des maisons que mes riches-
» ses me permettaient d'avoir!... Tant
» que je fus jeune, inconstant et vo-
» lage, je gardais peu la même Maî-
» tresse: alors ces Malheureuses pas-
» saient en d'autres mains, et sou-
» vent de-là, au dernier degré du
» vice, à l'affreuse prostitution... Ce-
» pendant le Ciel ne permit pas tou-
» jours que je souillasse l'innocence:
» J'échouai auprès de vous, Adelaïde...
» Le moyen horrible que j'employai
» pour vous avilir aux yeus de votre
» Amant, en payant le Laquais de
» votre Mère pour qu'on le surprît à
» vos genous, et qu'on le crût favo-
» risé, a été sans effet pour ma pas-
» sion. Je savais, d'après mon expé

» rience, qu'une Fille avilie, quoi-
» qu'à tort, a un frein de moins, et
» qu'elle ne tarde pas à l'être en effet.
» Il n'en fut rien ; je l'avoue dans ce
» moment terrible, où la vérité seule
» demeure (60)... Belle et vertueuse
» Florangis! vous, qui durant un
» temps, me crutes votre protecteur,
» aprenez... Je vais vous faire horreur...
» C'est moi, qui n'ayant pu me faire
» écouter de Celle qui vous a donné
» le jour, occasionnai la ruine de vos
» Parens, pour obliger votre Mère à
» se livrer à moi... Je n'y pus parve-
» nir; de rage, j'avançai ses jours....
» et sus tourner ses soupçons sur Ma-
» dame Rosin... —O Monstre-! (s'é-
crièrent Rosin et Lussanville). Fan-
chète se jeta dans les bras de Néné
fondante en larmes : Valincourt regar-
dait Adelaïde, en soupirant. » Ce
» n'est pas tout (reprit Apatéon) :
» J'ai voulu faire violence à la jeune
» Agathe... Et tout cela n'est rien,
» auprès du crime qu'il me reste à
» confesser : Fanchète ! j'abusai de
» votre confiance, de mon pouvoir,
» de votre jeunesse, de votre heu-
» reuse innocence ! La nuit, je profa-
» nais vos charmes... Le Ciel sauva vo-

» tre vertu, comme par miracle; Néné
» ne fut que son instrument.. N'ou-
» bliez jamais cette grâce... Mais pour
» pour réparer mes crimes, autant
» qu'il est en moi, je vous laisse tout
» mon bien : recevez, je ne dis pas
» un don, mais la restitution trop-due
» de ce que je vous ai fait perdre » !
—Oui, Monsieur, répondit vivement
Néné (transportée de plaisir de voir
Fanchète riche); elle le reçoit. Ah! je le
vois bien, vous étiez bon, ce sont les Méchans qui vous ont gâté-! C'est ainsi
qu'un trait de générosité captive les
âmes simples et draites. Apatéon répondit en sanglotant, par l'aveu pénible qui
lui restait à faire : » Mais qui lui rendra son Père, que j'ai empoisonné » !

L'Ange de la mort semblait attendre
cet horrible trait, pour frapper sa victime: il survint à l'Infâme une faiblesse,
dans laquelle il expira; bien moins malheureus sans-doute qu'il ne le méritait.
Tous furent saisis d'horreur. — Qui l'aurait dit- (s'écria Néné)! en entraînant
Fanchète, pour la conduire aux piéds des
autels, où l'on se rendit sur-le-champ!

Enfin il s'accomplit cet hymen, dont
un vertueus amour aluma le flambeau :
des sermens sacrés unirent Fanchète

à Lussanville : et quelques jours après, Adelaïde épousa son Amant. On partagea également les successions du Financier et d'Apatéon; la jeune Agathe et son Epous ne furent pas oubliés; M. et Mad. De-Lussanville leur abandonnèrent quelques-uns des biens du Tartufe · M. Kathégètès, touché de la conduite de Néné, voulut la tirer de l'oprobre du célibat, et lui fit porter son nom. Tout le monde nagea dans la joie. C'est ainsi que l'amour et la fortune se réunirent pour recompenser la vertu (61).

POSTFACE.

TRÈS-INDULGENS Lecteurs, et vous, très-aimables Lectrices: Ce fut la veille du mariage de Fanchète, que l'Editeur de la véridique Histoire que vous achevez, entrevit cette Belle chés la Marchande-de-modes, et que son joli Piéd, chaussé d'un soulier rose à talon vert, fut pour lui la divine *Clio* : On essayait à la Fiancée sa parure pour le lendemain; et Celle qui nomma Fanchète, était la jeune Agathe. La clarté et le premier devoir d'un Ecrivain : J'y ai satisfait: Adieu.

FIN.

NOTES.

Première Partie.

(On ne traduit pas le latin, quand le texe en indique le sens).

(1) p. 7. Avec de grands efforts les montagnes accouchaient ; elles donnèrent le jour à une petite souris.

Phèdre, liv. iv, fab. 22, dit aussi :

Mons parturiebat gemitus immanes ciens ;
At ille murem peperit.

Et Lafontaine :

Une Montagne en mal-d'enfant
Jetait une clameur si haute,
Que chacun au bruit accourant,
Crut qu'elle accoucherait sans faute
D'une Cité plus grosse que Paris :
Elle accoucha d'une souris.

Mon but dans cet Ouvrage, n'est pas de peindre en grand ; je laisse à mes Maîtres, aux Hommes célèbres, les grands tableaux: Je vole terre-à-terre ; mes Héros sont pris dans la médiocrité. Nos Voisins à blonde (et souvent rousse) crinière, Peuple que les Sots nomment *magnanime*, et les Gens sensés *fourbe - punique*, les Anglais en-un-mot, traitaient jadis, dans leurs Ouvrages, toutes les conditions avec un égal respect. Je sais qu'en France, séjour de la politesse et de l'urbanité,

de la saine philosophie et de Gens qui sont de très-beaus discours sur la dignité de l'Homme, on n'écrit sur Peuple, on ne l'introduit sur la scène que pour le ridiculiser. » M. de-Voltaire, dit le Sage de notre siecle (J.-J.-Rousseau,) a le premier rendu respectable un vieus Soldat dans *Nanine* » : M. Sedaine n'a pas fait un personage bassement plaisant de son *Antoine*, dans le *Philosophe-sans-le-savoir*. Ce sont ces exemples que je suis. Quoi donc ! Ceux qui constituent la Nation, seront la fable du petit nombre d'Ingrats qu'ils nourrissent ! Quelle indignité ! Après le Roi, dans une Monarchie; avant tout, dans une République, ce qu'il y a de plus sacré, de plus respectable, de plus saint, c'est essenciellement le Peuple et ses droits. Il n'y a point d'autres personnages bas, que le Sot qui les trouve tels.

(2) *p*. 8, Un piéd peut être beau, lorsqu'il est bienfait, sans être petit, et beaucoup de Femmes l'ont très-joli, quoique grand : il se trouve même des Nations qui préfèrent les grands piéds; ils étaient en honneur chés les Cappadociens, et de nos jours ils sont estimés en Perse. La petitesse du piéd, telle qu'on la procure aux Chinoises, est un véritable défaut.

On connait des Peuples, tels que les Sériens, dont le pays est entre le mont Immaüs et la Chine, qui regardent comme une beauté les pieds presque ronds.

Un petit piéd, nud et blanc comme la neige, était un des charmes séduisans que les belles Grecques offraient aux regards d'un Amant heureus.

Les Romains avaient les mêmes idées que nous sur la beauté de cette partie. Ovide dit à une Maitresse infidelle : « Quoique perfide, tu n'en ès pás moins belle, *ton petit piéd n'en est pas moins mignon* :

Pes erat exiguus ; PEDIS EST APTISSIMA FORMA.

Amor. L. III, el. 3. Et Horace, L. I, sat. 2, vers 101 :

Altera nil obstat ; coïs tibi penè videre est
Ut nudam, ne PEDE MALO, ne sit PEDE TURPI ;
Metiri possis oculo latus, etc.

Lorsqu'une belle Espagnole laisse voir son piéd à un Homme, c'est l'indice certain de la derniere faveur.

Entre tous les agrémens de la nature, la petitesse du Piéd est celui que prisent le plus les Femmes de Lima au Pérou ; leur Piéd n'a jamais plus de six pouces de long : elles râillent avec une sorte de vanité les Europeennes de l'avoir trop grand. Mais si ces belles Péruviennes voyaient celui de madame la Comtesse DE-MONT**, ou de la Marquise De-Marigni, elles rougiraient elles-mêmes du défaut qu'elles reprochent.

(3) *p. 9. Judith, c. 16, v* 11. [Lorsque la Reine de Saba vint à Jérusalem (disent les Rabbins) Salomon la reçut dans un apartement tout de cristal : la Reine croyant que le Roi était dans l'eau, leva sa jupe pour avancer : Le Roi lui dit : --Votre visage est celui de la plus belle Femme, mais votre Piéd n'y répond pas-. La raison de ce reproche, c'est que la Reine,

trompée par l'Eunuque qu'elle avait envoyé avertir le Roi de sa visite, s'était fait faire une chaussure en forme de pate-d'oie, pour avoir l'air de nager dans l'appartement. *Leb. sur la Reine* PEDAUQUE.]

[4] *ibid.* Suétone, XII César Liv.. VII, *A. Vitellius*, Ch. 2 [C'est de Lucius-Vitellius qu'est ce trait.]

Les Ambassadeurs de Lydie surprirent Hercule assis aux pieds de sa chère Yole, une des mules de sa Maitresse sur la tête, en guise de courone.

On sait que *Thévenard*, acteur de l'Opéra devint amoureus d'une Jeune-personne, en voyant le soulier mignon que son Cordonnier lui fesait, et que sans autre information, il fut la demander, et l'épousa.

[5] *p.* 10. Le titre de ce drame est, *le Deserteur*: mais l'Auteur frapé du mérite des scènes épisodiques de *Montauciel*, s'est faussement imaginé qu'on devait regarder le reste de la Pièce comme un accessoire.

[6] *ibid* L'Historien qui avait la premiere des qualités, l'impartialité. Il était toujours fort mal-vêtu. On le trouva mort de fraid dans sa petite chambre, à-côté d'une somme considérable, que probablement il s'occupait à compter. Cet Auteur est assés exact.

[7] *p.* 11 *'Asbéstos d'ár 'enôtro gélós makàressi theoîsin,*
Os, îdon 'Ephaiston dià dômata poipnüônta.

[8] p. 22. *Lis est cum formâ magna pudicitiæ. Ov. Ep.* 15.

(On citera presque toujours Ovide, ce Poète étant de tous les Anciens celui qui a le mieus su parler au cœur : il n'est pas

une situation qu'il n'ait connue, pas un sentiment qu'il n'ait exprimé. Le Detracteur de ce Poète charmant, quoiqu'il nous l'assure dans un nouvel Art-d'aimer, ne peut avoir l'âme sensible ; le Poète du cœur intéressse tous les cœurs tendres, et c'est peut-être la raison pour laquelle l'Abbé Desfontaines l'a mal défendu.)

[9] *p.* 23. .... *Nulla reparabilis arte Lœsa pudicia est; deperit illa semel.* Héroïd.

[10] *p.* 25. *Turpiter ingenuum munera corpus emunt.* Ibid.

[11] *p.* 30. Il est du devoir d'un Historien de faire connaître l'origine des Personnages dont il a beaucoup à parler, surtout si leur famille est ancienne et fameuse. Celle des *Apatéons* réunit ces deux qualités. Sans remonter trop haut, et pour ne rien dire d'*Ulisse* le fripon, et de *Sinon* le fourbe, il suffira d'avancer, que Philippe de Macédoine, père d'Alexandre-le-grand, en était un rejeton, ainsi que le dissimulé Tibère, le roi Louis XI, le Pape Sixte-V, et beaucoup d'autres Seigneurs, Princes, Rois, Empereurs, Czars, Pontifes, Califes, etc. Celui dont il est ici question descendait en ligne directe d'un Fils d'Alexandre-VI et de Lucrèce, qui ne fut jamais connu, et qu'on se contenta d'envoyer en France avec de grands trésors. Quant au nom pris grammaticalement, il est grec: 'Apatéôn, *trompeur*.

[12] *p.* 38. C'était autrefois le sentiment des Manichéens. C'est encore de nos jours celui de nos Chanoines, de nos Prieurs, et même de nos Prélats, qui cependant ne sont pas Manichéens.

[13] *p.* 42. C'est ainsi, que l'élégant Ovide a dit :

.... Subit furtim lumina fessa sopor. et

[14] *ibid. Sed movet obrepens somnus anile caput.*

Un Historien peut montrer de l'érudition : on en dispense un Fesc̈ur de Romans : mais nous autres Auteurs grâves, nous devons gâgner la confiance de nos Lecteurs : voila l'unique raison des citations que l'on trouvera dans cet Ouvrage ; car

Scire tuum nihil est, nisi te scire hoc sentiat Alter. Pers. sat. I.

[15] *p.* 47. GALLI, prêtres de Cybéle. Leurs mœurs étaient extrêmement corrompues, et quoiqu'ils fussent eunuques, il se livraient aux plus infâmes débauches : on avait pour eux à Rome un souverain mépris. Martial, dans une de ses épigrammes, *l.* 3, *ch.* 81, attaque leurs débordemens : Voici les expressions dont il se sert, et que je me dispenserai de traduire :

Quid cum fœmineo tibi, Bœtice Galle, barathro?
Hœc debet medios lambere lingua viros?
Abscissa est quare samiâ tibi mentula testâ,
Si tibi tam gratus, Bœtice, cunnus erat?
Castrandum caput est; nàm sis licet inguine Gallus,
Sacra tamen Cybeles decipis; ore vir es.

Ce vers fameus, apliqué par le Peuple-Romain au plus heureus des Césars, à cet Auguste, lâche et rusé, avait pour objet de comparaison les mœurs des *Galles* :

Videsne ut Cinœdus Orbem digito temperet?
SUETONE.

[16] *p.* 52. *A'rchà megálas 'aretês ônass' 'aléiheia,*
Mê étaisês 'emàn synthesin tracheî potî pseúdei.

Le fondement le plus solide de la vertu, c'est, ô souveraine vérité, la candeur et la sincérité, ausquelles on ne doit jamais donner atteinte par le moindre mensonge. *Stobée, fragm. de Pindare.*

Heureus le Genre-humain, si sa plus belle Moitié voulait bien retenir cette maxime !.. Un Sage a pourtant dit que l'astuce et la finesse, dans les Femmes, sont des dons de la nature, qu'il faut cultiver. » La vérité » morale, ajoute-t-il, n'est pas ce qui est, « mais ce qui est bien : ce qui est mal ne » devrait point être, et ne doit point être » avoué, sur-tout quand cet aveu lui donne » un effet, qu'il n'aurait pas sans cela ».

[17] *p.* 68. *Moribus et formâ conciliandus amor.* *OVID.*

[18] *p.* 82. Le délicat Anacréon a voluptueusement exprimé une idée, souvent rebattue depuis par les Poëtes.

» Niobé fut changée en rocher sur les monts phyrigiens; la Fille de Pandion, métamorphosée en hirondelle, fendit les airs : Pour moi, que ne suis-je ton miroir? tu me fixerais sans-cesse! ta tunique, tu me porterais toujours. Je voudrais être l'onde pure, où tu viens baigner ton beau corps! Que ne suis-je les parfums dont tu te sers! la bandelette qui presse ton sein! l'ornement de ton col! Jeune-beauté, que ne suis-je au moins ta chaussure, tu me presserais de tes pieds délicats.

IMITATION

en vers français.

Que ne suis-je la fougére,
Où, sur le soir d'un beau jour
Se repose ma Bergère
Sous la garde de l'Amour!

Que ne suis-je le Zéphire
Qui caresse ses appas!
L'air que sa bouche respire!
La fleur qui naît sous ses pas.

Que ne suis-je l'onde pure
Qui la reçoit dans son sein!
Que ne suis-je la parure
Qu'elle met en sortant du bain.

Que ne suis-je cette glasse,
Où ses charmes répétés
Offrent à l'œil une Grâce
Qui sourit à ses beautés!

Que ne suis-je la Fauvette
Qu'avec plaisir elle instruit;
Et qui sans-cesse rèpéte:
Baisez, baisez jour et nuit.

Les Dieux qui m'ont donné l'être,
M'ont fait trop ambitieux,
Car enfin je voudrais être
Tout ce qui plaît à tes yeux.

Autre du Même.

La terre boit la pluie ; les arbres pompent ses sucs ; la mer engloutit les fleuves ; le soleil boit la mer, et la lune tous les feux du soleil :... Pourquoi donc me contrarier, ô mes Amis, quand je veux boire ?

AUTRE ODE D'ANACRÉON.

Enivré d'un charmant délire,
Sur ce lit de myrthes jonché,
Je veux, nonchalamment couché,
Boire, aimer, folâtrer et rire.
Amour ! enfant tendre et badin,
Viens, la chevelure tressée
Et l'écharpe en nœuds retroussée
Me verser de ce jus divin !
Les ris ne seront plus d'usage,
Dans le séjour du monument !
La vie, hélas ! n'est qu'un moment ;
Le char qui fuit en est l'image !
A quoi bon ces dons superflus,
Dont on prétend charger ma tombe ?
Amis, quand je ne serai plus,
Qu'aurai-je besoin d'hécatombe ?
Cependant couroné de fleurs,
Goutons ces parfums enchanteurs ?
Et toi, qui m'as fait voir Sylvie,
Amour, conduits-la sur ces bords ;
Je veux, avant de voir les Morts,
Jouir du plaisir de la vie.

Portrait de sa Maîtresse.

Peintre fameux, Peintre incomparable, dans cet art cultivé à Rhodes, peins d'après mon récit, ma Maîtresse absente ! Peins

ses beaux cheveux noirs ondoyans ; qu'ils paraissent exhaler, s'il est possible, les plus doux parfums ! Trace-nous l'ébéne de ses cheveux ; un grand front d'ivoire : ne sépare, ni ne confonds ses sourcils ; qu'ils naissent et se terminent par un arc imperceptible ! Peins ses paupières noires, ses yeux bleus, tels que les a Minerve ; qu'ils brillent d'une humide flâme, comme ceux de Vénus ! Pour peindre le néz et les joues, mêle la blancheur du lait, à la fraicheur, à l'éclat de la rose : que ses lèvres invitent, appellent le baiser : que les Grâces voltigent sur son menton délicat, autour de son col d'albâtre. Enfin couvre son beau corps d'une robe de couleur purpurine ; laisse à-travers échapper quelques attraits, qui fassent juger de la beauté de ceux qu'on ne voit pas !

POINSINET-DE-SIVRI a imité librement l'Ode d'Anacréon, et l'a rendue avec une molesse et un charme inexprimables :

De la Fille de Tantale
La Fable a fait un rocher ;
De l'Amante de Céphale
Le Mari devint Cigale :
Moi je voudrais me cacher
Sous quelque forme amoureuse.
Que n'est-il en mon pouvoir
D'être cette glasse heureuse
Où vous aimez à vous voir ?
Cette lyre harmonïeuse
Qui vous plait par ses accords ;
Cette fontaine orgueilleuse
Qui baigne votre beau corps ;

Ou cette robe envïeuse
Qui couvre tant de trésors ?
Ruban, je releverais
Votre écharpe et votre tresse ;
Écharpe, je soutiendrais
Votre gorge enchanteresse ;
Perle je vous ornerais ;
Fleur je naitrais sous vos traces ;
Soulier mignon, je serais
Foulé par le pied des Grâces.

[19] *p.* 83. *Do vestibus osculă quas tu.... ponis* Ovid.

Il faut avoir une âme aussi délicate que sensible, pour concevoir quelle volupté c'est pour un tendre Amant, de toucher les habits, la jolie chaussure de ce qu'il aime. Madame *Ben ît*, blanchisseuse de Lïon, a rendu avec beaucoup de chaleur l'intérressante situation d'un Amant qui palpe le pied mignon de sa Maitresse. —Le véritable amour est muet, dans ses premiers ravissemens ; à-peine laisse-t-il échaper un soupir. La crainte, une douce confusion d'une part ; le silence, les timides regards de l'autre, voila son langage le plus énergique..... *Isidore* oublie de s'aquiter du ministère pour lequel il a été mandé. La *Marquise* l'en fait ressouvenir en bégayant... *Isidore* cherche ses mesures..... il ne sait ce qu'il fait : il plie un genou. Son procédé n'en exige pas davantage ; mais ce n'est point assés au gré de la vénération que lui inspire une Personne, qu'il regarde comme une divinité ; il se prosterne à ses pieds... La

Marquise ne s'y oppose point ; elle n'est plus en état de juger ; elle n'ose le regarder ; elle ne voit pas ce qu'il fait. Cependant elle découvre son pied, le présente, non sans hésiter, sans le retirer plusieurs fois. Une pudeur divine, vraie fille du sentiment, lui faire craindre que la palpitation qu'elle éprouve ne se transmette jusqu'à ses extrémités, et ne décèle au trop heureus *Isidore* l'ouvrage de ses charmes. Il lui semble accorder une faveur, de se laisser toucher le piéd par un Homme, qui lui fait tant d'impression. Elle balance, elle se crait même obligée de lui refuser cette douceur, malgré le prétexte qui l'autorise. Le cas où se trouve son Amant, la rend aussi scrupuleuse que la plus sévère Espagnole. Elle se determine enfin à dérober le charmant extrait de toutes ses autres beautés : mais la mule qui renferme cet abrégé des grâces est si mignone, si petite, quelle échape à des yeus, occupés de tout autre objet. Pendant cette vaine recherche, le calme revient un-peu. Madame *D'Olfond* se rapelle qu'elle est très-pressée des souliers qu'elle demande. *Isidore* procède ; on voit ses mains trembler. On sent des torrens de flâme qui s'en échapent. Il laisse des traces de feu à tout ce qu'il touche ; il brûle, il consume par-tout où son heureuse main s'imprime.... Il ignore son triomphe ; éperdu d'amour et de volupté pure, il ne forme aucun desir, et jouit de toutes les délices, sans rien posséder. Moment fortuné ! bonheur des Dieus ! pourquoi

pourquoi êtes vous si rares ! *Agathe et Isidore, I Partie, pages 292 et suiv.*

[20] *p.* 85. . . . . *Mea cymba* . . . . . .
Illum, quo læsa est, horret adire locum.
Trist. eleg. 1, *v.* 83.

[21] *p. 92. Turba ruunt in me luxuriosa, Proci. Ov !*

[22] *p.* 94. Lorsqu'autre fois, au printemps de mes jours,
Je fus quitté par ma belle Maîtresse,
Mon tendre cœur fut navré de tristesse :
Mais d'offenser, par le moindre discours,
Cette Beauté que j'avaís encensée ;
De son bonheur oser troubler le cours,
Un tel forfait n'entra dans ma pensée.
Gêner un cœur, ce n'est pas ma façon.
Que si je traite ainsi les Infidelles,
Vous comprenez à plus forte raison
Que je respecte encore plus les Cruelles.
Il est affreux d'aler persécuter
Un jeune cœur que l'on n'a pu dompter !
Si la Maitresse, objet de votre hommage,
Ne peut pour vous des mêmes feux bruler,
Cherchez ailleurs un plus doux esclavage,
On trouve assez de quoi se consoler ;
Ou bien buvez : c'est un parti fort sage.
Pucelle de Volt. Chant VII; debut.

p. 95. » Possesseur d'une aimable Femme
» Aux grands yeus noirs, à la belle âme,
» A taille fine, aux PIÈDS MIGNONS,
» A longue et brune chevelure,
» Et de la plus charmante alûre
» De la tête jusqu'au talons :

» Esprit juste, humeur gaillarde
» Disant bien, et non babillarde,
» Bref en tout point de bon-aloi,
» Faite à croquer, morceau de roi;
» Voila je crais, suffisant titre
» Pour obtenir place au chapitre
» Des dons-gratuits de notre loi.

Cette strophe fait partie d'une tres-jolie Pièce intitulée: Requête d'un Mari Polonais, propriétaire d'une-Jolie femme, au Prince REPNIN, ambassadeur, etc.

[24] *p.* 104. *Post equitem sedet atra cura.*
Hor. l. 3 od. 1.

Le chagrin monte en croupe, et galoppe avec lui. *Boil.*

[25] *p.* 107 *Nec pretium stupri gemmas aurumque* Ov.

[26] ibid. *Cùmque ita pugnaret, tanquam quæ vincere nollet.*
Amor. l. 1. *eleg.* 5.

[27] *p.* 110 Une Femme estimable de cette Capitale, tendrement aimée d'un jeune Officier, avait toujours su le contenir dans les bornes du respect: sa passion, loin de diminuer, à-la-longue, s'épura; il aurait préféré la mort, a la perte d'un sentiment délicieus, qui fesait son bonheur, et ce bonheur même était moins chèr à son cœur, que l'honneur de sa belle Maîtresse. On raconte qu'un-jour il la trouva sommeillante sur un lit-de-repos. Elle n'était vêtue que d'un deshabiller fort leste: sa jupe courte et sa situation découvraient la moitié d'une jambe tournée par l'amour: une mule délicate contenait le bout d'un petit piéd à croquer; sa gorge

légèrement gazée, montrait une agitation voluptueuse: D'abord il fut très-peu maître de ses sens; un frémisement tumultueus annonça les desirs. Mais bientôt ses principes prirent le dessus: il se dit à lui-même: —Voila l'heure du berger; je triompherai peut-être; mais voudrais-je ôter à mon Amie la douce confiance qu'elle a prise en moi? et pour un plaisir, le plus séduisant de tous, il est vrai, le plus vivement desiré, mais que le même instant voit naître et mourir, la priver d'un bien inestimable-? ... Il remportait la victoire, lorsque ses yeus venant à se fixer sur cette mule mignone, il sentit renaître des transports si vifs... Il lesvainquit; maisce ne fut pas sans les plus terribles combats... Il sortit, et rentrant avec bruit, fit en-sorte que la Belle s'éveilla. Il ne fit pas difficulté de lui tout confier; et depuis ce moment, l'estime qu'elle lui témoigne, l'a bien dédomagé du sacrifice! Mais cet Homme, vainqueur de desirs si pressans, ne put résister à l'envie de posséder cette mule perfide, qui faillit de perdre Celle qu'elle embellissait: —Donnez-moi cette séductrice? (mon Amie, lui dit-il); elle a manqué de nous perdre? Il l'obtint, après quelque résistance. En lui permettant de la prendre, cette vertueuse Femme lui dit: —Puisque c'est une faveur à laquelle vous donnez un prix, et que je puis vous accorder sans manquer à mon devoir, j'y consens avec plaisir: gardez-la, pour vous aplaudir d'avoir préféré votre Amie à vous-même: Je ne puis me rapeler sans frémir l'etat,

où j'étais, lorsque vous m'avez surprise: il est presque sûr que vous auriez subjugué mes sens : maisil est plus certain encore, que si vous eussiez abusé de l'occasion, je vous mépriserais, et ne vous aurais revu de ma vie.

M. DE-VOLTAIRE ayant entendu vanter la *mignonesse* du piéd de la Duchesse de CHOISEUIL, par une galanterie flateuse de part du Doyen de la litérature, fit demander à cette Dame une de ses mules: On plaisanta dabord, et on lui envoya une pantoufle de Femme sur le piéd del'Abbé Barthelemi, le plus grand de France: Mais quelqus jours après la belle Duchesse fit parvenir à l'enjoué Vieillard le bijou desiré. On tient cette anecdote de Personnes sures, et tout le monde connait les vers que fit VOLTAIRE sur la tricherie.

[28] *p.* 112. — Une avanture extraordinaire fesait l'objet de l'attention publique. Une Aigle avait enlevé le soulier de Dorique, (d'autres disent Rhodope) qui prenait le bain à Naucrate, ville située sur une des embouchures du Nil, près de Canope, et elle l'avait transporté dans le palais de Saïs, alors capitale d'Egypte, où elle le laissa tomber sur les genous du roi Psammis. Ce Prince fut étonné du prodige et de la propreté du soulier; il en admira le goût et la petitesse, et demeura persuadé, qu'un piéd si bien-fait, devait être celui de la plus belle Personne du monde. Le voluptueus Psammis, curieus d'ailleurs de tout ce qui avait l'air mistérieus, voulu aprofondir le prodige, et savoir d'où lui venait ce soulier: il proposa des récom-

penses à Ceux qui lui en aprendraient des nouvelles. Plusieurs Femmes de la Cour l'essayèrent, mais il ne se trouva propre à aucune. : Enfin cette avanture pénétra dans les provinces, et le bruit en vint jusqu'a Naucrate : Dorique fût étonnéé que son soulier eût été porté si loin, et elle en conçut de grandes espérances! Elle se déclara elle-même. Le Gouverneur en donna aussitôt avis à Psammis, et il y joignit un portrait si flateur des charmes de cette Grecque, que le Roi eut envie de la voir : il envoya ordre qu'on l'amenât à Saïs : il se sentait ému au récit de tant d'attraits ; et comme l'avanture avait quelque chose de miraculeus, il ne douta point que le dénoûment n'en fût merveilleus. Il fallut obéir ; Dorique partit de Naucrate, et elle prit le chemin de Saïs.....

Psammis ne fut pas longtemps sans devenir éperduement amoureus de Dorique : il avait fait faire l'essai du soulier mystérieus avec beaucoup de pompe ; il ordonna pour cela une fête galante, qui fut apelée la Fête du Soulier : Dorique, parée de riches habits, dont le Roi lui avait fait présent, fit envier ses charmes à toutes les Femmes de Saïs, inspira de l'amour à tous les Hommes : mais un Amant couroné satisfit son ambition ; il fut seul heureus. M. Perrault a calqué sur cette Histoire, son Conte de *Cendrillon* ou *la jolie Pantoufle de verre*, que tout le monde connaît, et dont le sujet à fourni un Opéra-comique, joué en 1759 :

AZOR tenant la mule.

Voi Pierrot quelle gentillesse !

PIERROT.

Je vois plutôt votre faiblesse.

AZOR.

Le joli piéd ! Ah ! qu'il me plait !

PIERROT.

Mais tient-il ce qu'il promet ?

[29] *p.* 120. Les Anciens avaient des chaussures extrêmement riches. *Néron* portait des mules de Femme, avec des brillans. On lit, dans *Petrone*, que » *Fortunata* » parut à table troussée de manière qu'on » voyait sa jupe couleur de cerise, et ses » jambes entourées de jolis brodequins, avec » des mules brodées d'or. En montrant à Scintilla son Amie tous ses bijous, elle ala jusqu'à défaire sa chaussure, pour lui en faire admirer la richesse ».

Dans le Livre de Baudoin, *des chaussures anciennes*, on voit que de tout temps les Hommes et les Femmes ont été recherchés dans leur chaussure. On ala jusqu'à en porter d'or ou d'argent enrichie de pierreries, selon Plaute, Quinte-Carce, Sénèque, Eutrope, Lampride, Spartien, en parlant d'Alexandre, de Caligula, d'Héliogabale et de Dioclétien. Pline dit la même chose des Particuliers : *Gemmas non tantùm crépidarum obstragulis, sed et totis socculis addunt.* Plinii, *L.* IX.

[30] *p.* 123. *Quid timeam ignoro ; timeo tamen omnia demens.*

[31] p. 124. *Omnia sed vereor (quis enim securus amavit ?)*

[32] p. 125. *Pectora legitimus casta momordit amor.* Ov.

[33] p. 127. *Undè hæc compererim tam benè quæris ? Amo.* Ov.

[34] p. 128. *Dulcibus est vèrbis mollis alendus amor.* Ov.

[35] p. 130. *Ipsa nihil (dixit) pavido lingua retenta metu..*
Amor. L. I.

[36] J'ai connu particulièrement un Jeune-homme, subjugué par une passion violente qui l'a rendu malheureus, et qui peut-être fut la seule cause de sa mort prématurée. La manière dont il fit connaissance avec sa Maîtresse, la force que prit sur le champ son amour, tout est également singulier..... Voici comme lui-même m'a raconté son histoire.

» Je suis d'une petite ville de Nivernois (Clarmeci): J'en sortis dès l'enfance, et je fus élevé à Paris : à dix-huit ans, je revins à la maison-paternelle. On comptait me fixer dans ma patrie : en peu de temps je fus lié avec tous les Jeunes-gens de mon âge ; mais un seul devint mon ami : nous étions inséparables. Il avait une Sœur de seize ans, faite-au-tour, avec un de ces minois que les ris et les grâces accompagnent toujours. Je l'avais vue quelquefois en passant, et je n'avais ressenti pour elle rien de plus particulier et de plus vif, que pour les autres jeunes Beautés de ma Ville. Un-jour mon Ami manquait à une partie que j'avais formée avec d'Autres, Je n'aurais pas eu de

plaisir sans lui ; je courus le chercher. Il était sorti ; mais sa jeune Sœur me reçut. Elle me fit des questions plaisantes ? ce que j'y répondis la fit rire à son tour ; mais avec tant de grâces... le coloris qui vint nuancer ses joues la rendit ravissante... Je voulus lui dérober un baiser ; elle se défendit, en riant toujours. Je le lui ravis : ses ris redoublèrent. Je recommençai ; elle rit encore : je fus téméraire... elle était innocente : J'ôsais en douter... ses sens s'émurent.... elle s'égara, et je triomphai... Elle était si belle ! ... je sentis naître au fond de mon cœur cet amour, dont rien n'a pu jusqu'à présent diminuer la violence. Que ce moment fut heureus ! mais ç'a été le seul dont j'aie joui. En revenant à elle ; ses larmes coulèrent. Je m'y étais attendu : Je voulus la consoler, en lui jurant une constance éternelle, et l'assurant que, dès le jour même, j'alais travailler à notre union. Quel fut mon étonnement, lorsque s'étant un peu-remise, elle me dit du ton de l'indignation : —Monstre, sortez de ma présence ! vous ! devenir mon mari et mon maître ! Ah ! ciel ! plutôt la mort : sortez ! Vous m'avez avilie, mais je vous abhorre... Je ne refuserai pas la main d'Un-autre ; je ne le tromperai pas non-plus... mais vous—... Un torrent de larmes lui coupa la voix. J'étais à ses genous durant ces cruels reproches : mais ni mes soumissions, ni ma douleur ne purent la toucher ; je fus contraint de sortir. J'espérais cependant ; j'instruisis son Frère, avec tous les ménagemens nécessaires ; je fis parler

mes

mes Parens: nous étions parfaitement assortis : on compta pour rien la répugnance qu'elle montrait : tout fut conclu en quelques semaines. Les Familles étaient assemblées, on dressait les articles ; la Jeune-personne entra, et demanda qu'on l'ecoutât, étonna tout le monde par le récit circonstancié qu'elle ôsa faire de ce qui s'était passé, embrassa les genous de sa Mère, et la conjura de la garantir du malheur de voir à-tout-moment le cruel Ennemi qui avait souillé son innocence. On voulut savoir si elle avait un Amant aimé : mais elle assura qu'elle haïssait tous les Hommes en moi, et qu'aucun ne lui avait encore plu. On dissimula, pour ne pas l'aigrir : mes Parens et les siens desiraient cette union; ils différèrent. Adraitement, on me procurait mille occasions d'être utile à ma jeune Maitresse : je fesais naître les plaisirs sous ses pas ; elle s'y livrait, tant qu'elle en ignorait le source : la connaissait-elle, on la voyait fuir avec horreur. Malgré ces rigueurs, tant que ses Parens ont vécu, l'espérance me soutenait. J'essayais pour guérir sa haîne, le remède de l'amour; je m'éloignai : on me rapela, lorsqu'on s'aperçut qu'elle avait repris sa gaité première; mais la nouvelle de mon retour fit évanouir tout son enjoûment. Je perdis alors l'espoir de la toucher. Ses Parens moururent : devenue maitresse d'elle-même, elle consentit d'épouser un Homme qu'elle n'avait jamais vu, qui la recherchait précisément à-cause de l'idée bizare qui l'avait portée à me détester. Ce coup fut le dernier, mais il était

terrible... Je quittai ma patrie pour toujours »....

[47] *p.* 142. Les goûts sont partagés sur ce qui rend le soulier d'une Femme plus agréable à la vue : L'illustre Auteur d'ÉMILE (*IV Partie*, *pp.* 155 *et* 297) prétend qu'un talon élevé fait paraître le piéd petit, et l'importance de l'observation fait qu'il y revient à deux fois. Il s'ensuivrait de-là, que les petits Piéds étant les plus jolis, le goût général devrait être pour les talons élevés : car les Femmes dont le piéd est petit, voudront le faire paraître encore plus mignon ; et celles qui l'ont un-peu grand, seront charmées de faire éclipser ce défaut : Cependant nos Petites-maitresses portent souvent des talons bas : il serait absurde de dire, qu'elles sont insensibles au précieus avantage dont cette chaussure les prive. Qu'elles savent habilement regâgner d'un côté, ce qu'elles semblent abandonner de l'autre! la démarche devient plus légère, le port plus gracieus et plus degagé, l'action plus libre. Mais, ce n'est pas tout; on donne aux Tendrons de treize à quinze ans des talons bas, les tendrons plus âgés, avec un regard timide, une adraite naïveté, et des talons bas, ne se flateraient-elles pas de prolonger l'aparence de l'âge del'innocence? (Jeunes-gens, défiez-vous de toute Femme, qui vivant dans le monde, veut paraître agnès après vingt-cinq ans !) Lorsqu'il faut opter entre deux avantages, on choisit le plus grand : l'on préfère un air enfantin aux grâces d'un petit piéd. A-t-on raison ou tort ? Je ne décide rien. Je dirai

seulement qu'un talon haut va bien aux grandes Femmes, est avantageus à celles d'une taille médiocre, nécessaire aux petites, et ridicule seulement pour les Naines. En-général, il donne trop de grâces, pour ne le pas conseiller : Mais soit que l'on porte un talon haut ou bas, il faut mettre toute son attention à ne se pas déformer le piéd par une chaussure gênante.

Nota. A-présent, toutes les Femmes de Paris sont chaussées à plat : L'hiver et la boue leur feront quitter cette infâme chaussue.

[38] *p.* 50. Eh! ne devrait-on-pas, à
des signes certains,
Reconnaître le cœur des perfides Humains!
RACINE, PHEDRE.

[39] *p.* 152. *A Juvene, et cupido, credatur reddita Virgo?*

[40] *p.* 155. VIRGILE, dans l'Énéïde, en fait un usage admirable! ce Poëte inimitable a bien senti que le seul moyen de soulager la douleur de son Héros, et de le préparer à se livrer bientôt aux douceurs de l'amour, était de faire couler ses larmes, par le récit de ses malheurs : c'est par-là qu'il va le disposer à répondre à la tendresse de Didon : *Infandum, Regina, jubes renovare dolorem.... Quis, talia fando, temperet à lachrymis?*

[41] *p.* 169. Charybde et Scylla sont les noms d'un goufre et d'un rocher, dans le détroit qui sépare la Sicile de l'Italie, Charybde engloutit et revomit les eaux, qui se jettent en bouillonant contre le rocher Scylla. Ce détroit s'appelle aujourd'hui *Galofaro*.

Seconde Partie.

[42] p. 189. Quàm pia cura Deum! prodest crudelior Uxor,
Cùm fata volunt, bina venena juvant!
Aus. ep. 15.

[43] p. 199. Combien ne se trouve-t-il pas de nos jours, et dans tous les états, de Mères semblables à celle que Pétrone a peinte dans la mordante Satyre qu'il a faite des mœurs de son siècle, de la Cour, et de l'Empereur Néron! *Voyez Pétrone, tome II, pages 277 et suivantes.*

[44] p. 212. *Tó d'éteron mén'édôke Patêr, 'éteron d''anéneüse. Il. a. v. 260.*

Audiit, et votis Phœbus succedere partem
Mente dedit; partem volucres dispersit in auras. Æneid l. XI, vv. 794-775.

[45] p. 214....*O When meet now*
....in love, and mutual honor join'd!
Milton's, book VIII, vv. 58-59.

[46] p. 230. *Ubi nox abiit, nec tamen orta dies. Amor l. 1.*

[46] p. 243. On dit que la Petite-maîtresse, auteur en partie de cet Ouvrage, fut vivement frappée à la lecture du récit de Sœur Rose, et qu'il lui donna la pensée de faire confidence au Public d'une petite étourderie de sa jeunesse, qui n'eut que d'heureuses suites. J'ai conservé son style, et jusqu'à son ortographe : dans notre langae, elle devient de jour-en-jour si arbi-

traire, que chacun peut avoir la sienne. Ce serait même un bien. Quel avantage et qu'elle grâce n'aurait pas une manière d'écrire, qui peindrait aux yeus l'agréable grasséyement des Auteurs femelles : la prononciation volubile et précipitée de l'Auteur petit-maitre : le ton grave, pédantesque, ou boursoufflé des Feseurs de dissertations, de panégyriques, d'histoires modernes, d'éloges, ou d'oraisons funèbres !... On pourrait, ce me semble, inventer quatre nouvelles ponctuations, qui faciliteraient infiniment cette utile méthode : le point *précipitatif*, le *ralentissant*, l'*indignatif*, l'*attendrissant* (*). Quelle clarté ne répandraient-ils pas dans le discours ! et sur-tout que de parantèses ils remplaceraient dans nos Comédies nouvelles, nos Romans du jour et nos Opéras-bouffons !.... Mais je m'aperçois que je disserte... Qu'on me pardonne la digression ; on en fait quelquefois de moins utiles. J'avertis seulement encore, que partout où l'Auteur prononce la Lettre *r* avec grâce, elle a eu soin de la mettre double.

» Z'us dans ma zeunesse le sorrt de prresque toutes les Filles des Zans aisés, osquelles les merrcenaires Institutrrices des Couvans serrvent de mèrres. Ze fus confiée à des Bénédictines, dont la maison ét tout prroçe d'une terrre où çaque anée mes Parrans venét passer la belle saison.

(*) Joignez-y des demi-virgules ou soupirs, qui serviraient dans mille occasions où la virgule est trop forte.

Oh ! c'êt une sote cose que l'éducacion de Couvant ! Mondieu ! come on deviént dans ces maisons, béguenles, impertinantes et vaines ! An-verrité, z'ai ii toutes les peines du monde à me garrantir de ces détots-là. Mais ce n'êt pas, ce que ze veus dire. Ze ne m'i déplus pas, tant que mon âme, brrute ancorre, anferrmée dans la maçine come une crrisalide dans son cocon, n'ut point éprouvé cette douce flâme, que prroduit le coc des passions. Ze crrais que ce fut-là le feu dont se serrvit Prrométée pour animer sa Statue. Zusqu'à l'âze heurreus où se fait le dévelopemant de nos faculiés, nous vézétons, nous grrandissons solemant ; nous fesons des poupées des et çapelles. C'êt ossi come ze vécus zusqu'à prrès de douze ans, qu'un zeune Abé, cousin de notre Prrieurre, me dona bien d'ôtrres idées. Sa vue me fit haïrr un lieu où des barros nous séparraient, où des Surrveillantes nous éclairraient touzourrs. Ze ne sorrês, mieus faire son porrtrrèt, qu'an disant qu'il étèt hardi come un Paze, entrreprrenant come un Mousquetêrre, hypocrrite en public come un Ignacién, impudant dans le particulier come ses Pareils, et bô come l'Amourr. A toutes ces brrillantes calités, azoutés qu'il n'avèt que vingt ans. Ze le vis souvaut ô parrloirr, où z'aconpagnês prresque touzourrs la Prieurre lorrsqu'elle rrecevèt ses visites. Il me convint ; ze lui plus ; nous lumes dans les ieus l'un de l'ôtrre que nous desirrions de nous antrretenir sans témoins. Un zourr, on m'averrtit qu'une de mes Parrantes que z'aimês bôcoup, m'attendèt ô parloirr ; z'i

courrus; et ma Parrante, c'étèt.... monsieur l'Abé déguisé an fille; mês si çarmant sous cet habit, avec notrre rrouze, notrre blanc, nos ponpons et nos mouçes, qu'on voyèt bien qu'il étèt plûs fèt pour tout cela que nous-mêmes. Il prrévint adrrètement ma surrprrise, et me dit des çoses que ze trouvé les plus zolies du monde. Cette antrretién me fit bién rrêver lorrsque ze fus seule!... Mais léssons l'èmable Abé, que trrois années de déguisemans, et de soupirs n'avêt pas plus avancé que le premier zour.

» Z'étês la plus zeune de trois Filles: dès l'anfance on me destina à fèrre à la fortune de mes Ainées le sacrifice de ma liberrté et de mon bonheur. On attendèt inpatiamant que z'usse ateint l'âze prrescrrit: il arriva: z'étês devenue plus belle, plus enemie d'une éternelle clôturre, plus amoureuse du zeune Abé. On me fit antandrre qu'il falèt prrandre l'abit de novice. Ze ne connèssês pas le monde; et ze l'èmês! comant ç'a se fesèt-il? Ze n'an sês rrien; mais ç'a étèt. Ze rrépugné; on me prressa: z'avertis l'Abé par un billet; il vint: ze pleurrês; il sourrièt, an me trrêtant d'anfant. —Z'atandês ce momant, me dit-il, pourr vous metrre à la rrêson, et vous prroposer un arranzemant que ze médite depuis lontans. —Eh! quel êt-il? --C'êt un prrozet qui vous garantirra de ce que vous rredoutés. --Expliqués-vous donc vite. --Z'é pensé qu'il falèt sorrtirr de votre monastèrre, et. . . . --Le pourrês-ze! --Oui, si vous le voulés.

--Oh! de tout mon cœurr. --C'êt ô-mieus : tenés vous-prrête ce soirr : gâgnés le zarrdin : trrouvés vous à onze heurres et demie prrécises à la porrte qui done sur la canpagne : soyez attentive ô signal... Ze fis ce qu'il me disait : on vint me prrandrre : et voila mon étourrdie, qui se laisse anlever, qui s'abandone à la discrrécion d'un Home, pour se dérrober à la barrbarrie de ses Parrans.... Mais!... (admirrés un-peu ce coup du sort!) dans le momant que l'on me portait dans la çaise, mon Pèrre, acconpagné d'un vieil Officier de ses amis, venèt de souper dans un çâtô voisin, et s'avise de se trrouver-là. Ils ont vu escaladerr le murr du couvant; ils ne doutent pas que ce ne soit un expédicion amourreuse; d'avance ils an rrient de tout leurr cœurr : ils s'aprroçent sans brruit : ils ne voulêt que s'amuser un-momant de la frayeurr qu'ils alaient causer... La zoie ne ne fut pas de longue durrée : mon Pèrre surr-tout, an me reconnêssant, fit une exclamacion qui me fait ancorre frissonner. Ce n'étèt pourrtant rrièn que ça. Quant, à traverrs son déguisement, mon Pèrre rreconut l'Abé, sa furreurr n'ut plus de borrnes; c'étèt fèt de n'otrre vie, si son vieil Ami ne l'ût modérré. Cette honête-home était veuf depuis trrante ans : dès qu'il sut que la hêne du cloître, plutôt que l'amourr, m'avait déterrminée à prrandrre la fuite, il s'offrrit de rréparer le mal : il étèt bien sûrr qu'il ne pouvèt encorre m'être rrien arrrivé : ze lui parrus zolie : il me rrandit le serrvice de m'épouser, sans dot, et de

m'avantazer considérrablemant. Il ne s'an tint pas-là : durant sa vie, z'an fus bien trraitée, mieus ancorre à sa morrt, qui me laissa riçe et mêrresse de moi-même ô-bout de deux ans. Pourr le pôvrre Abé, ze le crrais ô séminairre. »

» Voila come une inzuste contrrainte faillit de me perrdrre de deus manièrres, dont z'avês cepandant çoisi la moins irréparable : Mais que serrês-ze devénue, sans le vieil Officier...»?

[48] *p.* 244. Les Parens qui contraignent leurs Enfans à se marier contre leur inclination, commettent une imprudence qui peut avoir de très-facheuses suites : mais ceux qui les condannent à entrer de sens-fraid dans un état qui demande une vocation particulière, sont bien plus coupables encore. *Voyez* à ce sujet l'Histoire intéressante qui se trouve dans le *Tableau du Siècle*, et que nous mettrons, p. 376.

[49] *p.* 245. *Effugium reperire Alteriûs quœre malo.* Phedre.

[50] *p.* 246. » Nous somes dans un tans où l'on écrrit bôcoup surr la petite-vérole, où l'on dispute pourr et contrre l'inoculacion. Des deus côtés, c'êt moins la vérrité que l'on rreçerrçe, qu'à zeter un rridicule surr ses Adverrsairres. Dût le Zanrre-humain êtrre prrivé d'un secourrs utile, qui le garrantirrait d'un fléô destrructeurr de ses deus plus prrécieus avantazes, la vie et la bôté, l'Anti-inoculateurr voudrrèt anéantirr l'inoculation, Pourr moi, ze ne parrle que d'aprrès mon expériance ; zé été inoculée, et ze m'an suis trrouvée fort bien..,

A prropos d'inoculacion, ze me rrapèle que mon Médecin me laissa il i a quelques zourrs une Lettre de l'*Orracle de notre litérrature*. Ce Grrand-home, órrizinal an tout, sugzerre un moyén nouveau pourr extirrper une maladie l'effroi du bô-sexe et des Petits-maitrres : parr la même occasion, il panse qu'on pourrèt ôssi donner la çasse à sa *grosse sœur*... On zazerra mieus de tout ç'a an lisant la Lettre.

Au chateau de Ferney,
le 22 Avril 1768.

JE crais, monsieur que Dom Quichotte n'avait pas lu plûs de Livres de Chevalerie, que j'en ai lu de Médecine. Je suis né faible et malade, et je ressemble aux Gens qui ayant d'anciens procés de famille, passent leur vie à feuilleter des Jurisconsultes, sans pouvoir finir leurs procès. Il y a environ soxante-quatorze-ans que je toutiens, comme je peux, mon procès contre la nature. J'ai gâgné un grand incident, puisque je suis encore en vie, mais j'ai perdu tous les autres, ayant toujours vecu dans les souffrances.

De tous les Livres que j'ai lus, il n'y en a point qui m'ait plus interressé que le vôtre. (*l'Histoire de la petite-vérole, par m. Paulet.*) Je vous suis très obligé de m'avoir fait faire connaissance avec le *Rhazès*. Nous étions de grands Ignorans et de miserable Barbares, quand ces Arabes se décrassaient. Nous nous sommes formés bien tard en tout genre! mais nous avons

regâgné le temps perdu. Votre LIVRE surtout, MONSIEUR, en est un bon témoignage; il m'a beaucoup instruit : mais j'ai encore quelques petits scrupules sur la patrie de la petite-vérole. J'avais toujours pensé qu'elle était native de l'*Arabie-deserte*, et cousine-germaine de la lèpre, qui appârtenait de droit au Peuple-juif, Peuple le plus infecté en tout genre qui ait jamais été dans notre malheureus Globe.

Si la petite-vérole était native d'*Egipte*, je ne vois pas comment les troupes de Marc-Antoine, de César, d'Auguste et de ses successeurs ne l'auraient pas aportée à Rome. Presque tous les Romains eurent des Domestiques égiptiens, *Vernanopi*; ils n'en eurent jamais d'arabes. Les Arabes restèrent presque toujours dans leur grande presqu'ile, jusqu'au temps de Mahomet. Ce fut dans ce temps que la petite-vérole commença à être connue. Voila mes raisons : mais je me défie d'elles puisque vous pensez différenment.

Vous m'avez convaincu, MONSIEUR, que l'extirpation serait très-préférable à l'inoculation. La difficulté est de pouvoir mettre une sonnette au cou du chat. Je ne crais pas les Princes de l'Europe encore asséz sages, pour faire une ligue offensive contre ce fleau du Genre-humain. Mais si vous obtenez des Parlemens du royaume qu'ils rendent quelques arrêts contre la petite-vérole, je vous prierais aussi (sans aucun interêt) de présenter requête contre sa grosse-sœur. Vous savez que le Parlement de Paris, en 1497, condanna tous les Vérolés qui

se trouveraient dans la banlieuë, à être perdus. J'avoue que cette Jurisprudence était fort sage, mais elle était un-peu dure, et d'une exécution difficile, surtout avec le Clergé, qui en aurait appelé *ad Apostolos.*

Je ne sais laquelle de ces deux demoiselles a fait le plus de mal au Genre-humain; mais la grosse-sœur me parait cent fois plus absurde que l'autre. C'est un si énorme ridicule dans la nature, d'empoisonner les sources de la génération, que je ne sais plus où j'en suis, quand je fais l'éloge de cette bonne-mère. La nature est très aimable et très respectable sans-doute, mais elle a des enfans bien infâmes!

Je conçois bien que si tous les Gouvernemens de l'Europe s'entendaient ensemble, ils pourraient à toute force diminuer un-peu l'empire des deux Sœurs. Nous avons actuellement en Europe plus de douze-cents-mille Hommes qui montent la garde en pleine paix. Si on les employait à extirper les deux virus qui desolent le Genre-humain, ils seraient du-moins bons à quelque chose. On pourrait même leur donner encore à combatre le scorbut, les fièvre pourprées et les autres faveurs de ce genre que la nature nous a faites.

Vous avez dans Paris un Hôtel-dieu, où règne une contagion éternelle; où les malades entâssés les uns sur les autres, se donnent réciproquement la peste et la mort. Vous avez des boucheries dans de petites rues sans issue au-millieu de la ville, qui répandent en été une odeur

cadavéreuse, capable d'empoisonner tout un quartier. Les exhalaisons des Morts tuent les Vivans dans les églises, et les charniers des *Innocens*, ou *Saint-Innocent*, sont encore un reste de barbarie, qui nous met fort au-dessous des *Hottentots* et des *Nègres*.

Cependant Personne ne pense à remédier à ces abominables abus. Une partie des Citoyens ne songe qu'à l'*Opéra-comique*; la *Sorbone* n'est occupée qu'à condanner *Bélizaire* et à danner l'empereur *Marc-Antonin*. Nous serons longtemps fous et insensibles au bien public. On fait de temps-en-temps quelques efforts, et on s'en lasse le lendemain; la constance, le nombre d'Hommes nécessaires et l'argent manquent pour tous les grands établissemens; chacun vit pour soi. *Sauve qui peut* est la devise de chaque Particulier. Plûs les Hommes sont inattentifs à leur plus grand intérêt, plûs vos idées patriotiques m'ont inspiré d'estime.

J'ai l'honneur d'être, etc.
Volt. G. o. d. l. c. d. R.

(M. DE-VOLTAIRE *en-conséqnence de l'âge qu'il se donne dans cette lettre, a aujourdhui* (1769) *quatre-vingts-deux ans.*)

» Sans être filosofe ni savante, z'é touzourrs pansé que les Homes étêt fêts pourr le sol ki les a vu nêtre. Z'avês ôssi déza bien des gri'eèfs contre l'incivil Mahomèt; mês surr tout ze ne sorês dizérer k'il èt été çerçer la petite-vérole çés ces vilains Arrabes, pourr la propazer

avéc ses conquêtes et sa relizion. Si zamês l'on n'avèt pénétré an Guinée, verrèt-on la grrosse-sœurr?.. Ze n'ôse açever »...

[51] *p.* 252. O constance! tu suffirais seule pour le bonheur des Humains! Pourquoi n'ès-tu pas fille de la nature?... Mais que dis-je! la constance est la vertu des Dieus: Mortel! elle peut te raprocher de la Divinité: conçois quel est son prix!

[52.] *p.* 265 » Ceux qu'on avait déclarés nobles d'origine, et surtout les » *grands Mandarins*, alèrent jusqu'à s'imaginer que leur sang était plus pur, » plus analogue aux grandes vertus; ils » le disaient, ils l'imprimaient, et le fesaient chanter sur le théatre. Quelques » Phiosophes s'avisèrent de dire le contraire: on les apela des Insolens qui » méritaient d'être châtiés; et peu s'en » falut qu'on ne fit passer l'opinion nouvelle en loi de l'Etat ».

[53] Ce discours ne sent pas trop le Marquis français: on crairait plutôt entendre *WarWik*, *Atrée*, *Omar*, ou même l'*Ombre* du grand N*inus* épouvantant sa Femme: mais je suis les Mémoires qu'on m'a fournis. Les faits que je rapporte sont si recens, que je ne doute pas que plus d'un Lecteur ne puisse me donner le démenti. Et voila l'inconvénient d'écrire l'Histoire de son siècle!

[54.].... *Timeo Danaos, et dona ferentes. Æneid l. II. v.* 49.

[55] Ce genre de chaussure est à

Paris, le plus voluptueus qui ait encore été mis en usage, et qui existe dans l'Univers : c'est par cette raison qu'il devrait être absolument prohibé en public. Au-contraire, la chaussure plate en usage en 1794, fait soulever le cœur. C'est apparemment par vertu qu'on la porte. Cependant elle est restée pointue ; mais pour lui enlever ce charme, les Muscadins, les Petits-maîtres, les Fats, les Pederastes, les *Obsoleti* de *Pétrone*, etc. en-un-mot, tous les Sadomistes jeunes et vieus, se sont avisés de faire faire leurs vilains souliers pointus.

[56] Je ne suis pas garant de ce fait Il n'est pourtant pas sans exemple : On assure qu'un Trâgédiste celèbre (Le-Kain) a pris pour se marier, le nom d'un Frère ainé, mort depuis longtemps, afin de se soustraire à l'autorité de son Tuteur.

57] *Quid faciam ? superest prœter amare nihil.* *Heroid. Ov.*

[58] La vraisemblance est si visiblement violée, ici que je ne saurais me taire sans me faire soupçonner d'ignorance. L'Homme a bien du gout pour l'absurde, ou si l'on veut, le merveilleus ! cette Histoire très-récente est déja remplie de miraculeus : au-bout d'un mois, j'en suis réduit à l'excuse de *Virgile*, PRISCA FIDES, etc. ON DIT. L'ignorant Abé et le Petit-maître auront fait tout le mal. Ces aimables Gens savent par-cœur les doucereus et libres propos de toilètes ; connaissent

les modes, le ton, les manières, et rien du-tout des loix de leur pays. Il se seront imaginés qu'on pouvait casser les vœus d'une Religieuse, à l'insu des Supérieures, etc.

[59] *Tunc potui Medea mori bene.. Ovid.*

[63] *Nam veræ voces tum demùm pectore ab imo*
Ejiciuntur, et eripitur Persona, manet res.
Lucr. III, v. 57.

[61] Je crais faire plaisir à mes Lecteurs, de leur apprendre, que celle à qui le Petit-maître confia cet Ouvrage, vient d'épouser le jeune Officier de qui je le tiens, et que depuis son mariage, elle n'a plus de vapeurs; qu'elle devient de jour-en-jour plus raisonnable, et qu'elle se propose de fixer son séjour dans la principale de ses terres, pour être plus à-portée de faire du bien à ses Vassaus

Suite de la Note [*48*].

Julie, brune piquante, d'un esprit doux, d'un caractère enjoué, d'un cœur excellent, âgée seulement de quatorze ans et demi, tombe malade dans le Couvent où elle était depuis l'âge de sept ans. Les Médecins prétendent que le changement d'air lui est nécessaire. Effectivement, *Julie* en fort peu de temps recouvre sa santé. Elle se déplaisait dans ce Monastère; l'ennui était la source de son mal. Dès qu'on s'aperçoit du retour de son embonpoint, on parle de la ramener chez les très-

très-saintes Meres. La pauvre Fille, à qui trois mois de société civile avaient inspiré plus dégoût pour la retraite, se jette aux genoux de sa Mère, et lui déclare que c'est lui donner la mort, que de la forcer à quitter les Auteurs de ses jours. Malheureusement elle avait trois Frères et deux Sœurs, qu'on voulait établir; il faut donc se resoudre à entrer en religion. Elle a beau employer la voix de la nature, pour plaider ses intérêts, son Père ferme l'oreille à toutes ses représentations, et la prenant, ainsi que sa Mère, dans leur équipage, la conduisent eux-mêmes à l'Abbesse.— C'est, dit la tendre et chère Maman, un sacrifice que je vous fais, Madame, de vous donner ma Fille; je l'aime si fortement-! A ces mots, elle elle tire un mouchoir de sa poche, dont elle s'essuie les yeux. Le Pere, aussi cruel, mais moins fourbe, dit tout-uniment à l'aimable *Julie*, qu'il la destine a l'état monastique, et que si elle resiste à ses volontés, elle ne trouvera plus en lui toutes les bontés dont il l'accâble. Ces bontés consistaient à lui faire un petit trousseau fort propre; c'etait l'amorce qu'on tendait au poisson. *Julie* voit partir ses Pere et Mere, qui tout dénaturés qu'ils sont, lui arrachent des larmes de tendresse et d'amour. Une fièvre lente ne tarde pas à faire craindre pour ses jours. Sa Mère la vient voir, et lui promet, que si elle veut prendre encore patience au Couvent pendant six mois, on l'en tirera au-bout de ce temps. —Vois-tu, ma chère enfant, lui dit-elle, le

Comte d'Interville veut épouser ta Sœur-aînée, et pour faire réüssir ce mariage, il faut lui persuader que tu vas te faire Religieuse; ta seconde Sœur va feindre aussi de se retirer du monde, et dès que le mariage sera conclu, vous reviendrez l'une et l'autre à la maison-paternelle-. Ces promesses sont confirmées par des affirmatives si fortes, et des démonstrations d'amour-maternel si vives, que la pauvre *Julie* donna dans le panneau. Le lendemain-matin, elle voit arriver cette seconde Sœur, qui était bien instruite du rôle qu'elle devoit jouer. Celle-ci, que nous appelerons *Lucile*, accâble de baisers l'innocente *Julie*, qui croit que son sort changera bientôt, et qui en peu de temps recouvre la santé. *Lucile* reste pendant un mois dans le Couvent avec sa Sœur. Les Pere et Mere envoyaient fréquemment pour savoir des nouvelles de leurs Filles, qui recevaient journellement de petits cadeaux, propres à les convaincre d'un souvenir continuel. Au-bout de ce mois, ils viennent eux-mêmes, et affectant un air de satisfaction: --Ma chere *Julie*, dit la Mere, il ne tient qu'à toi d'accélérer ta sortie du Couvent, en fesant terminer promptement le mariage de notre Aînée. --Et comment? lui répondit vivement cette belle Fille? En prenant l'habit dans cette Communauté: cela ne t'engagera à rien; car je te garantis que quand le Comte d'*Interville* saura que tu auras pris le voile, aussitôt on conclura avec nous. Cette proposition révolta d'abord *Julie*; mais l'adroite *Lucile*, qui avant

d'entrer au Couvent avait été instruite du personage qu'elle devait faire, la persuada, en offrant de l'imiter, avec une aparence de bonne-foi tout-à-fait séduisante. Elle ne croyait pas être prise au mot : cependant elle le fut, et *Julie* assura qu'elle ferait tout ce qu'on voudrait, pourvu que sa Sœur fût de moitié. *Lucile* aimait ses cheveux, et en prenant l'habit il falait les couper. Sans-doute qu'elle se seroit retractée de bon-cœur, si elle avait osé : mais le plaisir de faire une Sœur Religieuse, pour partager ses dépouilles, la promesse qu'on lui avait faite de la tirer du Couvent, sous prétexte de maladie, lorsque sa Sœur serait une-fois Novice, la crainte enfin de ses Parens, lui firent prendre son parti. Pour mieux faire tomber la pauvre Dupe dans le piége, on lui recommanda bien de ne point témoigner à la Communauté que sa prise-d'habit ne fût qu'un jeu. Le lendemain les deux Sœurs demandèrent le voile à l'Abbesse. Celle-ci, qui était interessée, par l'espoir d'une dot, à augmenter le nombre de ses Religieuses, et qui d'ailleurs était gâgnée par le Père des deux Demoiselles, homme d'un grand crédit, leur accorda leur demande. Cependant la Sœur-aînée ne se mariait point. On les accablait l'une et l'autre de petits bijoux et de colifichets : on enjolivait leurs cellules ; elles étaient perpétuellement fêtées, et les jours s'écoulaient sans que rien se décidât. Les Pere et Mère s'étaient persuadés que cette démarche une-fois faite, il serait plus

aisé aux Religieuses de gâgner l'esprit de *Julie* qu'auparavant. Ils se trompaient. *Julie*, voyant qu'on ne mariait point sa Sœur, et que cependant le onzieme mois du noviciat començait, se plaignit amérement et menaça de quitter l'habit. Son Pere et sa Mere se rendirent au Couvent; on essaya d'abord toutes les voies de douceur, pour lui persuader qu'il falait consommer le sacrifice. Ce discours fut pour elle un coup-de-foudre : elle se mit à jeter les hauts-cris. Dans l'instant, le Père la menaça de l'envoyer à deux-cents lieues dans une Communauté, où il la tiendrait toute sa vie enfermée seule, sans voir qui que ce fût. Ces menaces furent faites avec un ton de fermété si persuasif, que cette Infortunée ne douta point de l'exécution. La douleur lui arracha pourtant quelques plaintes, sans néanmoins manquer au respect qu'elle devait à ses bons Parens.... Sa Mere lui fit alors envisager toute l'horreur qui accompagnerait sont sort, si elle s'obstinait à desobéïr. —Vous serez, lui dit-elle, vétue d'un gros habit de serge, enfermée dans une chambre, dont vous ne sortirez jamais, nourrie sur le pied de cinquante écus par an, et oubliée de toute la terre. Si au-contraire vous vous prêtez à nos volontés, vous serez à-la-vérité Religieuse : mais examinez la beauté de cette Abbaye : la vie en est douce et gracieuse; c'est un séjour délicieux. Nous contribuerons encore à vous le rendre plus agréable, par de fréquentes visites et par une pension que nous vous ferons,

pour contenter vos petites fantaisies-. Cette flateuse perspective n'était pas capable de faire changer les sentimens de *Julie* : elle voulut tenter encore une-fois d'émouvoir les entrailles maternelles. Toute baignée de larmes, elle se jeta à genoux, suplia qu'on ne la condamnât pas à un malheur sans ressource !.. Les tendres noms de Pere et de Mere furent-mille fois prononcés ; elle assura que pourvu qu'on ne la contraignît point à se faire Religieuse, elle ferait tout ce qu'on voudrait ; certifia qu'elle se contenterait de la vie la plus simple chez ses Parens, et qu'elle serait sans prétensions. Rien ne fut capable d'exciter la commisération de ceux qui avaient depuis longtemps étouflé la voix du sang et les cris de la nature. Son Pere ne gardant plus aucun espèce de ménagement, s'emporta jusqu'à la maltraiter en paroles, et se levant tout-à-coup, lui dit avec la fureur dans les yeux, qu'il lui jurait foi d'honête-homme, que dès le lendemain, il la ferait conduire, sous bonne garde, en lieu de sûreté, etc.. *Lucile*, trompée come sa Sœur, est morte de douleur, come elle. *Voyez* la suite, *p.* 103 et 112 du *Livre cité.* Heureusement la Révolution nous met pour jamais à-l'abri de ces horreurs. *Voyez* aussi le *Drame* de Mélanie, par Laharpe.

Fin des Notes.

EPILOGUE.

AU BEAU SEXE.

J'AI consacré ce petit Ouvrage au plus séduisant de vos attraits..... Ce mot paraîtra fort à Quelques-unes d'entre vous : mais je les prie de s'en raporter aux Hommes là-dessus : notre premier coup d'œil est à-la-vérité pour le visage ; mais le second tombe sur votre piéd : S'il est bien-fait, il ajoute aux atraits de votre figure, ce charme inexprimable, qui change l'admiration en desir : s'il est laid, il éteint l'admiration même que la beauté du visage avait causée.

On distingue entre vos APAS, vos ATTRAITS, vos GRACES, et vos CHARMES : les premiers sont naturels ; les seconds consistent dans l'effet de la parure ; les troisièmes dans l'aisance et l'agrément de votre action ; enfin les quatrièmes sont produits par le goût et l'esprit : Vos ravissans apas sont faits pour le délice de la jouissance : vos attraits frapent les yeus, et leur annoncent les apas dont ils sont la parure : vos grâces assaisonnent vos actions, et rendent intéressantes les moindres choses : vos charmes sont le reflet de votre goût, de vos grâces, de votre esprit, de vos talens, de vos attraits, et de vos appas. La beauté de votre piéd est à-la-fois apas, atrait, grâce et charme ; sa souplesse, sa petitesse, son élégance, le mettent au rang de vos apas ; le gout et la propreté dans votre chaussure

le placent entre vos attraits ; votre marche agréable, votre danse voluptueuse en font une de vos grâces ; l'art avec lequel vous le cachez, ou le laissez entrevoir, le rend un de vos charmes, dont il est impossible d'exprimer l'effet. Aussi une Femme-auteur l'a-t-elle défini : L'EXTRAIT DE LA BEAUTÉ, et L'ABREGÉ DE VOS CHARMES.

Mais ce goût est-il particulier à l'Homme ? Non sans-doute : les Animaux y sont sensibles : La forme empreinte du piéd attire leur attension ; dès qu'ils l'aperçoivent, ils cherchent à la reconnaître : parcequ'il semble que la nature a voulu que tous les sentimens des Etres vivans s'échapassent par-là, et que les Femelles les déposassent sur leurs traces, pour qu'ils fusseut recueillis surement par les Mâles de leur espèce.

Je ne m'étendrai pas davantage, Beau-sexe, sur le charme séduisant de votre piéd mignon : J'observerai seulement (et c'est mon dernier mot), que les Françaises l'emportent sur toutes les Femmes du monde par la forme élégante de la chaussure, et qu'elles surpassent les Georgiennes même par les attraits, par les grâces et par les charmes.

TABLE

de la Seconde Partie.



